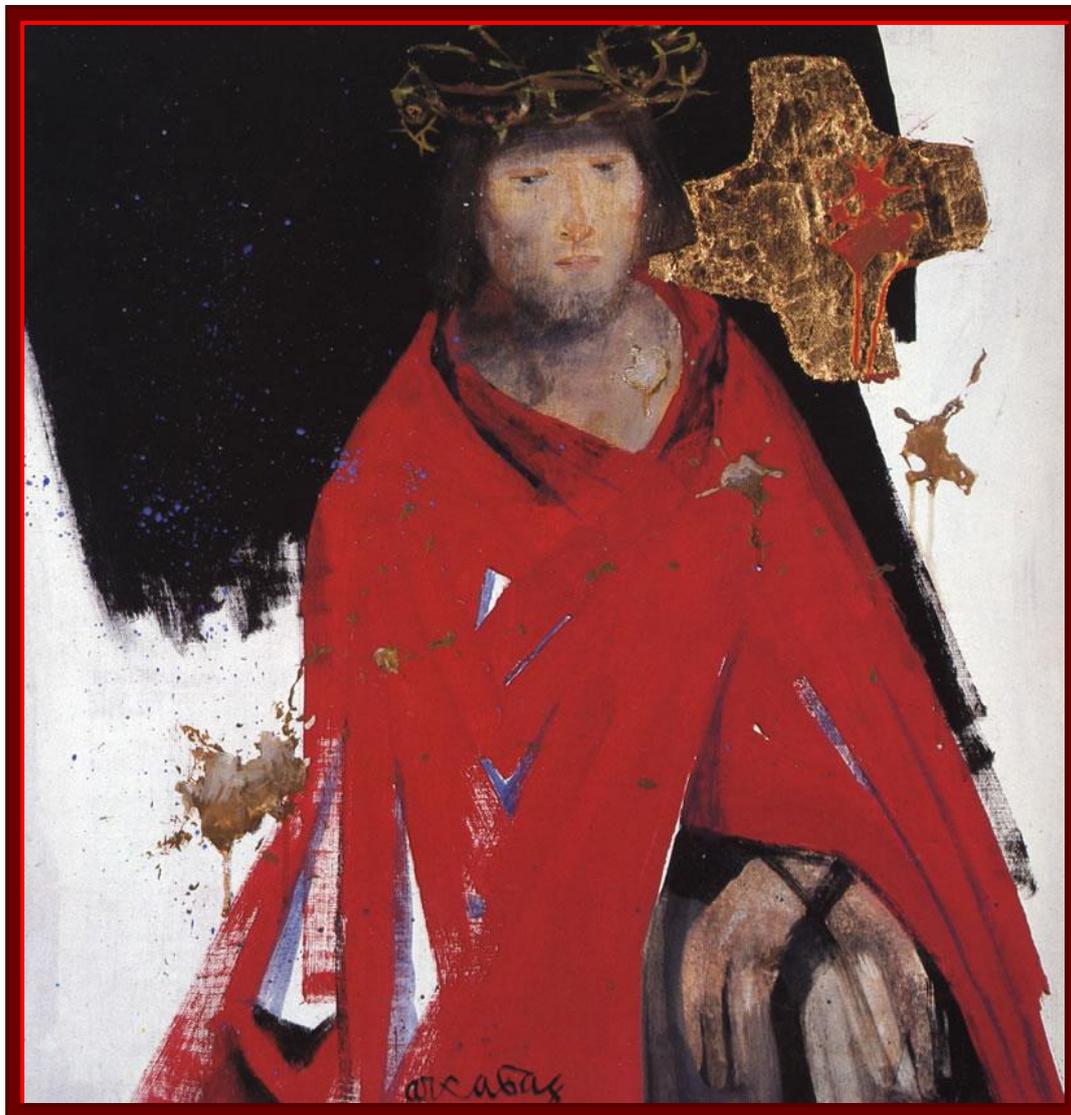


» Tout est accompli. «



Arcabas

1. Les textes de la Bible

1. Is 52, 13-15; 53, 1-12
2. Ps 30, 2ab.6, 12, 13-14ad, 15-16, 17.25
3. He 4, 14-16; 5, 7-9
4. Jn 18, 1-40; 19, 1-42

2. L'exégèse de Mme Thabut

3. Le mot-clé du bibliste Marc Sevin

4. La tradition : pères, docteurs et théologiens

01. Saint Léon le Grand
02. Sévérien de Gabala
03. Saint Augustin
04. Romanos le Mélode
05. Rupert de Deutz
06. Catherine de Sienne
07. Jacob Gretser
08. Édith Stein (Sainte Thérèse Bénédicte de la Croix)
09. Mère Teresa
10. Benoît XVI

5. Les commentaires d'aujourd'hui

01. Fr David pour l'abbaye Saint Benoît d'En Calcat
02. Chiara Lubich
03. Jules Beaulac
04. Serge Charbonneau à la paroisse Bon Pasteur
05. Joseph-Marie Verlinde pour La Famille de Saint Joseph
06. Fr Élie pour La Famille de Saint Joseph
07. Denis Luong pour la paroisse Saint Germain l'Auxerrois
08. Danielle Metz pour le diocèse du Luxembourg
09. Jean Lévêque pour Bible et Vie Monastique
10. Gui Lafon
11. André Sansfaçon
13. Didier Rimaud
14. Claude Brissette pour Prêtre et Pasteur
15. Mgr Yves Patenôtre, Archevêque de Sens-Auxerre
16. Antoine-Marie Leduc ocd pour Le Carmel en France
17. René Ludmann cssr pour Port Saint Nicolas
18. Fr David pour l'abbaye Saint Benoît d'En Calcat
19. Père Emmanuel Schwab pour Prions en Église/Fr
20. Renaldo Battista pour la communauté Saint Albert le Grand

6. Les textes commentés par M. Chanut

7. Annexes

01. Intuitions in InterBible
02. Préparer la célébration
03. Célébrer
04. Litanie de la Passion
05. Prédications du P. Cantalamessa ofm cap à Saint Pierre
06. Le portement de croix, par Jérôme Bosch

1. Les textes de ce dimanche

1. PREMIER TEXTE : **Is 52, 13-15; 53, 1-12**

Livre d'Isaïe

52

- 13 Mon serviteur réussira, dit le Seigneur ;
il montera, il s'élèvera, il sera exalté !
- 14 La multitude avait été consternée en le voyant,
car il était si défiguré
qu'il ne ressemblait plus à un homme ;
il n'avait plus l'aspect d'un fils d'Adam.
- 15 Et voici qu'il consacrera une multitude de nations ;
devant lui les rois resteront bouche bée,
car ils verront ce qu'on ne leur avait jamais dit,
ils découvriront ce dont ils n'avaient jamais entendu parler.

53

- 01 Qui aurait cru ce que nous avons entendu ?
À qui la puissance du Seigneur a-t-elle été ainsi révélée ?
- 02 Devant Dieu, le serviteur a poussé comme une plante chétive,
enracinée dans une terre aride.
Il n'était ni beau ni brillant pour attirer nos regards,
son extérieur n'avait rien pour nous plaire.
- 03 Il était méprisé, abandonné de tous,
homme de douleurs, familier de la souffrance,
semblable au lépreux dont on se détourne ;
et nous l'avons méprisé, compté pour rien.
- 04 Pourtant, c'étaient nos souffrances qu'il portait,
nos douleurs dont il était chargé.
Et nous, nous pensions qu'il était châtié,
frappé par Dieu, humilié.
- 05 Or, c'est à cause de nos fautes qu'il a été transpercé,
c'est par nos péchés qu'il a été broyé.
Le châtement qui nous obtient la paix est tombé sur lui,
et c'est par ses blessures que nous sommes guéris.
- 06 Nous étions tous errants comme des brebis,
chacun suivait son propre chemin.
Mais le Seigneur a fait retomber sur lui
nos fautes à nous tous.
- 07 Maltraité, il s'humilie,
il n'ouvre pas la bouche :
comme un agneau conduit à l'abattoir,
comme une brebis muette devant les tondeurs,
il n'ouvre pas la bouche.
- 08 Arrêté, puis jugé, il a été supprimé.

- Qui donc s'est soucié de son destin ?
 Il a été retranché de la terre des vivants,
 frappé à cause des péchés de son peuple.
- 09 On l'a enterré avec les mécréants,
 son tombeau est avec ceux des enrichis ;
 et pourtant il n'a jamais commis l'injustice,
 ni proféré le mensonge.
- 10 Broyé par la souffrance, il a plu au Seigneur.
 Mais, s'il fait de sa vie un sacrifice d'expiation,
 il verra sa descendance, il prolongera ses jours :
 par lui s'accomplira la volonté du Seigneur.
- 11 A cause de ses souffrances,
 il verra la lumière, il sera comblé.
 Parce qu'il a connu la souffrance,
 le juste, mon serviteur, justifiera les multitudes,
 il se chargera de leurs péchés.
- 12 C'est pourquoi je lui donnerai la multitude en partage,
 les puissants seront la part qu'il recevra,
 car il s'est dépouillé lui-même jusqu'à la mort,
 il a été compté avec les pécheurs,
 alors qu'il portait le péché des multitudes
 et qu'il intercédait pour les pécheurs.

2. DEUXIÈME TEXTE : Ps 30/31, 2ab.6, 12, 13-14ad, 15-16, 17.25

R/ O Père, dans tes mains je remets ton esprit

Psaume 30/31

- 2a En toi, Seigneur, j'ai mon refuge ;
 2b garde-moi d'être humilié pour toujours.
- 06 En tes mains je remets mon esprit ;
 tu me rachètes, Seigneur, Dieu de vérité.
- 12 Je suis la risée de mes adversaires et même de mes voisins, +
 je fais peur à mes amis *
 (s'ils me voient dans la rue, ils me fuient).
- 13 On m'ignore comme un mort oublié, *
 comme une chose qu'on jette.
- 14a J'entends les calomnies de la foule :
 14d ils s'accordent pour m'ôter la vie.
- 15 Moi, je suis sûr de toi, Seigneur, +
 je dis : « Tu es mon Dieu ! » *
- 16 Mes jours sont dans ta main : délivre-moi
 des mains hostiles qui s'acharnent.

- 17 Sur ton serviteur, que s'illumine ta face ; +
sauve-moi par ton amour. *
- 25 Soyez forts, prenez courage, *
vous tous qui espérez le Seigneur

3. TROISIÈME TEXTE : He 4, 14-16; 5, 7-9

Lettre aux Hébreux

4

- 14i Frères, en Jésus, le Fils de Dieu, nous avons le grand prêtre par excellence, celui qui a pénétré au-delà des cieus; tenons donc ferme l'affirmation de notre foi.
- 15 En effet, le grand prêtre que nous avons n'est pas incapable, lui, de partager nos faiblesses ; en toutes choses, il a connu l'épreuve comme nous, et il n'a pas péché.
- 16 Avançons-nous donc avec pleine assurance vers le Dieu tout-puissant qui fait grâce, pour obtenir miséricorde et recevoir, en temps voulu, la grâce de son secours.

5

- 07 Pendant les jours de sa vie mortelle, il a présenté, avec un grand cri et dans les larmes, sa prière et sa supplication à Dieu qui pouvait le sauver de la mort ; et, parce qu'il s'est soumis en tout, il a été exaucé.
- 08 Bien qu'il soit le Fils, il a pourtant appris l'obéissance par les souffrances de sa Passion ;
- 09 et, ainsi conduit à sa perfection, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel.

4. QUATRIÈME TEXTE : Jn 18, 1-40; 19, 1-42

Évangile de Jésus-Christ selon saint Jean

18

- 01i Après le repas, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron ; il y avait là un jardin, dans lequel il entra avec ses disciples.
- 02 Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi, car Jésus y avait souvent réuni ses disciples.
- 03 Judas prit donc avec lui un détachement de soldats, et des gardes envoyés par les chefs des prêtres et les pharisiens. Ils avaient des lanternes, des torches et des armes.
- 04 Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? »
- 05 Ils lui répondirent : « Jésus le Nazaréen. » Il leur dit : « C'est moi. » Judas, qui le livrait, était au milieu d'eux.

- 06 Quand Jésus leur répondit : « C'est moi », ils reculèrent, et ils tombèrent par terre.
- 07 Il leur demanda de nouveau : « Qui cherchez-vous ? » Ils dirent : « Jésus le Nazaréen. »
- 08 Jésus répondit : « Je vous l'ai dit : c'est moi. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. »
- 09 (Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés ».)
- 10 Alors Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira du fourreau ; il frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malcus.
- 11 Jésus dit à Pierre : « Remets ton épée au fourreau. Est-ce que je vais refuser la coupe que le Père m'a donnée à boire ? »
- 12 Alors les soldats, le commandant et les gardes juifs se saisissent de Jésus et l'enchaînent.
- 13 Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand prêtre de cette année-là.
- 14 (C'est Caïphe qui avait donné aux Juifs cet avis : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. »)
- 15 Simon-Pierre et un autre disciple suivaient Jésus. Comme ce disciple était connu du grand prêtre, il entra avec Jésus dans la cour de la maison du grand prêtre,
- 16 mais Pierre était resté dehors, près de la porte. Alors l'autre disciple – celui qui était connu du grand prêtre – sortit, dit un mot à la jeune servante qui gardait la porte, et fit entrer Pierre.
- 17 La servante dit alors à Pierre : « N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme-là ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! »
- 18 Les serviteurs et les gardes étaient là ; comme il faisait froid, ils avaient allumé un feu pour se réchauffer. Pierre était avec eux, et se chauffait lui aussi.
- 19 Or, le grand prêtre questionnait Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine.
- 20 Jésus lui répondit : « J'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en cachette.
- 21 Pourquoi me questionnes-tu ? Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui sont venus m'entendre. Eux savent ce que j'ai dit. »
- 22 À cette réponse, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! »
- 23 Jésus lui répliqua : « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? »
- 24 Anne l'envoya, toujours enchaîné, au grand prêtre Caïphe.
- 25 Simon-Pierre était donc en train de se chauffer ; on lui dit : « N'es-tu pas un de ses disciples, toi aussi ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! »
- 26 Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, insista : « Est-ce que je ne t'ai pas vu moi-même dans le jardin avec lui ? »
- 27 Encore une fois, Pierre nia. A l'instant le coq chanta.
- 28 Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au palais du gouverneur. C'était le matin. Les Juifs n'entrèrent pas eux-mêmes dans le palais, car ils voulaient éviter une souillure qui les aurait empêchés de manger l'agneau pascal.
- 29 Pilate vint au dehors pour leur parler : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » Ils lui répondirent :
- 30 « S'il ne s'agissait pas d'un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. »

- 31 Pilate leur dit : « Reprenez-le, et vous le jugerez vous-mêmes suivant votre loi. »
Les Juifs lui dirent : « Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. »
- 32 Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour signifier de quel genre de mort il allait mourir.
- 33 Alors Pilate rentra dans son palais, appela Jésus et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? »
- 34 Jésus lui demanda : « Dis-tu cela de toi-même, ou bien parce que d'autres te l'ont dit ? »
- 35 Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi : qu'as-tu donc fait ? »
- 36 Jésus déclara : « Ma royauté ne vient pas de ce monde ; si ma royauté venait de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Non, ma royauté ne vient pas d'ici. »
- 37 Pilate lui dit : « Alors, tu es roi ? » Jésus répondit : « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. »
- 38 Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité ? »
Après cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : « Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation.
- 39 Mais c'est la coutume chez vous que je relâche quelqu'un pour la Pâque : voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs ? »
- 40 Mais ils se mirent à crier : « Pas lui ! Barabbas ! » (Ce Barabbas était un bandit.)

19

- 01 Alors Pilate ordonna d'emmener Jésus pour le flageller.
- 02 Les soldats tressèrent une couronne avec des épines, et la lui mirent sur la tête ; puis ils le revêtirent d'un manteau de pourpre.
- 03 Ils s'avançaient vers lui et ils disaient : « Honneur à toi, roi des Juifs ! » Et ils le giflaient.
- 04 Pilate sortit de nouveau pour dire aux Juifs : « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. »
- 05 Alors Jésus sortit, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : « Voici l'homme. »
- 06 Quand ils le virent, les chefs des prêtres et les gardes se mirent à crier : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Reprenez-le, et crucifiez-le vous-mêmes ; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. »
- 07 Les Juifs lui répondirent : « Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu Fils de Dieu. »
- 08 Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte.
- 09 Il rentra dans son palais, et dit à Jésus : « D'où es-tu ? » Jésus ne lui fit aucune réponse.
- 10 Pilate lui dit alors : « Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ? »
- 11 Jésus répondit : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; ainsi, celui qui m'a livré à toi est chargé d'un péché plus grave. »
- 12 Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher ; mais les Juifs se mirent à crier : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de l'empereur. Quiconque se fait roi s'oppose à l'empereur. »

- 13 En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors ; il le fit asseoir sur une estrade à l'endroit qu'on appelle le Dallage (en hébreu : Gabbatha).
- 14 C'était un vendredi, la veille de la Pâque, vers midi. Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi. »
- 15 Alors ils crièrent : « A mort ! A mort ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Vais-je crucifier votre roi ? » Les chefs des prêtres répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. »
- 16 Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié, et ils se saisirent de lui.
- 17 Jésus, portant lui-même sa croix, sortit en direction du lieu dit : Le Crâne, ou Calvaire, en hébreu : Golgotha.
- 18 Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté, et Jésus au milieu.
- 19 Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix, avec cette inscription : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. »
- 20 Comme on avait crucifié Jésus dans un endroit proche de la ville, beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, qui était libellé en hébreu, en latin et en grec.
- 21 Alors les prêtres des Juifs dirent à Pilate : « Il ne fallait pas écrire : 'Roi des Juifs' ; il fallait écrire : 'Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs'. »
- 22 Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »
- 23 Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits ; ils en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique ; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas.
- 24 Alors ils se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons au sort celui qui l'aura. » Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : *Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement.* C'est bien ce que firent les soldats.
- 25 Or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère, avec la sœur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie Madeleine.
- 26 Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. »
- 27 Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui.
- 28 Après cela, sachant que désormais toutes choses étaient accomplies, et pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif. »
- 29 Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche.
- 30 Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est accompli. » Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit.
- 31 Comme c'était le vendredi, il ne fallait pas laisser des corps en croix durant le sabbat (d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque). Aussi les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes.
- 32 Des soldats allèrent donc briser les jambes du premier, puis du deuxième des condamnés que l'on avait crucifiés avec Jésus.
- 33 Quand ils arrivèrent à celui-ci, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes,
- 34 mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau.
- 35 Celui qui a vu rend témoignage, afin que vous croyiez vous aussi. (Son témoignage est véridique et le Seigneur sait qu'il dit vrai.)

- 36 Tout cela est arrivé afin que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : *Aucun de ses os ne sera brisé.*
- 37 Et un autre passage dit encore : *Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé.*
- 38 Après cela, Joseph d'Armathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus.
- 39 Nicodème (celui qui la première fois était venu trouver Jésus pendant la nuit) vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres.
- 40 Ils prirent le corps de Jésus, et ils l'enveloppèrent d'un linceul, en employant les aromates selon la manière juive d'ensevelir les morts.
- 41 Près du lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore mis personne.
- 42 Comme le sabbat des Juifs allait commencer, et que ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.

Copyright AELF - 1980 - 2006 - Tous droits réservés



12^e ENLUMINURE DE GETHSEMANE FREIBURG

2. L'exégèse de Mme Thabut

1. PREMIER TEXTE : Is 52, 13-15 ; 53, 1-12

2. DEUXIÈME TEXTE : Ps 30/31, 3bc, 4, 17.20cd, 24ab.25

« *Père, en tes mains, je remets mon esprit* », c'est la dernière phrase de Jésus sur la croix (dans l'évangile de Luc) ; elle est extraite de ce psaume 30 ; et au fond, elle le résume assez bien. Car, d'un bout à l'autre de ses 25 versets, il est une prière de supplication tout empreinte de confiance. Ce qui est bien la grande caractéristique d'Israël.

Depuis l'Exode, le peuple sait qu'il peut mettre sa confiance en Dieu. Le SEIGNEUR du buisson ardent a promis d'être à tout instant auprès de ses enfants et il a tenu promesse. À Massa et Meriba, par exemple, au moment même où l'on doutait de lui, parce que la soif se faisait cruellement sentir, il a fait jaillir l'eau du rocher ; et, depuis ce jour on dit volontiers que Dieu est notre rocher ; on l'a entendu ici : « Seigneur, sois le rocher qui m'abrite, la maison fortifiée qui me sauve. Ma forteresse et mon roc, c'est toi. » (Peut-être Jésus pensait-il à ce psaume lorsqu'il proposait à ses disciples la parabole de la maison bâtie sur le roc).

La suite du psaume est également une allusion à l'Exode : « Pour l'honneur de ton nom, tu me guides et me conduis. » Ici, Dieu est plutôt comparé à un berger, ce qui est également un thème cher aux psalmistes en général ; on se souvient du psaume 94 (95) : « Il est notre Dieu ; nous sommes le peuple qu'il conduit, le troupeau guidé par sa main. » D'ailleurs ce psaume 94, lui aussi, appelait Dieu notre rocher : « Venez, crions de joie pour le SEIGNEUR, acclamons notre rocher, notre salut ! »

Ceci dit, lorsque viennent les épreuves, garder confiance peut être difficile ; on sent ici qu'il y faut parfois un effort de volonté, une véritable résolution : le psalmiste multiplie les assurances de fidélité : il emploie les mots de « serviteur », « fidèles », les expressions comme « les siens »... « ceux qui ont en toi leur refuge ». Je vous le redis : « Sur ton serviteur, que s'illumine ta face... Tu combles à la face du monde, ceux qui ont en toi leur refuge... Aimez le Seigneur, vous, ses fidèles, le Seigneur veille sur les siens. » Et « aimer Dieu » en langage biblique veut dire « lui faire confiance » et donc, très concrètement, obéir à ses commandements.

Le livre du Deutéronome, que nous lisons pour ce dimanche en première lecture, dit bien que cette fidélité aux commandements de Dieu est le secret du bonheur : « Aujourd'hui je vous donne le choix entre la bénédiction et la malédiction : bénédiction si vous écoutez les commandements du Seigneur votre Dieu, que je vous donne aujourd'hui ; malédiction si vous n'écoutez pas les commandements du Seigneur votre Dieu, si vous abandonnez le chemin que je vous prescris aujourd'hui pour suivre d'autres dieux que vous ne connaissez pas. » C'était ce que l'on appelle « le thème des deux voies » ; c'est-à-dire que, sans cesse, deux chemins s'ouvrent devant nous et que

nous avons un choix à faire. Notre psaume reprend ce thème des deux voies de manière indirecte mais très claire ; il dit : « j'ai fait mon choix, j'ai décidé de ne m'appuyer que sur le Seigneur, j'ai fait de lui le rocher sur lequel je construis ma maison ».

Enfin la phrase « Sur ton serviteur, que s'illumine ta face » est une demande de bénédiction : elle évoque la célèbre formule de bénédiction du livre des Nombres : « Que le Seigneur vous bénisse et vous garde, qu'il fasse sur vous rayonner son visage, que le Seigneur vous découvre sa face... » (Nb 6, 24-26). À vrai dire, on sait bien que Dieu nous bénit sans cesse ; mais le lui demander, c'est préparer notre cœur à accueillir cette bénédiction.

Enfin, une remarque sur le dernier verset : « Soyez forts, prenez courage, vous tous qui espérez dans le Seigneur ! » ; espérer, ici, veut dire « attendre ». C'est encore une des grandes caractéristiques du peuple de la Bible ; il est le peuple de l'attente. Qu'attend-il ? L'accomplissement du grand projet de Dieu, la venue du Jour « J », si j'ose dire, ce jour où Dieu, enfin, établira définitivement son royaume d'amour sur l'humanité tout entière. Le psaume 26 (27) que nous chantons souvent se termine presque de la même manière : « Espère le Seigneur, sois fort et prends courage ; espère le Seigneur ». Le peuple juif sait que, lorsque, grâce au Messie, le Jour de Dieu se lèvera, la paix s'imposera entre les hommes, les peuples et toutes les créatures de l'univers. Même si ce jour tarde, on sait qu'il ne peut manquer d'arriver.

On connaît la réponse de saint Pierre à des chrétiens qui trouvaient bien longue cette attente : « Il y a une chose en tout cas, mes amis, que vous ne devez pas oublier : pour le Seigneur un seul jour est comme mille ans et mille ans comme un jour. Non, le Seigneur ne tarde pas à tenir sa promesse, alors que certains prétendent qu'il a du retard, mais il fait preuve de patience envers vous, ne voulant pas que quelques-uns périssent mais que tous parviennent à la conversion... Nous attendons selon sa promesse des cieux nouveaux et une terre nouvelle où la justice habitera. » (2 P 3, 8. 13).

Enfin, je terminerai par la profession de foi de Maimonide (rabbin, médecin à Tolède, au 12ème siècle) : « Je crois d'une foi parfaite en la venue du Messie, et même s'il tarde à venir, en dépit de tout cela, je l'attendrai jusqu'au jour où il viendra. »

3. TROISIÈME TEXTE : He 4, 14-16 ; 5, 7-9

Tout se passe comme si nous assistions à une discussion sur le thème de la religion : deux théories, ou plutôt deux groupes, sont en présence : d'une part des Juifs, fervents, très attachés au culte du Temple et à l'institution du sacerdoce à Jérusalem : hors de là, pas de salut ; et, en face, des Chrétiens tout neufs qui ont trouvé en Jésus-Christ, mort et ressuscité, le salut que l'humanité attend. Le dialogue entre ces deux groupes est d'autant plus difficile qu'ils emploient exactement le même vocabulaire, mais en donnant aux mots des sens complètement différents, voire même opposés.

Pour les Juifs, le rôle des prêtres en général, et du grand prêtre en particulier, c'est de faire le pont entre le Dieu inaccessible et le peuple. Quand on dit « Dieu Saint », on pense Dieu séparé, inaccessible ; les hommes, eux, appartiennent au monde profane, ce que l'Ancien Testament appelle impur. (Encore un mot qui a changé de sens !) ; alors, pour transmettre à ce Dieu nos prières, ou même nos actions de grâce, il faut un médiateur, un intermédiaire, quelqu'un qui fasse le pont. (C'est de là que vient le mot « pontife », « pontifex »). Ce quelqu'un ne peut pas être un homme ordinaire, qui appartient au monde profane ; d'où tout le rituel de la consécration du grand prêtre ; le mot « consécration » signifiant justement séparation, mise à part. Pourtant, nous savons que déjà l'Ancien Testament avait découvert, et merveilleusement, le Dieu tout proche ; mais le chemin était à sens unique, si l'on peut dire : Dieu traversait l'abîme qui nous sépare de lui, mais pour l'homme, c'était impossible. D'où la nécessité du prêtre, mis à part pour cela.

Dans cette logique-là, il est évident que Jésus ne remplit aucune des conditions du sacerdoce : premièrement, il n'est pas de la tribu des prêtres (la tribu de Lévi), puisqu'il descend de David, qui est de la tribu de Juda ; ses disciples se vantent assez, d'ailleurs, de cette filiation davidique ; pire, pour être grand prêtre, il fallait, à l'intérieur de la tribu de Lévi, descendre de la famille d'Aaron, ce qui évidemment n'était pas non plus le cas. Il n'a donc pas non plus reçu la consécration de grand prêtre, et pour cause. Et encore plus grave, il est mort comme un maudit : la mort de Jésus n'est pas un acte du culte, bien au contraire : c'est l'exécution d'un condamné ; et pour ceux qui l'ont condamné, il n'était qu'un imposteur, un faux Messie ; d'ailleurs la preuve, c'est que Dieu ne lui épargne pas cette mort infâme ; il a donc menti en se prétendant fils de Dieu. C'est en le tuant, au contraire, qu'on a accompli un acte religieux, en supprimant un blasphémateur qui ne pouvait que dévoyer le peuple.

Pour les Chrétiens, au contraire, tout repose sur le mystère de l'Incarnation. Dieu s'est fait homme ; en Jésus-Christ, homme et Dieu ne font qu'un. Le voilà, celui qui, réellement, efficacement, fait le pont. En lui, Dieu est venu vers l'humanité, Dieu a traversé l'abîme qui nous sépare de lui. Notre texte dit « Il a traversé les cieux ». En lui aussi, et en même temps, par sa résurrection, un homme a traversé les cieux : pour rester dans cette image, on pourrait dire que le chemin a été fait dans les deux sens. En lui, l'humanité tient fermement une fois pour toutes la main de Dieu. Et nous, puisque nous sommes son corps, nous avons par lui accès à Dieu. Donc, c'est lui notre médiateur une fois pour toutes. « Tenons ferme dans l'affirmation de notre

foi » nous dit l'auteur, c'est-à-dire ne nous laissons plus intimider par une théorie d'un autre âge. Désormais, tout est changé. Ne regardons plus vers le passé ; il n'était qu'une étape dans le projet de Dieu. Désormais, « En Jésus, le Fils de Dieu, nous avons le grand prêtre par excellence. »

Nous lisons ici que, au moment où cette lettre a été écrite, déjà la communauté chrétienne donnait à Jésus le titre de Fils de Dieu. Mais, du coup, ces chrétiens avaient la même difficulté que nous. Ce Fils de Dieu pouvait-il en même temps être un homme comme nous ? Il est là, le mystère de l'Incarnation, et il faut bien accepter qu'il reste pour nous un mystère : les desseins de Dieu sont trop impénétrables pour nous. Chez nous tous, même si nous récitons fidèlement que Jésus est « vrai homme et vrai Dieu », l'idée que Dieu est irrémédiablement lointain demeure tenace.

C'est probablement pour répondre à ce genre de difficulté que l'auteur ajoute tout de suite après : « Le grand prêtre que nous avons n'est pas incapable, lui, de partager nos faiblesses ; en toutes choses, il a connu l'épreuve comme nous, et il n'a pas péché. » Cette épreuve du Christ, recouvre certainement les multiples tentations qui ont jalonné sa vie : celles que nous rapportent les évangiles synoptiques dans ce qu'on appelle les tentations au désert ; celle du pouvoir, du succès, du prestige ; celle de se faire servir au lieu de se faire serviteur (nous en aurons un écho dans l'évangile de ce même dimanche) ; celle que lui a occasionnée Pierre en le poussant à éviter la persécution et la mort qui l'attendaient à Jérusalem ; celle de Gethsémani... Celle, enfin, de se croire abandonné, au pire moment, c'est-à-dire sur la croix. Toutes ces tentations sont les nôtres, mais lui n'a jamais succombé ; pas une fois il ne s'est éloigné de la volonté de son père : « Que ta volonté soit faite et non la mienne ». Il est donc bien à la fois notre frère, qui partage notre condition, nos épreuves, nos tentations, et Fils de Dieu vivant parfaitement selon la volonté du Père.

Il ne nous reste plus qu'à marcher à sa suite, nous qui sommes ses membres, comme dit saint Paul dans la lettre aux Corinthiens. Ce qui est dit ici sous la forme : « Avançons-nous donc avec pleine assurance... » Désormais, l'institution israélite du sacerdoce n'a plus de raison d'être. Mais alors, tout de suite se pose la question : pourquoi y a-t-il encore des prêtres parmi nous ? Soyons francs, quand l'auteur de la lettre aux Hébreux écrivait, personne dans aucune communauté chrétienne ne portait le titre de prêtre ; et si ce titre est revenu en usage par la suite, c'est avec un sens tout différent. Le prêtre chrétien ne prétend pas « faire le pont » entre Dieu et les fidèles. Mais, par sa présence, il rappelle sans cesse à ses frères, que Jésus-Christ, le seul grand prêtre, le seul pontife, est au milieu d'eux.

He 5, 7-9

La lettre aux Hébreux s'adresse à des chrétiens d'origine juive. L'auteur cherche à éclairer leur foi chrétienne toute neuve à partir de leur foi juive et de leur connaissance de l'Ancien Testament. Son objectif est de montrer que l'histoire humaine a franchi avec le Christ une étape décisive : il y avait eu le régime de l'Ancienne Alliance, désormais il y a l'Alliance Nouvelle, annoncée par Jérémie ; cette Alliance Nouvelle est réalisée dans la personne même du Christ. Parce qu'il est à la

fois Dieu et homme, pleinement Dieu et pleinement homme, il est l'Homme-Dieu, celui qui unit intimement, irrévocablement Dieu et l'humanité jusque dans sa personne même. Et c'est ainsi que s'accomplit la prophétie de Jérémie « Voici venir des jours où je conclurai avec la Maison d'Israël et avec la Maison de Juda une Alliance Nouvelle ».

Donc très normalement, l'auteur insiste à la fois sur l'humanité et sur la divinité du Christ ; pleinement homme, il est mortel, il connaît la souffrance et l'angoisse devant la mort : « Pendant les jours de sa vie mortelle, le Christ a présenté, avec un grand cri et dans les larmes, sa prière et sa supplication à Dieu qui pouvait le sauver de la mort... » L'expression « Pendant les jours de sa vie mortelle » dit bien qu'il est homme, mortel... devant la perspective de la persécution, de la Passion, il a prié et supplié Dieu qui pouvait le sauver de la mort. Jusque-là, nous comprenons ; mais l'auteur ajoute « il a été exaucé » ; affirmation plutôt surprenante ! Car, en définitive, malgré sa prière et sa supplication, il est mort... Donc on peut se demander en quoi il a été exaucé...

Il faut croire que sa prière ne signifiait pas ce que nous imaginons à première vue. Je m'arrête un peu là-dessus : ici, visiblement, l'auteur fait allusion à Gethsémani : le grand cri et les larmes du Christ, sa prière et sa supplication disent son angoisse devant la mort et son désir d'y échapper.

Cet épisode de Gethsémani est rapporté par les trois évangiles synoptiques à peu près dans les mêmes termes ; les trois évangélistes notent la tristesse et l'angoisse du Christ, en même temps que sa détermination. Saint Luc dit « Jésus priait, disant : Père, si tu veux, éloigne cette coupe loin de moi ! Cependant, que ta volonté soit faite, et non la mienne ! » (Lc 22, 42). Que Jésus ait désiré échapper à la mort, c'est clair ; et il a dit à son Père ce désir ; mais sa prière ne s'arrête pas là ; sa prière, justement, c'est « que ta volonté soit faite... et non la mienne ». Dans sa prière, le Christ fait passer le désir de son Père avant le sien propre. Voilà déjà une formidable leçon pour nous !

Le Christ a cette confiance absolue dans son Père : ce que l'auteur de la lettre aux Hébreux traduit par : « Il s'est soumis en tout ». Le mot « soumission » ou « obéissance » dans la Bible, signifie justement cette confiance totale ; parce qu'il sait que la volonté de Dieu n'est que bonne. Dans la prière qu'il nous a enseignée, s'il nous invite à répéter après lui « Que ta volonté soit faite », c'est pour que nous apprenions à souhaiter la réalisation du projet de Dieu parce que Dieu n'a pas d'autre projet que notre bonheur ! Comme dit Saint Paul dans sa première lettre à Timothée : « Dieu veut que tous les hommes soient sauvés et parviennent à la connaissance de la vérité. » (1 Tm 2, 4). Cette prière du Christ a été doublement exaucée : parce que le salut du monde a été accompli et parce qu'il est ressuscité. En ce sens-là, il a été « sauvé de la mort ».

L'auteur n'hésite pas non plus à dire que Jésus a aussi, comme tout homme, connu un apprentissage : « Il a appris l'obéissance par les souffrances de sa passion ». Ce mot d'apprentissage signifie qu'il a eu, comme tout homme, un chemin à parcourir : celui de la souffrance et de l'angoisse devant la mort ; et là, l'humanité connaît deux attitudes, la peur de Dieu ou la confiance en Dieu. Et parce qu'il n'a pas quitté la confiance dans le Dieu de la vie, son chemin l'a conduit à la résurrection. On ne peut pas ne pas penser ici à l'épisode de Césarée ; quand Jésus avait commencé à prévenir ses apôtres de ce qu'il lui faudrait affronter, Pierre s'était insurgé : « Jésus

commença à montrer à ses disciples qu'il lui fallait s'en aller à Jérusalem, souffrir beaucoup de la part des Anciens, des grands-prêtres et des scribes, être mis à mort, et, le troisième jour, ressusciter. Pierre, le tirant à part, se mit à le réprimander en disant : Dieu t'en préserve, Seigneur ! Non, cela ne t'arrivera pas ! Mais lui, se retournant, dit à Pierre : Retire-toi ! Derrière moi, Satan ! Tu es pour moi occasion de chute, car tes vues ne sont pas celles de Dieu, mais celles des hommes. » (Mt 16, 21-23). À Gethsémani, Jésus a résolument fait passer les vues de Dieu avant les siennes.

« Et ainsi, continue le texte, il est devenu pour tous ceux qui lui obéissent la cause du salut éternel ». Le « salut », c'est précisément connaître Dieu tel qu'il est, le Dieu dont l'amour nous fait vivre. « Obéir » au Christ, c'est, à notre tour, lorsque nous traversons la souffrance, lui faire confiance, suivre son exemple, et donc faire confiance à la volonté du Père. À ses disciples, Jésus a donné son secret : « Priez afin de ne pas tomber au pouvoir de la tentation ». (Lc 22, 46). Il ne s'agit pas de je ne sais quelle arithmétique du genre « si vous priez bien, Dieu vous évitera la tentation »... Il s'agit de la grande réalité de la prière : prier, c'est rester en contact avec Dieu, lui faire confiance ; c'est tout le contraire de la tentation, celle à laquelle pense Jésus : la tentation de soupçonner les intentions de Dieu, de penser qu'il nous veut du mal et donc de nous révolter. Suivre l'exemple du Christ, semble-t-il, c'est premièrement, oser dire à Dieu notre désir, et deuxièmement, lui faire assez confiance pour ajouter aussitôt « Cependant, que ta volonté soit faite, et non la mienne ! »

N.B.

1. Le mot « perfection » ici a également un autre sens : il s'agit de la « consécration » du grand prêtre ; l'objectif majeur de la Lettre aux Hébreux étant de démontrer que le Christ est vraiment le grand prêtre de la Nouvelle Alliance.

2. Les psychologues qui analysent notre comportement religieux comptent trois étapes dans la croissance spirituelle : première étape, celle de l'enfant, qui ne connaît que son désir ; il tape des pieds en disant « Que ma volonté se fasse ». Deuxième étape, lorsque nous avons pris conscience de notre impuissance à combler par nous-mêmes tous nos désirs, alors on prie Dieu pour qu'il nous y aide : la prière devient « Que ma volonté se fasse avec ton aide ». (Il me semble qu'un certain nombre de nos prières ressemblent à celle-là...) Troisième étape, celle de la foi, c'est-à-dire de la confiance absolue dans le projet de Dieu : « Que ta volonté se fasse et non la mienne ».

4. QUATRIÈME TEXTE : Jn 18, 1-40 ; 19, 1-42

3. Le mot-clé du bibliste Marc Sevin

4. La tradition : pères, docteurs et théologiens

1. Saint Augustin (354-430), évêque d'Hippone et docteur de l'Église

« Le centurion qui était là en face de Jésus, voyant comment il avait expiré, s'écria : ' Vraiment, cet homme était le Fils de Dieu ' » (Mc 15, 39)

« Au commencement était le Verbe, la Parole de Dieu. » (Jn 1, 1) Il est identique à lui-même ; ce qu'il est, il l'est toujours ; il ne peut changer, il est l'être. C'est le nom qu'il fit connaître à son serviteur Moïse : « Je suis celui qui suis » et « Tu diras : Celui qui est, m'a envoyé » (Ex 3, 14)... Qui peut le comprendre ? Ou qui pourra parvenir à lui – à supposer qu'il dirige toutes les forces de son esprit pour atteindre tant bien que mal celui qui est ? Je le comparerai à un exilé, qui de loin voit sa patrie : la mer l'en sépare ; il voit où aller, mais n'a pas le moyen d'y aller. Ainsi nous voulons parvenir à ce port définitif qui sera nôtre, là où est celui qui est, car lui seul est toujours le même, mais l'océan de ce monde nous coupe la voie...

Pour nous donner le moyen d'y aller, celui qui nous appelle est venu de là-bas ; il a choisi un bois pour nous faire traverser la mer : oui, nul ne peut traverser l'océan de ce monde que porté par la croix du Christ. Même un aveugle peut étreindre cette croix ; si tu ne vois pas bien où tu vas, ne la lâche pas : elle te conduira d'elle-même. Voilà mes frères ce que j'aimerais faire entrer dans vos cœurs : si vous voulez vivre dans l'esprit de piété, dans l'esprit chrétien, attachez-vous au Christ tel qu'il s'est fait pour nous, afin de le rejoindre tel qu'il est, et tel qu'il a toujours été. C'est pour cela qu'il est descendu jusqu'à nous, car il s'est fait homme afin de porter les infirmes, de leur faire traverser la mer et de leur faire aborder dans la patrie, où il n'est plus besoin de navire parce qu'il n'y a plus d'océan à passer. À tout prendre, mieux vaudrait ne pas voir par l'esprit celui qui est, mais embrasser la croix du Christ, que le voir par l'esprit et mépriser la croix. Puisse-t-on, pour notre bonheur, à la fois voir où nous allons et nous cramponner au navire qui nous emporte...! Certains y ont réussi, et ils ont vu ce qu'il est. C'est parce qu'il l'a vu que Jean a dit : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était face à Dieu, et le Verbe était Dieu. » Ils l'ont vu ; et pour parvenir à ce qu'ils voyaient de loin, ils se sont attachés à la croix du Christ, ils n'ont pas méprisé l'humilité du Christ.

*In : Sermons sur l'évangile de saint Jean, n°2
(trad. cf. E. de Solms, Christs romans, Zodiaque 1966, p. 72s)*

La croix, arbre de vie

Il y avait au milieu du Paradis un arbre. Le serpent s'en servit pour tromper nos premiers parents. Remarquez cette chose étonnante : pour abuser l'homme, le serpent va recourir à un sentiment inhérent à sa nature. En façonnant l'homme, le Seigneur en effet avait mis en lui, outre une connaissance générale de l'univers, le désir de Dieu. Dès que le démon découvrit ce désir ardent, il dit à l'homme : « Vous deviendrez comme des dieux (Gn 3, 5). Maintenant vous n'êtes que des hommes et vous ne pouvez pas être toujours avec Dieu ; mais si vous devenez comme des dieux, vous serez toujours avec lui »... Ainsi, c'est le désir d'être égal à Dieu qui séduisit la femme..., elle mangea et elle engagea l'homme à en faire autant... Or, après la faute, « Adam entendit la voix du Seigneur qui se promenait dans le Paradis vers le soir » (Gn 3, 8)... Béni soit le Dieu des saints d'avoir visité Adam vers le soir ! Et de le visiter encore maintenant vers le soir, sur la croix.

Car c'est bien à l'heure où Adam venait de manger que le Seigneur souffrit sa passion, à ces heures marquées par la faute et le jugement, c'est-à-dire entre la sixième heure et la neuvième. À la sixième heure, Adam mangea, selon la loi de la nature ; ensuite il se cacha. Et vers le soir, Dieu vint à lui.

Adam avait désiré devenir Dieu ; il avait désiré une chose impossible. Le Christ a comblé ce désir. « Tu as voulu devenir, dit-il, ce que tu ne pouvais être ; mais moi, je désire devenir homme, et je le peux. Dieu fait tout le contraire de ce que tu as fait en te laissant séduire. Tu as désiré ce qui était au-dessus de toi ; je prends, moi, ce qui est au-dessous de moi. Tu as désiré être l'égal de Dieu ; je veux, moi, devenir l'égal de l'homme... Tu as désiré devenir Dieu et tu ne l'as pas pu. Moi, je me fais homme, pour rendre possible ce qui était impossible. » Oui, c'est bien pour cela que Dieu est venu. Il en témoigne à ses apôtres : « J'ai désiré d'un grand désir manger cette pâque avec vous » (Lc 22, 15)... Il est descendu vers le soir et il a dit : « Adam, où es-tu ? » (Gn 3, 9)... Celui qui est venu pour souffrir est le même que celui qui est descendu dans le Paradis.

*In : 6^e Homélie sur la création du monde, 5-6
(trad. Sœur Isabelle de la Source, Lire la Bible ; Médiaspaul 1988, t. 1, p. 31)*



3. Saint Léon le Grand (? - vers 461), pape et docteur de l'Église

« C'étaient nos souffrances qu'il portait » (Is 53, 4)

Le Seigneur s'est revêtu de notre faiblesse pour recouvrir notre inconstance de la fermeté de sa force. Il était venu du ciel en ce monde comme un marchand riche et bienfaisant, et, par un admirable échange avait conclu un marché : prenant ce qui était à nous, il nous accordait ce qui était à lui ; pour ce qui faisait notre honte il donnait l'honneur, pour les douleurs la guérison, pour la mort la vie...

Le saint apôtre Pierre a fait le premier l'expérience de combien cette humilité a été profitable à tous les croyants. Ébranlé par la tempête violente de son trouble, il est revenu à lui par ce brusque changement, et a retrouvé sa force. Il avait trouvé le remède dans l'exemple du Seigneur... Le serviteur en effet « ne pouvait pas être plus grand que son seigneur ni le disciple que son maître » (Mt 10, 24), et il n'aurait pas pu vaincre le tremblement de la fragilité humaine si le vainqueur de la mort n'avait d'abord tremblé. Le Seigneur donc a regardé Pierre (Lc 22, 61) ; au milieu des calomnies des prêtres, des mensonges des témoins, des injures de ceux qui le frappaient et le bafouaient, il a rencontré son disciple ébranlé avec ces yeux qui avaient vu son trouble d'avance. La Vérité l'a pénétré de son regard là où son cœur avait besoin de guérison. C'était comme si la voix du Seigneur s'y était fait entendre pour lui dire : « Où vas-tu, Pierre ? Pourquoi te retirer en toi-même ? Reviens à moi, fais-moi confiance et suis-moi. Ce temps-ci est celui de ma Passion, l'heure de ton supplice n'est pas encore venue. Pourquoi craindre maintenant ? Toi aussi tu surmonteras. Ne te laisse pas déconcerté par la faiblesse que j'ai prise. C'est à cause de ce que j'ai pris de toi que j'ai tremblé, mais toi, sois sans crainte à cause de ce que tu tiens de moi. »

*In : Sermon 3 sur la Passion, 4-5 ; PL 54, 320-321
(trad. cf. Orval et SC 74 bis p. 59)*

4. Romanos le Mélode (Syrie VI siècle)

Hymne de la Passion

La tyrannie de la haine est brisée, les larmes d'Ève sont tariées,
Par l'effet de Votre Passion, ô Ami de l'homme, Christ Dieu;
Par elle, le mort retrouve la vie,
Par elle, le larron obtient un refuge. Seul Adam se réjouit.
Ô ciel, sois dans la stupeur! Ô Terre sombre dans le chaos!
Ô soleil, ne t'aventure pas à regarder ton maître
pendant par sa volonté au bois de la Croix.
Que les rochers se fondent !
car le rocher de la vie est aujourd'hui blessé par les clous.
Que le voile du Temple se déchire,
car le corps du Seigneur est transpercé d'une lance par les criminels.

Oui, que toute la création, au spectacle de la Passion du Christ,
tremble et gémissent. Seul Adam se réjouit.
Vous avez pris, ô mon sauveur, ma nature pour que j'obtienne la Vôtre.
Vous avez accepté la Passion pour que maintenant
je mortifie mes passions ; par Votre mort je revis.
Vous avez été mis au tombeau
et vous m'avez donné pour séjour le paradis.
En descendant aux abîmes Vous m'avez exalté.
En détruisant les portes de l'enfer, Vous m'avez ouvert les portes du Ciel;
Vous avez tout enduré à cause de l'homme pécheur,
Vous avez tout souffert, pour la réjouissance d'Adam.
Vous qui tenez dans votre main le globe de la terre,
les impies Vous ont pris, ils ont amené dans la cours de Caïphe
Celui que l'univers ne peut enfermer.
Le Rédempteur est flagellé, le Libérateur enchaîné :
Il est étendu nu contre une colonne,
Celui qui a posé les colonnes de la terre,
comme le dit David, est lié à une colonne.
Celui qui a montré au peuple son chemin dans le désert,
quand apparaissait devant lui la colonne flamboyante,
est enchaîné à une colonne.
Le rocher est sur la colonne, et la pierre est taillée...
L'homme terrestre mourait de soif, consumé par la chaleur,
Il errait dans le désert, dans les lieux sans eau,
et, malheureux, ne trouvait pas de quoi étancher sa soif...
Alors, mon Sauveur,
Fontaine des biens, fit jaillir les flots de la vie,
En criant : « C'est de ton flanc qu'est née la soif. »
Double est le torrent qui en jaillit : il lave et il abreuve
ceux qui se sont souillés, pour qu'Adam se réjouisse...
Chante-Le, ô homme terrestre, exalte Celui qui a souffert
et qui est mort pour toi, et, quand, vivant,
il t'apparaîtra bientôt, accueille-le dans ton âme.
Car le Christ doit se lever
du tombeau, et te renouveler, ô homme.
Prépare donc pour Lui une âme pure,
Afin que, en l'habitant, ton Roi en fasse le Ciel.
Encore un peu de temps, et il viendra remplir de joie
les affligés, pour qu'Adam se réjouisse.

Romanos le Mélode (Syrie VI siècle)

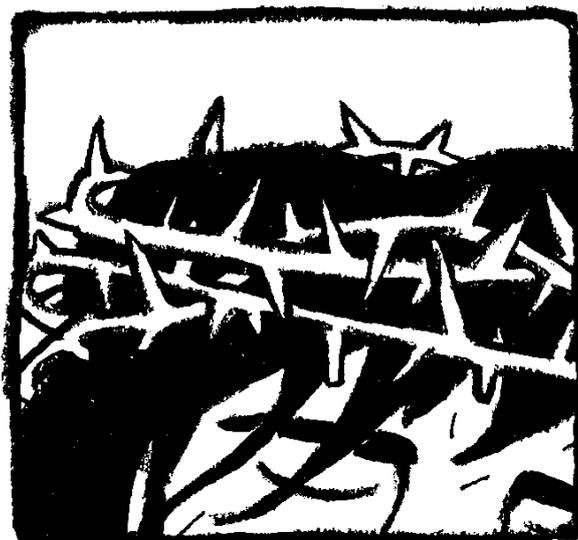
« Voici ta mère »

« Femme, voici ton fils. Voici ta mère. » De quel droit le disciple que Jésus aimait est-il fils de la mère du Seigneur ? De quel droit celle-ci est-elle sa mère ? C'est qu'elle avait mis au monde, sans douleur alors, la cause du salut de tous, lorsqu'elle avait donné naissance dans sa chair au Dieu fait homme. Maintenant c'est avec une grande douleur qu'elle enfante, debout au pied de la croix.

À l'heure de sa Passion, le Seigneur lui-même avait justement comparé les apôtres à une femme qui enfante, en disant : « La femme qui enfante est dans la peine parce que son heure est arrivée. Mais, quand l'enfant est né, elle ne se souvient plus de son angoisse, parce qu'un être humain est né dans le monde » (Jn 16, 21). Combien plus un tel fils a-t-il pu comparer une telle mère, cette mère debout au pied de la croix, à une femme qui enfante ? Que dis-je, comparer ? Elle est vraiment femme et vraiment mère et, en cette heure, elle a de vraies douleurs d'enfantement. Elle n'avait pas eu la peine d'enfanter dans la douleur comme les autres femmes lorsque son enfant lui était né ; c'est maintenant qu'elle souffre, qu'elle est crucifiée, qu'elle a de la tristesse comme celle qui enfante, parce que son heure est venue (cf. Jn 13, 1 ; 17, 1)...

Quand cette heure aura passé, quand ce glaive de douleur aura entièrement traversé son âme qui enfante (Lc 2, 35), alors elle non plus « elle ne se souviendra plus de son angoisse, parce qu'un homme sera né dans le monde » – l'homme nouveau qui renouvelle tout le genre humain et règne sans fin sur le monde entier, vraiment né, au-delà de toute souffrance, immortel, premier né d'entre les morts. Si, dans la Passion de son fils unique, la Vierge a ainsi mis au monde notre salut à tous, elle est bien notre mère à tous.

*In : Commentaire sur l'évangile de Jean, 13 ;
PL 169, 789 (trad. Tournay rev.)*



Voici VOTRE ROI

6. Catherine de Sienne

Catherine Benincasa naquit dans une famille de teinturiers. Elle se consacra très jeune à Dieu. À l'âge de quinze ans, elle entra chez les sœurs de la Pénitence de saint Dominique (tiers ordre). Auteure mystique (le Dialogue, les Oraisons), elle intervint publiquement dans la vie de l'Église en demandant au pape Grégoire XI de quitter Avignon pour Rome, puis en luttant pour mettre fin au grand schisme d'occident. Elle fut proclamée docteur de l'Église en 1970 et co-patronne de l'Europe en 1999.

Vertu de la passion (Oraison XII)

Ô Dieu éternel, haute et éternelle grandeur, tu es grand et je suis petite, et donc ma petitesse ne peut atteindre ta grandeur, sauf dans le cas où l'amour, et l'intelligence avec la mémoire s'élèvent au-dessus de la bassesse de mon humanité, et avec la lumière que tu m'as donnée de ta lumière, je te connais. Mais si je regarde en ta hauteur, toute élévation que puisse faire mon âme en toi est comme une nuit obscure comparée à la lumière du soleil, ou encore combien est différente la lumière de la lune de la roue du soleil, parce que moi, bassesse mortelle, je ne puis atteindre ta grandeur immortelle. Bien puis-je te goûter par élan d'amour, mais je ne peux te voir en ton essence.

C'est pourquoi tu as dit que l'homme qui vit ne te voit pas, c'est-à-dire que l'homme qui vit dans sa sensualité et sa volonté ne peut te voir, toi, dans l'amour de ta charité. Et si en vivant avec raison il peut te voir à un certain point, néanmoins il ne le peut en ton essence, tant qu'il vit dans son corps mortel. Il est donc bien vrai que ma bassesse ne peut atteindre ta grandeur, mais seulement goûter et voir dans ton miroir, et cette vision est en parfaite charité, car l'amour de ta charité je peux le voir parfaitement, mais non l'essence, comme il est dit.

Et quand ai-je pu atteindre l'amour de ta charité, que je ne puis saisir comme font les vrais adorateurs, ayant vigueur en mon corps mortel ? Quand fut le temps, et que vint la plénitude du temps sacré, ce temps fut favorable pour que mon âme le connaisse annoncé en ta lumière ; alors quand vint le grand médecin dans le monde, c'est-à-dire ton Fils unique, quand l'Époux s'unit à l'épouse, c'est-à-dire la divinité dans le Verbe à notre humanité ; de cette union le moyen fut Marie qui revêtit l'époux éternel de notre humanité.

Mais cet amour et cette union étaient si cachés que peu les connaissaient, et pour cela l'âme ne considérait pas encore sa grandeur. Mais, comme je le vois dans ta lumière, l'âme arrive à la parfaite connaissance de ton amour de charité, dans la passion de ce Verbe, parce que alors le feu caché sous notre cendre commença à se manifester largement et pleinement ouvrant son corps très saint sur le bois de la croix. Et afin que l'amour de l'âme soit tiré vers ces choses hautes et que l'œil de l'intelligence contemple dans le feu, tu as voulu toi, Verbe éternel, être levé en haut d'où tu nous as montré l'amour dans ton sang : dans ton sang tu nous as montré ta miséricorde et ta largesse. En ce sang tu nous as montré encore combien est lourde et te pèse la faute de l'homme. Dans ce sang tu as lavé la face de ton épouse, c'est-

à-dire de l'âme, avec laquelle tu t'es uni, par l'union de la nature divine avec notre nature humaine. En lui tu l'as revêtue quand elle était dépouillée et avec ta mort tu lui as rendu la vie.

Ô passion désirée! Mais toi, Vérité éternelle, tu dis qu'elle n'est désirée ni aimée par qui s'aime lui-même, mais par qui s'est dépouillé de soi, et vêtu de toi, s'élevant avec la lumière, dans ta lumière, à connaître la hauteur de ta charité. Ô aimable et tranquille passion, qui avec tranquillité de paix fait courir l'âme sur les eaux de la mer tempétueuse ! Ô délectable et très douce passion, ô richesse de l'âme, ô consolation des affligés, ô nourriture pour les affamés, ô port et paradis de l'âme, ô véritable allégresse, ô notre gloire et notre béatitude. L'âme qui se glorifie en toi acquiert son fruit. Et qui est celui qui se glorifie en toi ? Non celui qui a soumis la lumière de la raison à une affection sensitive, parce que celui-ci ne voit que la terre.

Ô passion qui ôte toute infirmité, si le malade veut être soigné, parce que ton don ne nous a pas enlevé la liberté. Et encore, toi passion, tu rends la vie au mort ; si l'âme tombe malade par les tentations des démons, tu la libères ; si elle est persécutée par le monde, ou bien saisie par sa fragilité tu es son refuge, parce que l'âme a connu en toi, non seulement les actions du Verbe dans la passion qui ont été finies, mais encore elle a goûté la hauteur de la charité divine. Aussi par toi, passion, elle veut entendre et connaître la vérité, et s'enivrer et se consumer dans la charité de Dieu pour ton infirmité, qui paraît infirmité à cause de notre humanité qui a souffert en toi, mais néanmoins la hauteur est très grande par le mystère qui vient d'elle en vertu de ta déité avec laquelle elle s'élève elle-même à la hauteur de la déité même, et parvient ainsi à sa fin, car autrement elle ne pourrait pas.

Ô passion, l'âme qui s'est reposée en toi est morte à sa sensualité, et pour cela elle goûte l'affect de ta charité. Ô combien est douce et suave cette douceur que goûte l'âme qui entre sous cette écorce, elle y a trouvé la lumière et le feu de la charité en voyant l'admirable union de la divinité avec notre humanité. Et elle voit l'humanité disparaître, mais non la déité. Regarde, mon âme, et tu verras le Verbe en notre humanité devenue un nuage ; mais la déité n'est nullement blessée par le nuage ou ténèbres de notre humanité, mais reste cachée dans le soleil, splendeur divine, comme parfois le ciel serein est caché par un nuage. Et qui nous montre cela ? Parce que finie la peine, dans le corps du Verbe resta la déité et, après la résurrection, elle rendit lumineuse l'humanité qui alors était obscure, et la fit immortelle alors qu'elle était mortelle. Toi, donc, passion, tu montres la doctrine que doit suivre la créature douée de raison, et ils se trompent ceux qui veulent plutôt suivre les plaisirs que la peine ; car nul ne peut parvenir au Père que par le Fils, et toi Verbe, nous ne pouvons te suivre si nous ne te goûtons dans les peines. Et si l'âme ne veut pas souffrir les peines, il faut forcément qu'elle les souffre, mais si elle veut les porter avec le soleil de la lumière, alors l'âme ne sent aucune fatigue, de même que la déité dans le Verbe ne souffrit aucunement, bien que volontairement elle fût porteuse des peines.

Donc, manifestement, tu montres que depuis le temps favorable de la passion du Verbe, l'âme peut connaître l'affect de la charité avec la lumière de la grâce, et, avec cette lumière dans le temps fini nous arrivons à connaître ton essence dans le temps infini. Ainsi par cette infinité de passion nous connaissons ta hauteur, non que tes

mystères soient infimes — ils sont au contraire sublimes — mais je dis infirmes pour la passion de ton infime humanité.

Ô Dieu doux et éternel, infinie sublimité ! Parce que nous ne pouvions élever l'affect, qui était infime, ni la lumière de l'intellect à ta hauteur à cause de la ténèbre de la faute, toi, suprême médecin, tu nous as donné le Verbe avec l'amorce de l'humanité et tu as pris l'homme et tu as pris le démon, non en vertu de l'humanité mais de la divinité. Et ainsi te faisant petit tu as fait l'homme grand, comblé d'opprobres tu l'as rempli de béatitude, ayant eu faim tu l'as rassasié dans le désir de ta charité, en te dépouillant de la vie tu l'as vêtu de ta grâce, rempli de honte tu lui as rendu l'honneur, étant obscurci quant à l'humanité tu lui as rendu la lumière, étant étendu sur la croix tu l'as embrassé, et tu lui as fait une caverne dans ton côté, dans laquelle il pouvait trouver refuge loin de la face des ennemis, dans cette caverne il peut connaître ta charité pour que par elle, tu montres que tu lui as donné le plus que tu pouvais en opération finie. Là il a trouvé le bain dans lequel il a lavé la face de son âme de la lèpre du péché.

Ô aimable amour, ô feu, ô abîme de charité. Ô hauteur incompréhensible, plus je regarde ta hauteur, dans la passion du Verbe, plus mon âme misérable, misérable de honte, parce qu'elle ne t'a jamais connu et cela parce que toujours j'ai été vivante d'affect de la sensualité, et morte à la raison. Mais qu'il plaise aujourd'hui à la hauteur de ta charité d'éclairer l'œil de mon intelligence et aussi celle de ceux que tu m'as donnés pour enfants, et de toutes les créatures douées de raison.

Ô déité, mon amour, je te demande une chose : au temps où le monde gisait infirme, tu lui as envoyé ton Fils unique comme médecin, et je sais que tu l'as fait par amour. Maintenant je vois le monde qui gît totalement dans la mort, et si grandement que mon âme en cette vision défaille. Quelle façon sera maintenant celle de ressusciter encore une fois ce mort, toi Dieu étant impassible, et que tu dois venir non plus pour racheter le monde mais pour le juger ? De quelle façon donc, sera rendue la vie à ce mort ? Je ne crois pas, ô bonté infinie, que te manquent les remèdes, au contraire je confesse que ni l'amour te manque, ni ta puissance n'est affaiblie, ni ta sagesse n'est diminuée, et donc tu veux et peux et sais envoyer le remède nécessaire, c'est pourquoi je te supplie, si cela plaît à ta bonté, de me montrer ce remède, pour que mon âme soit encouragée à le saisir virilement.

Réponse

II est vrai que ton Fils ne doit plus venir qu'en majesté pour juger, comme il est dit. Mais comme je le vois tu appelles christs tes serviteurs, et ainsi tu veux ôter la mort et rendre la vie au monde. Et de quelle façon ? Qu'ils marchent virilement par la voie du Verbe, avec sollicitude et un ardent amour procurant ton honneur et le salut des âmes, et pour cela supportant patiemment tourments, opprobres, reproches, qu'ils leur soient faits par quiconque ; avec ces peines finies, tu veux donner réconfort à leur désir infini, c'est-à-dire exaucer leurs prières et accomplir leur désir. Mais s'ils souffraient seulement dans leur corps, dans le désir susdit, cela ne suffirait ni à eux ni aux autres, de même que la passion dans le Verbe, sans la vertu de la déité, n'aurait pas satisfait au salut de la génération humaine.

Ô excellent remédiateur, donne-nous donc à nous de ces christes qui vivent continuellement en veilles, en larmes et en oraisons pour le salut du monde. Tu les appelles tes christes parce qu'ils sont conformés à ton Fils unique. Ah ! Père éternel, accorde-nous que nous ne soyons ignorants, aveugles ou froids, ni de vue si obscure que nous ne voyions nous-mêmes, mais donne-nous de connaître ta volonté.

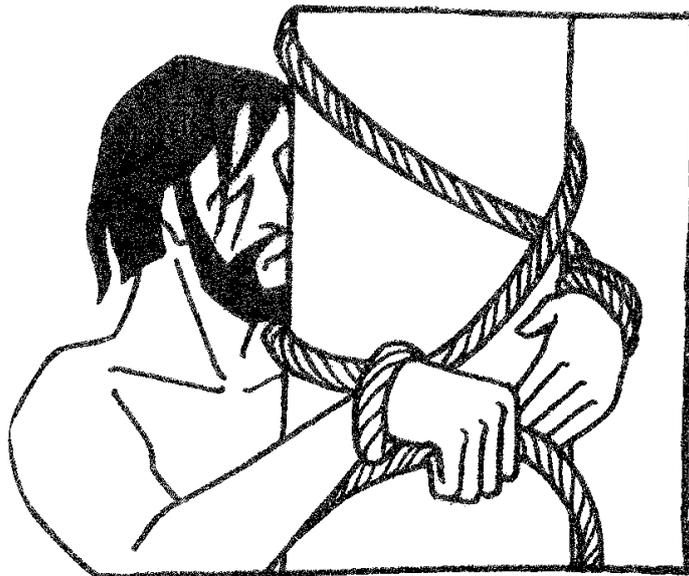
Peccavi Domino, miserere mei.

Je te remercie, je te remercie, parce que tu as réconforté mon âme, tant par la connaissance que tu m'as donnée de la façon dont je peux connaître la hauteur de ta charité étant encore dans mon corps mortel, tant aussi pour le remède que, je le vois, tu as ordonné pour libérer le monde de la mort.

Donc ne dors plus, ô mon âme, toi qui as dormi tout le temps de ta vie. Ô amour inestimable, la peine corporelle de tes serviteurs aura pouvoir par la vertu du saint désir de leurs âmes, ce désir aura pouvoir par la vertu du désir de ta charité. Ô mon âme misérable qui n'as pas embrassé la lumière mais la ténèbre ! Lève-toi, lève-toi au-dessus de la ténèbre, éveille-toi toi-même, ouvre l'œil de ton intelligence et regarde l'abîme dans l'abîme de la charité divine, parce que si tu ne vois pas tu ne peux pas aimer : autant tu verras autant tu aimeras et en aimant tu suivras, et tu vêtiras sa volonté.

Peccavi Domino, miserere mei. Amen.

*In : Catherine de Sienne. Les Oraisons,
traduction de l'italien par Lucienne Portier, Éditions du Cerf, Paris, 1992.*



Lamentation sur la mort de Jésus-Christ

Cet opuscule fut édité pour la première fois à Ingolstadt (Bavière, Allemagne), en 1617, par Gretser, sous le nom de saint Bernard, d'après un manuscrit de la bibliothèque des Chartreux d'Erford. Jacob Gretser (1562-1625). Écrivain et érudit jésuite. Il enseigna successivement la théologie, la philosophie, la théologie dogmatique et la théologie morale. Il publia de nombreuses œuvres d'auteurs patristiques et médiévaux et fut lui-même un auteur prolifique, traitant de sujets très variés.

1. Qui me consolera, Seigneur Jésus-Christ, de vous avoir vu suspendu à la croix, couvert de plaies, pâle comme un cadavre, sans avoir éprouvé de compassion pour vos souffrances, sans avoir rendu à votre mort le devoir que je devais, sans avoir adouci de mes larmes au moins les meurtrissures de vos plaies ? Comment m'avez-vous quitté sans me saluer, lorsque, éclatant de beauté dans votre tunique, roi de gloire, vous êtes rentré dans les hauteurs des cieux ? Mon âme refuse absolument toute consolation ? Malheureux que je suis, moi l'un des tristes fils d'Ève éloignés de Dieu ! que fera, Seigneur très-haut, cet exilé dans une contrée si lointaine ? Malheur à moi, Seigneur, malheur à mon âme, vous son consolateur, vous êtes parti sans me saluer ! Que dirai-je, que ferai-je, où irai-je, où vous chercherai-je, mon Seigneur ? Où vous trouverai-je ? qui interrogerai-je ? Qui annoncera à mon bien-aimé que je languis d'amour ?

Mon âme a refusé d'être consolée, si je ne portais ma pensée sur vous, ô ma sainte douceur, et sur le baiser que donne votre bouche. Ô bon Jésus, vous n'avez pas eu horreur d'une bête cruelle. Vous avez doucement appliqué votre bouche qui ne connut jamais la ruse, sur une bouche pleine de méchanceté. Qui entendrait dire sans gémir comment à cette heure, des homicides portèrent les mains sur vous, et liant vos mains innocentes, ô bon Jésus, vous traînèrent à la boucherie comme un malfaiteur, vous agneau plein de mansuétudes, qui gardiez le silence ? même alors, le miel de votre douceur ne cessa point, ô Christ, de couler sur vos ennemis, car vous guérites en la touchant l'oreille de votre ennemi qu'un de vos disciples avait mutilée.

2. Examine, ô mon âme, quel est ce personnage qui porte comme l'image d'un roi et qui est néanmoins rempli de confusion, comme le plus vil des esclaves. Il porte la couronne, mais cette couronne est un supplice ; par mille épines elle a blessé sa tête éclatante de beauté. Il est revêtu de la pourpre royale, mais cette pourpre sert à le faire mépriser bien plutôt qu'à le faire honorer. Il porte le sceptre à la main, mais on en frappe son chef vénérable, on l'adore en fléchissant les genoux devant lui, et on le proclame roi, et, soudain, on déchire par d'affreuses injures son aimable visage. On l'ébranle à coups de poings, et on souille son cou sacré. Il est contraint de fléchir sous le poids de sa croix, et il reçoit ordre de porter sa propre ignominie. Ô mon âme, fonds-toi au feu de la compassion sur les douleurs de cet aimable jeune homme que tu vois livré avec une si grande douceur à des tourments si horribles.

Quel est-il ce personnage à qui le ciel et la terre montrent de la sympathie? Connaissez-le, mon âme. C'est le plus beau des enfants des hommes, et le plus beau des anges si nombreux, il est devenu le plus laid des enfants des hommes. « Parce que nous l'avons vu le dernier des hommes, n'ayant ni éclat ni beauté (Is 53, 3) ».

Regardez, Seigneur, Père saint, voici la voix du sang de Jésus-Christ, mon frère, qui crie vers vous de la terre, c'est-à-dire de la croix. Regardez votre tendre Fils ayant tout le corps étendu sur ce gibet. Contemplez ses mains innocentes, dégoûtant de, sang, et pardonnez-moi les iniquités que mes mains ont commises. Considérez le côté de votre fils, ouvert par une lance, et renouvelez-moi par la fontaine sacrée que j'en crois être sortie. Voyez ses pieds immaculés, percés de deux clous et « perfectionnez ma marche dans la voie de vos commandements (Ps 16, 5) ». Sa poitrine découverte est blanche ; son côté ensanglanté, rougit ; faites attention à la peine que souffre l'Homme-Dieu, et relevez de sa misère l'homme déchu. J'ai envoyé votre Fils pour être médiateur entre mon Dieu et moi, je l'ai envoyé comme mon intercesseur; par son entremise j'espère le pardon. Mon iniquité mérite une grande vengeance, mais la bonté de mon Créateur demande bien davantage le pardon et la paix. Autant Dieu l'emporte sur l'homme, autant ma malice le cède à sa bonté. Nous avons pour avocat le Seigneur Jésus-Christ: pour juge nous n'avons pas un homme cruel, un tyran redoutable, mais un tendre maître qui sait bien compatir à nos infirmités. Je sais que s'il n'était point votre Fils coéternel, ô Père saint, l'homme pécheur ne pourrait point ouvrir ses lèvres souillées, pour vous parler. Ce qui nous a donné la hardiesse de vous adresser la parole, c'est le Christ Dieu, notre prêtre qui intercède pour nous dans les cieux. J'ai confiance à un tel avocat, j'espère en sa miséricorde.

3. Ô Père très-aimé, quand vous verrai-je ? Quand paraîtrai-je en votre présence ? Quand serai-je rassasié par la vue de votre beauté ? Quand contemplerai-je votre visage désirable, que les anges brûlent de regarder, qui remplit de joie toutes les âmes, qu'invoquent tous les riches du peuple, qu'on a souillé de crachats, frappé à coups de poings, voilé en signe de dérision, sans craindre de déchirer de coups horribles, cette chair virginale ? Très-cher jeune homme, qu'avez-vous fait pour être tourmenté de la sorte ? C'est moi qui suis la cause de votre douleur, l'auteur de ce que l'on vous impute, et l'occasion du courroux qui s'élève contre vous, ô amour merveilleusement ardent, déposant, pour ainsi dire, toute hauteur, affaiblissant la force, anéantissant la majesté. Pourquoi tout cela ?

Pour faire d'une pauvre prostituée, une épouse sans rides et sans taches. Cette épouse, c'est l'âme humaine qui a commis la fornication avec beaucoup de dieux, parce qu'avec ses amants, elle se roulait dans la prostitution aux pieds de tout arbre couvert de feuilles verdoyantes. Ô prostituée ! Que rendrai-je au Seigneur, pour tout ce qu'il a fait, pour moi ! Malheur à l'âme qui ne vous chérit pas, qui ne vous aime pas ! Si elle chérit le monde, si elle obéit au péché, elle n'est jamais en repos, jamais en sécurité. Je vous en conjure, que sans vous rien ne me soit doux, rien ne me plaise ; qu'en dehors de vous, il n'y ait rien de beau, rien de précieux qui m'attire ; que tout me soit vil hormis vous ; que tout ce qui s'oppose à vous me soit ennuyeux, et que votre bon plaisir soit toujours mon perpétuel désir. Je me fatigue de me réjouir sans vous, mon charme est de me réjouir et de pleurer avec vous et d'être troublé pour vous. Que votre nom soit ma force et votre souvenir ma consolation. Si

mes péchés vous éloignent, si mes crimes vous chassent, votre bonté ne me repousse pas.

Ô bon Jésus ! Votre souvenir est plus doux que le miel : penser à vous est plus doux que toute nourriture; parler de vous est une satisfaction parfaite ; vous connaître, une consolation achevée. S'attacher à vous, c'est la vie éternelle, et se séparer de vous, la mort perpétuelle. Ô que vous êtes élevé et humble de cœur ! Faites-moi goûter, par l'amour, ce que je goûte par la connaissance ; mon âme languit de la faim de votre amour, ranimez-la, que votre dilection la rassasie, que votre amour l'engraisse et la remplisse. Quel motif, autre que l'absence de Jésus-Christ, peut fréquemment faire couler mes larmes ? Ô bon Jésus ! s'il est si doux de pleurer à cause de vous, qu'il est agréable de se réjouir à cause de vous. J'ai connu que vous êtes tendre par nature, doux et humble de cœur, agréable à voir, et oint de l'huile de la joie, plus que tous vos compagnons. Qui ne veut pas les parfums que vous répandez, ô Christ, est mort ou corrompu. L'humanité de Jésus-Christ est toute la douceur de la terre, et son âme est tout le bonheur du paradis.

4. Avec quelle tendresse, Seigneur Jésus-Christ, vous vous êtes entretenu avec les humains : avec quelle force vous avez souffert, de la part des hommes, des traitements si indignes et si cruels. Et vous, Seigneur, vous avez souffert pour des coupables, vous êtes mort pour nos péchés, vous qui êtes venu vivifier gratuitement ceux qui étaient morts, faire vos frères de ceux qui étaient esclaves, vos cohéritiers des captifs, des rois de ceux qui étaient exilés. Mais, ô bon Jésus, qu'avez-vous produit qui puisse être plus grand et nous cause une joie plus grande, que l'excès de dévouement par lequel vous opérerez le salut au milieu de notre terre, attachant nos péchés à la croix, condamnant le démon et sauvant des malheureux. Il était vraiment digne et juste que vos pleurs coulissent, et nous avons le même motif de pleurer aujourd'hui sur les enfants d'Adam. Car Dieu pleura, afin que sa passion suffise à la rédemption de tous les hommes, comme elle a servi à la rédemption d'un petit nombre. Ô doux Seigneur, vous offrez vos mains et vos pieds pour qu'on les perce, afin d'en faire sortir le trésor qui s'y trouve renfermé, pour qu'il demeure une source abondante de salut pour nous.

Ô que grande est l'amertume de nos péchés ! Malheur à moi ! à cause d'eux, il a fallu que le Seigneur fût blessé. Assurément, ô tendre Jésus, s'il n'avait pas occasionné une mort éternelle, il n'aurait nullement été nécessaire que vous subissiez la mort pour me faire vivre. Mais que ferai-je ? Voici que vous mourez, vous, le fils du Très-Haut, pour que j'aie la vie. Et d'où vous vient une pitié si grande, une charité si immense ? Et que vous rendrai-je pour une telle mort qui m'a donné la vie ? Vous paraissez aimer davantage ma vie que votre âme, puisque vous l'avez livrée entre les mains de mes ennemis, pour me rendre l'existence, m'arracher à mes cruels ennemis, et me délivrer de la mort. Et qui suis-je moi, pour le salut de qui vous avez fait tant de choses, vous vous êtes anéanti si profondément, que vous avez chéri avec une ardeur si vive, et pour l'amour de qui vous avez pris le chair, avez souffert et êtes mort, et de la mort de la croix ?

Malheur à moi, pécheur, à cause de mes iniquités ! Ô larmes, où vous êtes-vous cachées, où se trouve votre source ? Mouillez mes paupières, arrosez mes joues, couvrez mon visage. Malheureux ! toute créature souffre avec le Christ et se trouble

à sa mort ; seul, mon cœur infortuné ne compatit pas aux angoisses de son Créateur qui meurt pour lui. Il vaudrait mieux que je ne fusse pas né que de voir mon cœur rester insensible à cette mort.

Ô Seigneur, que vous vous êtes humilié! Mais vous qui avez tant aimé mon âme, par votre mort, délivrez-moi de mes iniquités, et par votre passion faites cesser mon impiété. Par ces liens, qui ont si fortement serré vos mains, déliez les liens de mon iniquité. Que votre passion sainte et cruelle délivre de la mort éternelle mon âme qui vous est si chère. Ainsi-soit-il.

8. Édith Stein (Sainte Thérèse Bénédictine de la Croix) (1891-1942)

Philosophe et religieuse allemande d'origine juive. Convertie au catholicisme en 1922, elle entre au carmel de Cologne (193), puis doit fuir au Carmel de Echt (Pays-Bas) en 1938. Elle est arrêtée par les nazis en 1942, déportée au camp d'Auschwitz-Birkenau où elle meure gazée. Béatifiée en 1987, canonisée en 1998, elle est proclamée co-patronne de l'Europe en 1999.

L'amour de la croix

On nous rappelle constamment que saint Jean de la Croix ne désirait pour lui rien d'autre que la souffrance et le mépris. Quelle est la raison de cet amour de la souffrance ? Est-ce simplement une réminiscence aimante du chemin de souffrance de notre Seigneur sur cette terre ? Est-ce l'élan d'une âme fervente qui, pour se rapprocher humainement de lui, cherche une vie semblable à la sienne ? Cela ne correspondrait guère à l'exigeante et forte spiritualité du maître mystique ; et ce serait presque occulter le roi triomphant, le divin vainqueur du péché, de la mort et de l'enfer, au profit de l'Homme de souffrance. Le Christ n'a-t-il pas emmené captive la captivité ? Ne nous conduit-il pas à un royaume de lumière pour que nous y soyons les joyeux enfants du Père céleste ?

Le spectacle que nous offre le monde, sa détresse et sa misère, et l'abîme de la méchanceté humaine sont propres à constamment tempérer l'allégresse que la victoire de la lumière fait naître en nous. L'humanité continue à se débattre dans un bourbier, et ce n'est encore qu'une petite troupe qui, en gravissant les plus hautes cimes, s'en est dégagée. Le combat entre le Christ et l'Antéchrist n'est pas terminé. Dans ce combat, ceux qui suivent le Christ ont un rôle à tenir. Leur arme principale est la Croix.

Comment faut-il l'entendre ? Le poids de la croix dont le Christ s'est chargé n'est rien d'autre que la déchéance de la nature humaine, avec le cortège des péchés et des souffrances dont est frappée l'humanité. Le sens du chemin de croix est de libérer le monde de ce fardeau. Le retour en Dieu de l'humanité délivrée, et son adoption, sont un pur don de la grâce, de l'Amour miséricordieux. Mais ce retour ne saurait se faire aux dépens de la sainteté et de la Justice divines. La somme totale des fautes

humaines, du péché originel au Jugement dernier, doit être compensée par une mesure correspondante d'actes expiatoires. Le chemin de croix est cette expiation. L'écroulement, par trois fois, sous le poids de la croix correspond à la triple chute de l'humanité : la chute originelle, le rejet du Rédempteur par son peuple d'élection, l'apostasie de ceux qui portent le nom de chrétien.

Sur le chemin de la Croix, le Sauveur n'est pas seul, et il n'est pas entouré que d'ennemis qui le harcèlent. Il y a aussi la présence des êtres qui le soutiennent : la Mère de Dieu, modèle de ceux qui, en tout temps, suivent l'exemple de la Croix ; Simon de Cyrène, figure de ceux qui acceptent une souffrance imposée et qui, dans cette acceptation, sont bénis ; et Véronique, image de ceux que l'amour porte à servir le Seigneur. Chaque homme qui, dans la suite des temps, a porté un lourd destin en se souvenant de la souffrance du Sauveur, ou qui a librement fait œuvre de pénitence, a racheté un peu de l'énorme dette de l'humanité et a aidé le Seigneur à porter son fardeau. Bien plus, c'est le Christ, Tête du Corps mystique, qui accomplit son œuvre d'expiation dans les membres qui se prêtent de tout leur être, corps et âme, à son œuvre de rédemption

On peut supposer que la vision des fidèles qui allaient le suivre sur son chemin de souffrance a soutenu le Sauveur au jardin des Oliviers. Et l'appui de ces porteurs de croix lui est un secours à chacune de ses chutes. Ce sont les justes de l'Ancienne Alliance qui l'accompagnent entre la première et la deuxième chute. Les disciples, hommes et femmes, qui se rallièrent à lui pendant sa vie terrestre sont ceux qui l'aident de la deuxième à la troisième station. Les amants de la Croix, qu'il a éveillés et qu'il éveillera encore tout au long des vicissitudes de l'Eglise combattante, sont ses alliés jusqu'à la fin des temps. C'est à cela que, nous aussi, nous sommes appelées.

Quand un homme demande la souffrance, il ne s'agit donc pas simplement d'une pieuse façon de se souvenir des souffrances du Seigneur. La souffrance pénitentielle est ce qui, au plus profond, nous lie véritablement au Seigneur. Ce désir ne peut prendre sa source que dans le lien qui nous unit déjà au Christ, car l'homme fuit naturellement la souffrance. La recherche de la souffrance pour le plaisir d'une douleur perverse est à l'opposé de l'exigence d'une souffrance d'expiation. Elle n'a rien d'une aspiration spirituelle et n'est qu'un désir sensuel nullement meilleur que n'importe quel autre appétit de la chair, et même pire, dans la mesure où il est contre nature.

L'exigence de la souffrance pénitentielle ne peut naître que chez ceux dont l'œil spirituel s'est ouvert aux connexions surnaturelles entre les événements du monde ; et cela n'est possible que chez ceux en qui vit l'Esprit du Christ ; ceux qui, membres de son Corps, tiennent du Chef la force, le sens et la direction de leur vie. D'autre part, l'expiation nous relie tous plus étroitement au Christ, de même qu'une communauté, travaillant à un but commun, se trouve plus intimement unie, et de même que les membres d'un corps, dans le jeu harmonieux de leurs interactions, forment un tout plus cohérent.

Or, l'union au Christ étant notre félicité, et la progression vers cette union notre bénédiction sur cette terre, l'amour de la Croix n'est nullement en contradiction avec la joie d'être enfant de Dieu. Aider à porter la Croix du Christ donne une joie pure et

profonde. Ceux à qui sont données cette possibilité et cette force – les bâtisseurs du Royaume de Dieu – sont les plus authentiques enfants de Dieu.

Une prédilection pour le chemin de croix ne signifie pas non plus un regret de voir le Vendredi Saint passé et accomplie l'œuvre de Rédemption : seuls des êtres sauvés, des enfants de la grâce, peuvent porter la Croix du Christ. Seule son union au Chef divin confère à la souffrance humaine une force pénitentielle.

Souffrir et trouver dans la souffrance sa félicité, se tenir debout et avancer sur les sentiers rudes et boueux de cette terre tout en trônant avec le Christ à la droite du Père; rire et pleurer avec les enfants du monde et chanter sans cesse les louanges du Seigneur avec le chœur des Anges, telle est la vie du chrétien jusqu'à ce que se lève le matin de l'éternité.

In : Edith Stein. La Crèche et la Croix, traduit de l'allemand par Genia Català et Philibert Secretan, préface de Philibert Secretan, Éditions Ad Solem, Genève, 1995.

9. Mère Teresa

Mourir et ressusciter avec toi !

Seigneur Mourir et ressusciter avec toi !
crucifié et ressuscité,
Apprends-nous à affronter
Les luttes de la vie quotidienne,
Afin que nous vivions dans une plus grande plénitude.
Tu as humblement et patiemment accueilli
Les échecs de la vie humaine,
Comme la souffrance de ta crucifixion.
Alors les peines et les luttes
que nous apporte chaque journée,
aide-nous à les vivre
comme des occasions de grandir
et de mieux te ressembler.
Rends-nous capables de les affronter
Patiemment et bravement,
Pleins de confiance dans ton soutien.
Fais-nous comprendre
Que nous n'arrivons à la plénitude de la vie
Qu'en mourant sans cesse à nous-mêmes
Et à nos désirs égoïstes.
Car c'est seulement en mourant avec toi
Que nous pouvons ressusciter avec toi.
Que rien, désormais,
Ne nous fasse souffrir ou pleurer

Au point d'en oublier la joie de ta résurrection !
Tu es le soleil éclaté de l'Amour du Père,
Tu es l'espérance du bonheur éternisé,
Tu es le feu de l'amour embrasé.
Que la joie de Jésus soit force en nous
Et qu'elle soit, entre nous, lien de paix,
D'unité et d'amour.
Amen

10. Benoît XVI (2011)

ROME, Vendredi 22 avril 2011 (ZENIT.org) - Nous publions ci-dessous le texte intégral de la méditation que le pape Benoît XVI a prononcée à l'issue de la prière du chemin de croix, ce vendredi soir, au Colisée.

Chers Frères et Sœurs,

Ce soir, nous avons accompagné dans la foi Jésus qui parcourt la dernière étape de son chemin terrestre, l'étape la plus douloureuse, celle du Calvaire. Nous avons entendu la clameur de la foule, les paroles de la condamnation, la dérision des soldats, les pleurs de la Vierge Marie et des femmes.

Maintenant nous sommes plongés dans le silence de cette nuit, dans le silence de la croix, dans le silence de la mort. C'est un silence qui porte en lui le poids de la douleur de l'homme rejeté, opprimé, accablé, le poids du péché qui en défigure le visage, le poids du mal. Ce soir, nous avons vécu à nouveau, au plus profond de notre cœur, le drame de Jésus, chargé de la douleur, du mal, du péché de l'homme.

Qu'est-ce qui demeure à présent devant nos yeux ? Il demeure un Crucifié ; une Croix élevée sur le Golgotha, une Croix qui semble marquer la défaite définitive de Celui qui avait porté la lumière et qui était plongé dans l'obscurité, de celui qui avait parlé de la force du pardon et de la miséricorde, qui avait invité à croire dans l'amour infini de Dieu pour toute personne humaine. Méprisé et rejeté par les hommes, devant nous se tient « l'homme de douleur, familier de la souffrance, comme quelqu'un devant qui on se voile la face » (Is 53, 3).

Mais regardons bien cet homme crucifié entre la terre et le ciel, contemplons-le avec un regard plus profond, et nous découvrirons que la croix n'est pas le signe de la victoire de la mort, du péché, du mal mais elle est le signe lumineux de l'amour, et même de l'immensité de l'amour de Dieu, de ce que nous n'aurions jamais pu demander, imaginer ou espérer : Dieu s'est penché sur nous, s'est abaissé jusqu'à parvenir dans le coin de plus sombre de notre vie pour nous tendre la main et nous attirer à lui, nous ramener jusqu'à lui. La Croix nous parle de l'amour suprême de Dieu et nous invite à renouveler, aujourd'hui, notre foi dans la puissance de cet amour, à croire que dans chaque situation de notre vie, de l'histoire, du monde, Dieu est capable de vaincre la mort, le péché, le mal, et de nous donner une vie nouvelle,

ressuscitée. Dans la mort en croix du Fils de Dieu, il y a le germe d'une nouvelle espérance de vie, comme le grain qui meurt en terre.

En cette nuit chargée de silence, chargée d'espérance, résonne l'invitation que Dieu nous adresse à travers les paroles de saint Augustin : « *Croyez ! Soyez sûrs que vous serez admis aux délices de ma table, puisque je n'ai point dédaigné les amertumes de la vôtre... je vous ai promis ma vie... comme avance j'ai enduré la mort pour vous, jusqu'à vous dire : je vous invite à partager ma vie, dans ce séjour où personne ne meurt, où la vie est réellement bienheureuse, où les aliments ne s'altèrent point, où ils nourrissent sans s'épuiser. Voilà à quoi je vous appelle, ... À jouir de l'amitié de mon Père et de l'Esprit-Saint, à vous asseoir à un banquet éternel, à être en communion avec moi, à partager ma vie* » (Discours 231, 5).

Fixons notre regard sur Jésus crucifié et demandons lui dans la prière : illumine, Seigneur, notre cœur, pour que nous puissions te suivre sur le chemin de la Croix, fais mourir en nous le « vieil homme », lié à l'égoïsme, au mal, au péché, fais de nous des « hommes nouveaux », hommes et femmes saints, transformés et animés par ton amour.



Duccio di Buoninsegna 1308-11

5. Les commentaires d'aujourd'hui

1. Fr David pour l'abbaye Saint Benoît d'En Calcat

I. (2009)

Il y a des récits dont le commentaire le plus juste est la prière ; un commentaire qui reste une question, un appel à Dieu, depuis notre révolte ou notre espérance. C'est ce que nous allons faire ensemble dans quelques instants.

Mais quand la parole humaine n'a plus de mots, il lui reste un dernier recours : le geste.

Devant la croix, l'Église nous propose un geste, un rite, celui de la vénération. Devant un mystère qui le dépasse, mon corps peut encore parler en marchant, en s'approchant, en fléchissant le genou, en posant, de ma bouche impuissante à trouver les mots justes, un baiser sur la croix.

L'amour est au fond la seule chose à dire par toute sa vie, et nous en sommes incapables avec seulement des mots. Si je refuse le langage du corps, si je refuse l'humilité du rite, l'humiliation du rite, je ne pourrai jamais exprimer l'inexprimable, l'amour du Fils de Dieu pour moi, pour chacun d'entre nous.

Le salut n'est pas seulement dans la tête et pour la tête. Dans la liturgie de cette Pâque, mon corps est convoqué.

Tout ce que Jésus disait dans l'enthousiasme aux foules de Galilée, son corps l'atteste à Jérusalem ; il a signé son Évangile dans sa chair et dans son sang.

Mais cette signature ne termine pas l'histoire, elle ouvre au contraire le Livre de vie, le livre des ressuscités, le livre de ceux qui, en recevant le corps du Christ, deviennent le corps du Christ ; c'est pourquoi la communion à l'autel achèvera notre célébration de la croix et lui donnera tout son sens, toute sa force de foi et d'espérance.

II. (2010)

Nous voici aujourd'hui en face de l'image la plus centrale, la plus caractéristique du christianisme, celle du Crucifié.

Un seul jour par an, elle disparaît, elle est cachée, voilée, mais c'est pour que nous la regardions mieux, avec les oreilles et le cœur.

Image d'un homme souffrant, image d'une souffrance extrême, image dérangeante, et tout à fait insolite dans le panthéon des religions de tous les temps.

Un jour par an, nous essayons de regarder en face : « Ils regarderont vers Celui qu'ils ont transpercé » Regarder le Christ mis en croix, c'est regarder à la fois, et sans pouvoir les séparer, la souffrance d'un homme et le péché des hommes. La souffrance et le péché, les deux qui font mal.

Le mal.

La souffrance comme une erreur de la nature, une erreur de Dieu, le péché comme une erreur des hommes. Le Crucifié nous oblige à regarder ensemble, d'un seul et même regard, la souffrance et le péché, d'un seul regard ensemble, parce que je suis toujours des deux côtés, celui qui a mal et celui qui fait mal, regarder les deux ensemble pour apprendre la compassion et le pardon, pour apprendre le regard de Dieu sur nous.

Dans le panthéon des religions, la Justice a les yeux bandés, impartiale et aveugle. Mais Celui qui pardonne a les yeux ouverts, et nous avons nous aussi à garder les yeux ouverts, parce que nous sommes bien plus que notre frénésie de justice, nous pouvons voir au-delà... « La puissance de la Mort ne règne pas sur la terre, car la justice est immortelle. », disait le Livre de la Sagesse.

Non ! c'est le pardon qui est immortel. Jésus est le pardon de Dieu. Et le pardon rend la vie à ce qui était mort. « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font. »



2. Chiara Lubich, Méditation pour le Vendredi Saint 2000

ROME, Mardi 18 mars 2008 (ZENIT.org) - Cette leçon « de Jésus sur l'amour » a été recueillie par Chiara Lubich, en l'an 2000, pour les lecteurs de Zenit. Nous publions à nouveau cette page de spiritualité en mémoire de celle qui vient de nous quitter, à l'âge de 88 ans. Le cardinal secrétaire d'État Tarcisio Bertone a présidé ses funérailles aujourd'hui en la basilique Saint-Paul-hors-les-Murs.

Le vendredi saint, Jésus nous donne, par sa mort, une leçon sublime, divine, héroïque sur l'amour. Il avait tout donné : sa vie auprès de Marie dans la pauvreté et l'obéissance. Trois années de prédication où il a révélé la Vérité, rendu témoignage au Père, promis l'Esprit Saint et fait toutes sortes de miracles d'amour.

Trois heures sur la croix d'où il pardonne à ses bourreaux, ouvre au larron les portes du Paradis, nous donne sa Mère et finalement son Corps et son Sang qu'il nous avait peu avant mystiquement donnés dans l'Eucharistie. Il lui restait sa divinité.

Son union avec le Père, sa très douce et ineffable union avec lui, qui l'avait rendu si puissant sur la terre en tant que Fils de Dieu et si royal sur la croix, ce sentiment de la présence de Dieu devait disparaître de son âme; l'union ne devait plus être ressentie ; il devait se sentir désuni en quelque sorte de Celui avec qui il affirmait être un : « Le Père et moi nous sommes un » (Jn 10, 30). En lui l'amour était anéanti. La lumière éteinte. La Sagesse se taisait.

Il s'est donc fait rien pour nous faire participer au Tout. Ver de la terre (cf. Ps 22, 7) pour faire de nous des fils de Dieu. Nous étions séparés du Père.

Il était nécessaire que le Fils, en qui nous sommes tous récapitulés, éprouvât la séparation du Père. Il devait expérimenter l'abandon de Dieu pour que nous ne soyons jamais plus abandonnés. Il avait enseigné que personne n'a de plus grand amour que celui qui donne sa vie pour ses amis.

Lui, la Vie, donnait tout de lui-même. C'était le sommet, la plus belle expression de l'amour.

Son visage est caché derrière les multiples souffrances de nos vies qui ne sont rien d'autre que Lui. Oui, parce que Jésus abandonné est l'image du muet : il ne sait plus parler. Il est l'image de l'aveugle : il ne voit pas; du sourd: il n'entend pas. C'est l'homme épuisé qui gémit. Il est au bord du désespoir. Il est l'affamé d'union avec Dieu. C'est l'image du désenchanté, du trahi, on dirait un raté. Il représente le peureux, le timide, le désorienté. Jésus abandonné est ténèbres, mélancolie, contradiction. Il est l'image de tout ce qui est étrange, incompréhensible, de ce qui est à la limite du monstrueux, car c'est un Dieu qui crie : « Au secours ! ». Il est le solitaire, le délaissé... Il apparaît inutile, exclu, traumatisé...

Nous pouvons donc le reconnaître en chaque frère souffrant. Alors, en approchant ceux qui lui ressemblent, nous pouvons leur parler de Jésus abandonné.

Et pour ceux qui se voient semblables à lui et acceptent de partager son sort, il devient : pour le muet, la parole ; pour l'ignorant, la réponse ; pour l'aveugle, la lumière ; pour le sourd, la voix ; pour l'épuisé, le repos ; pour le désespéré,

l'espérance ; pour celui qui est séparé des siens, l'unité ; pour l'anxieux, la paix. Grâce à lui, les personnes se transforment et le non-sens de la souffrance acquiert un sens. Il avait crié sa question à laquelle nul n'avait répondu, afin que nous ayons une réponse à chacune de nos questions. Le problème de la vie humaine est la souffrance. Quelle que soit sa forme, aussi terrible soit-elle, nous savons que Jésus l'a prise sur lui et transforme, par une alchimie divine, la souffrance en amour. Je peux dire par expérience que dès que nous accueillons avec joie une souffrance, pour être comme lui, puis nous continuons à aimer en faisant la volonté de Dieu, la douleur, si elle est spirituelle, disparaît, et si elle est physique, son joug devient plus léger.

Notre amour pur, au contact de la souffrance, la transforme en amour ; d'une certaine façon, il la divinise, comme si se poursuivait en nous si l'on peut s'exprimer ainsi la divinisation que Jésus a faite de la souffrance. Et, après chaque rencontre avec Jésus abandonné aimé ou accepté, je trouve Dieu de façon nouvelle, dans un rapport plus intime, plus ouvert, dans une unité plus pleine.

La lumière et la joie resplendent à nouveau; et avec la joie, la paix qui est le fruit de l'Esprit. La lumière, la joie, la paix particulières, qui émanent de ceux qui étreignent la souffrance, frappent même les personnes les plus difficiles et les désarment. Cloués sur la croix, nous devenons mères et pères d'âmes. Son effet est donc une grande fécondité. Comme l'écrit Olivier Clément : « Et l'abîme un instant ouvert s'emplit du grand Souffle de la résurrection ».

Les manques d'unité disparaissent, les déchirures sont recousues, la fraternité universelle resplendit, on assiste à des miracles de résurrection, un nouveau printemps naît dans l'Église et dans l'humanité.



Hieronymus Bosch, le Christ portant la croix, 1515-16

3. Jules Beaulac

« Tout est accompli... »

La passion de Jésus

Il était méprisé, abandonné de tous, homme de douleurs, familier de la souffrance, semblable au lépreux dont on se détourne ; nous l'avons méprisé, compté pour rien. Is 52, 13-53.12

Mes jours sont dans ta main : délivre-moi. Ps 30

Il a connu l'épreuve comme nous. He 4, 14...5, 9

Jésus dit : « Tout est accompli. » Jn 18,1-19.42

Il y a quelques années, durant tout le carême, les écrans de nos cinémas ont projeté un film qui nous a montré abondamment la passion de notre Seigneur bien-aimé. Nous avons vu l'horreur et la violence de ses souffrances et nous avons compati à sa douleur avec Marie, sa mère, en particulier. Peut-être même avons-nous versé quelques larmes devant ce spectacle qui, par la magie de la technologie moderne, nous a représenté ce qu'a pu être ce chemin de croix terrible de Jésus.

La liturgie de ce Vendredi saint évoque, par la bouche du prophète Isaïe, les souffrances de ce serviteur de Dieu « maltraité, conduit à l'abattoir, muet, arrêté, jugé, supprimé, retranché de la terre des vivants ». Voilà le premier sens de la passion de Jésus : c'est celui du Christ qui endure des souffrances inouïes et qui meurt sur une croix.

Mais il y a un deuxième sens. Le Christ n'est pas seulement notre Seigneur bien-aimé. Il est aussi notre Seigneur bien-aimant. Les amoureux connaissent bien ce qu'on appelle la passion amoureuse.

Et bien la passion du Christ, c'est aussi Jésus passionné d'amour pour nous. Passionné au point d'accepter de mourir pour nous. Il l'avait dit à ses disciples : « Il n'y a pas de plus grande preuve d'amour que de mourir pour ceux qu'on aime. » Jn 15, 13

En mourant pour nous, Jésus, dit encore Isaïe, « porte nos souffrances, se charge de nos péchés, est transpercé à cause de nos fautes, est broyé par nos péchés ». Il dit encore : « Nous sommes guéris par ses blessures et toutes nos fautes sont retombées sur lui. »

C'est là toute la portée de la passion du Christ : il souffre, meurt et ressuscitera, pour nous donner son salut en abondance. Y a-t-il plus grand amour que celui-là ?

Ô Christ, nous tombons en admiration devant un papa qui se jette dans le feu pour sauver son enfant et qui, parfois, y laisse sa vie. Nous voulons te remercier du fond du cœur d'avoir donné ta vie pour nous sauver. Amen.

La mort

Il a été retranché de la terre des vivants... Is 52,13-53.12

Il s'est soumis en tout... He 4,14...5, 9

« Tout est accompli... » Jn 18,1-19.42

Quand son heure fut arrivée, Éphrem sortit de cette vie comme un grand fleuve s'abîme dans la mer, comme un couchant brille de toutes ses couleurs avant de s'enfoncer dans la nuit. Ayant réglé toutes ses affaires, il s'endormit dans la paix de l'âme et du cœur. Entouré de sa famille et de ses amis, il remit tout son être au Seigneur qui, il le pressentait depuis longtemps, l'attendait avec joie sur le seuil de sa maison et, déjà, lui ouvrait ses bras pour le presser contre son cœur et l'accueillir comme un fils aimé depuis toujours et pour toujours.

Quand il vivait sur la terre, Éphrem n'avait pas brillé de toutes les vertus: comme tout le monde, il avait fait des accrocs à l'amour de Dieu et des autres. Mais, comme tout le monde aussi, il avait eu ses heures et ses jours de bonté profonde, de charité vraie. Il avait été comme un champ où poussaient ensemble l'ivraie et le bon grain, surtout le bon grain à vrai dire. Et, aujourd'hui, Dieu engrangeait le bon grain d'Éphrem pour sa plus grande gloire et pour le bonheur de son serviteur.

Pour Jésus aussi, l'heure était venue de passer de ce monde à son Père. Quand il regardait sa vie, il voyait tout le bien qu'il avait essayé de faire aux gens qui l'avaient rencontré : ses enseignements, ses guérisons, son amour des plus malheureux, sa grande miséricorde envers les pécheurs. Il voyait aussi tout le mal qu'on lui avait fait : l'incompréhension des autorités religieuses, la contestation qu'il avait subie, la trahison de Judas, le reniement de Pierre, les procès qui l'avaient conduit sur la croix où il se mourait.

Par-delà ces souvenirs heureux et malheureux et au milieu des souffrances terribles qu'il endurait dans son corps et dans son cœur sur ce gibet, il remettait en toute confiance son esprit à son Père. Malgré les apparences, il pouvait dire : « Mission accomplie ! » et il pouvait tirer un trait sur sa vie en paix profonde. Du haut de sa croix, il regardait aussi les gens venus assister à ce triste spectacle, en particulier son disciple Jean et sa mère, Marie, et, plus loin, les personnes qui le suivraient par-delà les lieux et les temps. Sa mort, il le savait, allait devenir vie pour lui et aussi pour une multitude. Il mourut finalement dans l'action de grâce.

En toi, Seigneur, je remets mon esprit. Tu me rachètes, Dieu de vérité. Ps 31



La vraie vie : **Dieu est là sur la croix !**

C'était nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé... Is 52, 13-53, 12

Parce qu'il s'est soumis en tout, il a été exaucé... He 4, 14...5, 9

Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres... Jn 18, 1-19, 42

« La scène se passe dans un camp de concentration nazi. Des juifs sont poussés par les SS à assister à la pendaison d'un jeune enfant. Beaucoup d'entre eux prient pour que Dieu le délivre. Rien ne se passe. Alors l'un d'entre eux crie : « Où donc est Dieu ? » Et un autre répond : « Il est là, pendu. »*

Il est là dans la faiblesse et l'apparente impuissance. C'est peut-être là le mystère le plus profond de ce Vendredi saint. Nous restons bouche bée quand des innocents, surtout des enfants, sont massacrés, violentés, tués, par la bêtise humaine, par le péché de nos semblables. Nous le sommes encore plus quand, au bout de nos prières, Dieu reste apparemment muet, insensible à nos supplications, impuissant à agir pour délivrer ces victimes non coupables. Qui est-il ce Dieu qui laisse faire ? Où est-il ce Dieu ?

Jésus, le fils de Dieu lui-même, est cloué à une croix. Innocent parmi les innocents, chargé jusqu'au bord des souffrances et des péchés des humains, il meurt sans que son Père n'intervienne. Il lui crie : « Pourquoi m'as-tu abandonné ? » Et Dieu se tait. Jésus s'abandonne à la fin dans un geste de remise totale à son Père : « Entre tes mains, je remets mon esprit. »

Nous aussi, nous sommes tentés de dire : « Mais où est-il ce Dieu ? que fait-il ? Pourquoi n'intervient-il pas ? » Comme le juif qui répond à l'autre juif qui pose ces questions, il nous faut répondre : « Vous le cherchez ce Dieu impuissant ? Il est là, cloué à la croix ! »

Jusqu'où peut aller l'amour ? Il peut aller jusque là ! Être Dieu et souffrir en silence ! Être Dieu et aller jusqu'au bout de l'humiliation et de l'immolation ! Par amour des humains pécheurs que nous sommes tous ! Passer par là pour en sortir victorieux, pour nous entraîner avec lui jusque dans sa lumière !

Ah! quel grand mystère ! Quel grand mystère d'amour ! Inspirons-nous d'une stance de l'Office du Vendredi saint :

Ces hommes méprisés, ces femmes humiliées, ces enfants rejetés, ces vieillards meurtris, ces innocents torturés, tous ces visages bafoués et ces cœurs transpercés, Seigneur Jésus, c'est toi qui me regardes, c'est toi qui souffres en silence et en amour.

* Marc Fournier, *Quel est ce Dieu qui laisse faire ?* in Le Devoir 5 avril 1998 : propos d'Élie Wiesel rapportés par Christian Duquoc in Concilium 242, août 1992, p. 18.

Mourir

C'était nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé... Il s'est dépouillé lui-même jusqu'à la mort... Is 52, 13 - 53, 12

Il est devenu, pour ceux qui lui obéissent, la cause du salut éternel. He 4, 14-16 ; 5, 7-9

Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté, et Jésus au milieu. Jn 18, 1 - 19, 42

S'il y a une réalité à laquelle personne n'échappe, c'est bien la mort: nous mourrons tous un jour. La mort fait partie de la vie. C'en est sans doute même l'acte le plus important. Et alors, comme il est important de « réussir » sa mort !

Car la mort n'est pas que l'arrêt du cœur, que la destruction de nos cellules. C'est un « passage ». Passage de cette vie, terrestre, limitée, à l'« autre » vie, céleste, illimitée. Et ce passage, le Christ lui-même l'a vécu. Mais, ce qui est tout-à-fait merveilleux, c'est qu'il l'a vécu non seulement pour lui mais pour nous également. Mais qu'il est dur de mourir! Jésus lui-même, confronté à cette terrible réalité, résiste et supplie son Père d'« éloigner ce calice » de lui. En clair, cela veut dire : « Je ne veux pas mourir. » Nous comprenons cela, si nous avons nous-mêmes été confrontés à la mort, la nôtre ou celle d'un être cher.

Pourtant, Jésus avait prévenu ses disciples et s'était sous doute lui-même rassuré, quand il leur avait parlé du grain de blé qui doit mourir s'il ne veut pas rester seul et s'il veut revivre en bel épi, porteur de soixante ou cent grains. Mais comme cela demande de la confiance en l'invisible et de l'abandon dans la main d'un autre, dans la main de l'Autre ! Nous avons toute une vie pour « pratiquer » cela à travers nos « petites morts » de tous les jours.

*Seigneur Jésus,
ça n'a pas été plus facile pour toi
de mourir
que pour nous.
Et, même si tu savais
que ta mort serait bénéfique
pour toi et pour nous,
tu as dû, en bout de ligne,
t'abandonner et « remettre ton esprit »
entre les mains de ton Père.
Mais ta mort a jailli en vie éternelle.*

*Aide-nous, à chaque jour,
à apprendre à bien mourir,
pour que nous aussi
nous portions du fruit
pour toujours.*

Amen.

Une mort qui fait vivre

Pourtant, c'étaient nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé... A cause de ses souffrances, il verra la lumière, il sera comblé... Is 52, 13 - 53, 12

Le Christ, pendant les jours de sa vie mortelle, a présenté, avec un grand cri et dans les larmes, sa prière et sa supplication à Dieu qui pouvait le sauver de la mort; et, parce qu'il s'est soumis en tout, il a été exaucé. He 4, 14-16 ; 5, 7-9

Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est accompli. » Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit. Jn 18, 1 - 19, 42

Un poète de chez nous a dit : « C'est beau la mort, c'est plein de vie dedans ! » À y réfléchir un peu, comme c'est vrai !

Le grain de blé n'éclaterait pas en dizaines de grains étalés en épis s'il ne pourrissait pas en terre jusqu'à la mort. La nature ne ressusciterait pas en printemps radieux si elle ne passait pas par les froids de l'hiver.

Combien de gens réalisent tout ce qu'une personne a fait pour eux seulement après sa mort? Il faut parfois qu'on donne sa vie pour un autre pour que cet autre finisse par comprendre et par changer sa vie. Que de mamans, de papas, de bienfaiteurs de l'humanité, de martyrs, ont vécu cela ! Le message de certains leaders est plus compris et devient plus efficace après leur mort que de leur vivant : pensons au pasteur King, à Mgr Romero, à Gandhi, et à tant d'autres moins connus.

Pour Jésus, c'est la même chose et encore bien plus. Dans sa mort, il porte le mal de l'humanité toute entière. Par sa mort, il le tue à sa racine, si bien que désormais malgré les apparences le péché est à jamais vaincu : ce n'est pas le Prince des ténèbres qui va triompher, c'est le Dieu du vrai, du beau et du bon.

Au-delà d'un chemin de croix terrible, lourd de souffrances et d'injustices, c'est le salut du monde qui se joue en ce premier Vendredi saint. C'est pourquoi la Croix de Jésus est si féconde. C'est pourquoi nous pouvons la vénérer par trois fois en la célébration de ce Vendredi.

Quand nous faisons le signe de la Croix sur notre front ou sur celui de nos enfants ou de nos paroissiens, ou sur le pain que nous mangeons, pensons que, si nous honorons la Trinité très sainte par les paroles que nous disons, nous faisons aussi un acte de foi et de reconnaissance envers la Croix de Jésus qui sauve le monde et qui est la plus grande preuve d'amour du Seigneur : « donner sa vie pour ses amis ».

*Ô Croix de Jésus Christ,
tu n'es pas une croix de mort,
tu es une croix de vie.
Ô Croix de Jésus Christ,
tu n'es pas une croix de fin du monde,
tu es une croix de renouvellement
de notre monde, en profondeur !*

4. Serge Charbonneau à la paroisse Bon Pasteur (2004)

« Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? »¹

Un jour, les Apôtres se disputaient pour savoir qui occuperaient les premières places dans son Royaume. Jésus leur posa alors une question : « Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? » Ils ont répondu : « Oui ! »

Toutefois, c'est au fur et à mesure qu'ils ont avancé dans leur expérience de vie avec Jésus qu'ils ont saisi toute la portée de leur « oui » ; ils ont bu la coupe, mais ce fut loin d'être toujours évident. Comme cela le fut pour Jésus. Comme cela l'est pour nous. En effet, nos « oui » engageants sont de la même espèce ; c'est au fur et à mesure qu'on avance dans la vie qu'on en saisit toute la portée. Lors de certains moments plus déprimants, que de gens se disent : « Pourquoi ai-je dit oui ? »

En ce jour où nous célébrons la mort de Jésus, nous pouvons le laisser nous poser la même question : « Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? » ou encore : « Pouvez-vous boire cette coupe » qu'est ma croix, folie pour les hommes mais sagesse de Dieu ? Je suis assuré que nous répondrions encore « oui ! » et que parfois nous nous demanderons : pourquoi ai-je dit « oui » ?

Au fond, de quelle coupe s'agit-il ? De la coupe de la vie ! Dans celle-ci, « bonheurs et malheurs, plaisirs et peines, réjouissances et deuils s'entremêlent. » Quand on répond « oui » à la question, on répond « oui » à l'ensemble de ces réalités : pas seulement les bonheurs, les plaisirs et les réjouissances mais aussi les malheurs, les peines et les deuils comme faisant partie de la vie.

Réfléchissons un peu sur la manière utilisée par Jésus pour boire sa coupe afin que cela puisse mieux inspirer notre propre façon de le faire. Au milieu de sa prière angoissée, il a vécu un moment d'apaisement qui lui a permis de rester en contrôle de lui-même et de la situation : personne ne réussit à le dominer. Même Pilate qui est dépassé par la tournure des événements ; on dirait que c'est Jésus qui donne une direction à l'interrogatoire ! Cela met en évidence ce qu'il disait un jour : « Ma vie, nul ne la prend, mais c'est moi qui la donne. »

S'il a pu réagir ainsi dans la tempête, c'est parce qu'il vivait un lien d'amour sublime et indestructible avec le Père. Jésus a pu lui dire toute son angoisse ; alors la paix lui est venue. Sa réalité n'a pas changé, mais « sa confiance est allée au-delà de la trahison, sa soumission filiale au-delà du désespoir, son amour au-delà de l'effroi. » Après avoir été accablé par le chagrin, être tombé la face contre terre et suer des gouttes de sang, son « oui » inconditionnel est devenu un acte créateur, un acte porteur de beaucoup de fruits. Par ses blessures, nous pouvons être guéris de nombreux maux intérieurs ; d'ailleurs, quand nous rencontrons quelqu'un qui vit sa souffrance avec sérénité, cela nous fait grand bien au cœur. On dit alors familièrement : « Cette personne me remonte le moral. »

Parce que nous devrions avoir développé avec Dieu un lien d'amour indestructible, nous pouvons lui confier nos angoisses, « assurés qu'au cœur du chagrin, il y a la consolation ; au creux de l'obscurité, la lumière ; au plus fort du désespoir, il y a l'espoir. »

Alors, comme Jésus, nous pourrons prononcer un « oui » inconditionnel pour boire à la coupe de la vie. Avec les larmes aux yeux, peut-être ; mais cela sera « oui ». Notre réalité n'aura pas probablement pas changé tant que cela mais nous aurons changé notre manière de prendre les choses.

Notre oui deviendra un acte créateur : « nous nous tiendrons dans le monde la tête haute, solidement ancré dans la conscience de qui nous sommes, en faisant face à la réalité qui nous entoure et en y répondant avec cœur. » Nous pourrons davantage inspirer d'autres personnes pour qu'elles aient le courage de faire le même cheminement et, qui sait, peut-être que notre manière de vivre nos blessures apporteront de la guérison à plus de personnes qu'on croit.

Je voudrais terminer par une dernière réflexion. Je lisais ceci : « Nos blessures individuelles qui semblent intolérables lorsque vécues dans la solitude, deviennent une source de guérison quand nous les vivons avec d'autres dans une atmosphère fraternelle et amicale, et que nous prenons soin les uns des autres. » Je nous souhaite donc d'être des «anges de réconfort» les uns pour les autres : « Les plus grandes guérisons surviennent lorsque nous brisons l'isolement dans lequel nous enferment la honte et la culpabilité » (en passant, que de gens se sentent coupables de ne pas bien aller!!!) « et que nous découvrons que très souvent les autres ressentent ce que nous ressentons, pensent ce que nous pensons, qu'ils ont les mêmes peurs, les mêmes appréhensions et les mêmes insatisfactions que nous.»

« Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? »

1. Cette homélie s'inspire largement du très beau livre de Henri J.M. Nouwen : « Pouvez-vous boire la coupe que je vais boire ? », écrit en 1974 et publié chez Bellarmin en 2000.

5. Joseph-Marie Verlinde pour La Famille de Saint Joseph (2009)

« Venez et vous verrez » (Jn 1, 39) : cette invitation adressée par Notre-Seigneur à ses premiers disciples, prend ici tout son sens. Pour découvrir qui est Jésus, il faut oser nous mettre à sa suite sur les chemins de sa Pâque, et contempler avec les yeux de la foi, la gloire du Fils de Dieu qui resplendit au cœur même de la dérélition de sa Passion d'amour.

Mieux que tous les autres évangélistes, Jean souligne la manière dont Jésus domine ceux qui semblent disposer de lui. C'est Jésus et lui seul qui dirige les événements selon les desseins du Père, les menant à leur parfait accomplissement. Si l'évangéliste insiste ainsi sur la souveraine liberté de Notre-Seigneur, c'est pour souligner qu'il vit sa Passion comme une offrande d'amour.

Judas n'a même pas besoin de livrer son Maître : celui-ci se présente lui-même : « Qui cherchez-vous ? ». Bousculade imprévue ? Surprise devant la sérénité et la maîtrise de celui qu'ils viennent arrêter ? Ou mystérieuse terreur religieuse ? Quoi qu'il en soit, les gardes et les soldats « reculent et tombent à terre », se prosternant sans le vouloir devant la majesté de leur victime.

Comme « le Bon Berger qui donne sa vie pour ses brebis », Jésus protège les siens et les met à l'abri : « Si c'est moi que vous cherchez, laissez aller ceux-ci ». Saint Jean commente : « C'est ainsi que devait s'accomplir la parole que Jésus avait dite : "Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donné" ». Par contre pour lui-même, Notre-Seigneur refuse toute protection : au fougueux Simon-Pierre qui dégaine l'épée, il ordonne : « Remets ton glaive au fourreau ! La coupe que le Père m'a donnée, ne la boirai-je pas ? ».

Hanne, Caïphe, Pilate, tous sont impressionnés par la dignité et la maîtrise de soi de cet étrange prisonnier devant lequel ils n'ont d'autre recours que la violence. Mais ni les insultes, ni les menaces, ni les tortures ne viennent à bout de la paix de cet enchaîné qui se révèle infiniment plus libre que ses juges et que ses bourreaux : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir s'il ne t'avait été donné d'en-haut ». Ces hommes ne sont que les instruments d'un dessein qui les dépasse infiniment ; par leur cruauté et leur injustice : ils sont sans le savoir les artisans de leur propre salut. « C'étaient en effet nos souffrances qu'il portait, nos douleurs dont il était chargé. Et nous, nous pensions qu'il était châtié, frappé par Dieu, humilié. Or, c'est à cause de nos fautes qu'il a été transpercé, c'est par nos péchés qu'il a été broyé. Le châtiment qui nous obtient la paix est tombé sur lui, et c'est par ses blessures que nous sommes guéris » (1^{ère} lect.).

Où est-il le dieu vengeur, castrateur, ennemi de l'homme, jaloux de son bonheur ? Que la contemplation du vrai visage de Dieu – celui qu'il nous révèle sur la Croix – purifie nos consciences de ses idoles lancinantes, chasse toute peur, pour que nous puissions accueillir le don du Père en son Fils Jésus-Christ. « Avançons-nous donc avec pleine assurance vers le Dieu tout-puissant qui fait grâce, pour obtenir miséricorde et recevoir, en temps voulu, la grâce de son secours » (2nd lect.).

« Ils virent où il demeurait et ils demeurèrent auprès de lui, ce jour-là ; c'était environ la dixième heure » (Jn 1, 39), c'est-à-dire quatre heures de l'après-midi, l'heure de la mort de Jésus, ou plutôt l'heure où il descend dans notre mort pour la remplir de sa vie. C'est là, au pied de la Croix, qu'il nous faut demeurer avec lui, afin d'apprendre de Dieu lui-même qui nous sommes à ses yeux, le prix que nous avons pour lui. « Je répandrai sur la maison de David et sur l'habitant de Jérusalem un esprit de bonne volonté et de supplication. Alors ils regarderont vers moi, celui qu'ils ont transpercé. Ce jour-là une Source jaillira pour la maison de David et les habitants de Jérusalem en remède au péché et à la souillure » (Za 12, 10. 13, 1) : que le flot de tendresse jaillissant du Cœur du Christ chasse toute culpabilité et toute angoisse devant sa souffrance et sa mort. Elles sont nôtres les blessures de l'Agneau : comment nous les reprocherait-il, puisqu'il nous les offre pour que nous y trouvions la guérison.

« Venez, faisons de notre amour comme un encensoir immense et universel, prodiguons cantiques et prières à celui qui a fait de sa Croix un encensoir à la divinité, et nous a tous comblé de richesses par son Sang » (saint Éphrem).

6. Fr Élie pour La Famille de Saint Joseph (2010)

La trame des événements de la Passion décrite par saint Jean est quasiment la même que celle des Synoptiques : mêmes personnages, mêmes épisodes : arrestation sous la conduite de Judas, dispersion des disciples, reniement de Pierre, procès devant Pilate, choix de Barabbas, flagellation, outrages, marche vers la croix, écriteau sur la croix, partage des vêtements, crucifiement, mort de Jésus, ensevelissement...

Mais sur cette trame, les récits évangéliques cherchent à manifester un sens pour la foi. C'est ici qu'entrent en jeu différents accents théologiques. Globalement, on pourrait dire que les Synoptiques, en prolongeant le récit de la Passion par celui de la résurrection, font apparaître le schéma « abaissement/glorification » bien explicité par l'hymne de l'épître aux Philippiens (que nous avons d'ailleurs entendue dimanche dernier à l'occasion des Rameaux, au début de cette semaine sainte). Saint Jean, quant à lui, présente la Passion comme déjà irradiée de la gloire divine si bien que la mise en croix est clairement interprétée comme le sommet de la Gloire divine révélée en Jésus-Christ et non comme le lieu de l'abaissement le plus grand. D'ailleurs, à ce titre, il n'est pas fortuit que la dernière parole de Jésus, élevé sur la croix, soit un cri non pas de dérédiction mais de victoire : « Tout est accompli ». Il est aussi important de remarquer que dans le récit de la Passion de saint Jean, l'unité entre le Fils et le Père ne fait que croître d'une manière telle que la traversée de la mort se présente comme le début de la glorification du Fils à la droite du Père dans une communion parfaite.

Cela signifie-t-il pour autant que l'évangéliste aurait évacué la présence et la valeur mystérieuse de la Croix ? Non. Jean ne veut en rien nous induire à une lecture docète et gnostique de la Passion et de la mort de Jésus. Il veut seulement attirer notre attention sur le paradoxe de la mort de notre Seigneur : la Gloire de Dieu se révèle dans le lieu où l'on s'attendrait le moins à la voir jaillir ! Au moment où saint Jean écrit c'est d'ailleurs plus la divinité de Jésus qui pose problème que son humanité.

Voilà pourquoi Jean a mis en relief au cours de la Passion de Jésus son identité véritable ainsi que sa maîtrise souveraine des événements. A ce titre, le récit johannique de l'arrestation du Seigneur au Jardin des Oliviers est révélateur. Jésus sait très bien le sort qui lui est réservé et il va prendre l'initiative du dialogue avec ceux qui sont venus pour l'arrêter. C'est lui qui non seulement prend la parole mais aussi leur pose une question : « Qui cherchez-vous ? » Et de les confirmer « C'est moi » ! Ce « c'est moi », comme dans beaucoup de passages du quatrième évangile, au-delà de la simple désignation, présente un autre sens. Pour celui qui connaît l'Ancien Testament, il renvoie explicitement à l'épisode du buisson ardent (Ex 3, 14) et à la formule utilisée par le Seigneur pour répondre à Moïse qui lui demandait son nom. Ainsi, face aux soldats romains et aux gardes du Grand Prêtre, représentant le pouvoir civil et le pouvoir religieux unis contre lui, Jésus affirme sa divinité si bien que ce sont eux, ses adversaires, qui trébuchent à terre. Jésus est maître de sa destinée : « Nul ne prend ma vie mais c'est moi qui la donne. » Dans le récit de saint Jean, il est d'ailleurs impressionnant de voir la souveraineté avec laquelle Jésus va dès lors maîtriser les épreuves et le déroulement de sa Passion, particulièrement lors de ses derniers instants.

La Passion selon saint Jean rend clairement manifeste l'affrontement entre le monde des ténèbres, les deux pouvoirs civils et religieux coalisés, qui apparaissent comme tout puissants et le monde la lumière, Jésus, seul et impuissant à vue humaine. La situation apparente est telle que dans ce combat on risque fort de se méprendre sur les moyens à utiliser pour en sortir vainqueur. Comme saint Pierre qui sort son épée...

Jésus nous montre ici que la victoire dans le combat à sa suite ne naîtra pas de la violence en réponse à la violence mais de l'obéissance au Père, expression la plus achevée d'une communion totale de volonté avec lui. Pourquoi ? Parce que le combat se situe ici à un autre niveau. L'intervention de Jésus auprès de saint Pierre après qu'il a tranché l'oreille du serviteur Malchus, le montre clairement : « Remets ton épée au fourreau. Est-ce que je vais refuser la coupe que le Père m'a donnée à boire ? » Par ces mots, Jésus manifeste bien son refus de la violence et son désir de communier totalement à la volonté de salut du Père : « Dieu a tant aimé le monde qu'il a envoyé son Fils non pour juger mais sauver le monde... »

Jésus nous a sauvés par son amour et ses souffrances en révèlent le caractère absolu. Peut-être sommes-nous déçus de nous-mêmes de ne pas réussir à nous émouvoir et à pleurer au souvenir de la Passion de notre Seigneur. Mais pleurer pour ce qu'il a souffert, est-ce vraiment ce que Jésus attend de nous ? Aux femmes, sur son chemin de croix, il adresse ces paroles : « Ne pleurez pas sur moi, mais pleurez plutôt sur vous-mêmes » (Lc 23, 28). Pleurez sur vous-mêmes, pleurez sur nous-mêmes.

Contemplant en ce jour le Crucifié. Écoutons-le dans sa Passion, écoutons-le parler à notre cœur, écoutons-le nous dire : « Tu comptes beaucoup pour moi. » S'il y a des larmes dans nos yeux ce soir, que ce soient des larmes de contrition exprimant à la fois le regret de notre péché et la reconnaissance et la joie devant l'Amour dont Dieu nous a aimés. »

7. Denis Luong pour la paroisse Saint Germain l'Auxerrois (2005)

La prière du Vendredi Saint.

Maintenant, tout le monde le sait. Tu es un homme .Tu dois subir le sort commun. Le petit trou... le petit trou... S'y coucher comme tout le monde, comme tant d'autres, après tant d'autres.

Tout doit être calme à cette heure-ci. Les accès de violence les fièvres de la haine, les crises de larmes, tout est tombé dans le silence. Marie est bien entrée déjà dans ce silence d'attente du Dimanche matin.

Mais pour nous, tout travaille dans notre tête. Pourquoi as-tu dû subir l'engrenage de la haine et de la violence ? Pourquoi as-tu laissé triompher la combine des prélats et des prêtres ? Nous n'avons pas pensé, comme tu l'as dit à Pierre quand il faisait le brave en dégainant son épée. Les douze légions d'anges que Ton Père aurait dû mettre à ta disposition, ce serait plus que « le bouclier du désert », pour y faire plus

qu'une « tempête ». Que tu doives entrer dans ta Passion, que tu doives souffrir et mourir, ce n'est pas cela qui nous choque. Nous préférerions que tu entres dans Ta Passion comme le plus grand nombre d'entre nous. Dans notre société, mourir à soixante dix ans, ce serait encore trop tôt. Et tu as choisi de mourir à trente ans. Ne penses-tu pas qu'accepter la vieillesse est une façon d'entrer dans Ta Passion, avec ceci de moins, c'est qu'elle est non sanglante, mais elle est non moins crucifiante ?

Et combien de suppositions encore, comme si c'était pour réaménager le passé pour que tu ne nous quittes pas si vite, pour que nous puissions profiter le plus possible de ta présence. Notre attachement à Toi est ainsi. Mais nous devons nous en tenir à l'évidence : Tu es mort à trente ans. Et on t'a vu à peine...L'évidence nous dit que tu as osé corriger les gens qui ont le dépôt du « Livre », en donnant des leçons au monde. Tu as dit et tu as fait des choses que ce monde soi-disant religieux, ce monde qui prétend défendre le « droit de Dieu » ne Te pardonne jamais.

Pour Toi, Dieu est inaliénable : aucun peuple n'a le monopole de Dieu. Il n'y a qu'une seule race élue : celle des vrais adorateurs en Esprit et en Vérité.

« Ce qui est né de la chair est chair » : la lignée de sang ne sert à rien. Des cailloux, tu peux en faire des enfants d'Abraham. Toutes les terres de ce monde sont des « Terres Promises ». Ce n'est ni à Jérusalem, ni dans le Temple, ni dans aucun lieu saint que tu exiges que les gens viennent T'adorer. C'est dans le cœur de chacun.

Pour Toi, « dans le plus froid avare, au centre de la prostituée et du plus sale ivrogne, il y a une âme immortelle qui est saintement occupée à respirer et qui, exclue du jour, pratique l'adoration nocturne ».

Rien que pour cela, tu mériterais mille fois la mort. Pourquoi nous en étonner ? Par ta mort absurde, tu as donné à tous les cas de figure de désespoir, d'absurdité, la lueur du dimanche de Pâques.

Ce Vendredi Saint est encore présent dans beaucoup de coins de notre monde. Il sera d'actualité jusqu'à la fin des temps. Ton agonie dure dans toutes les souffrances humaines.

Fais que tout Vendredi Saint laisse entrevoir ton visage, celui que les disciples d'Emmaüs ont vu à la fraction du pain.



Vendredi Saint- Passion - Jean 18, 1-19,42

Contexte

Avant le récit de la passion, s'étendent des chapitres 14 à 18, les discours testamentaires que Jésus confie aux siens avant de quitter le monde pour retourner au Père.

Après avoir ainsi parlé, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron ; il y avait là un jardin, dans lequel il entra avec ses disciples. Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi, car Jésus y avait souvent réuni ses disciples. Judas prit donc avec lui un détachement de soldats, et des gardes envoyés par les chefs des prêtres et les pharisiens. Ils avaient des lanternes, des torches et des armes.

Jésus franchit le torrent et la vallée qui séparent Jérusalem du Mont des Oliviers, bientôt il va traverser le lieu de la mort dont cette vallée est le symbole. Judas connaît bien le jardin où Jésus avait l'habitude de se réunir avec les siens. Judas, « *celui qui livre son Maître* », la formule est apparue au chapitre 6 en rapport avec le pain de vie, (6, 66-71), puis au chapitre 12, à l'onction de Béthanie, et de la mort prochaine de Jésus (12, 4-9), ensuite au chapitre 13, au repas du lavement des pieds, (13, 2-4).

Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Jésus le Nazaréen. » Il leur dit : « C'est moi. » Judas, qui le livrait, était au milieu d'eux. Quand Jésus leur répondit : « C'est moi », ils reculèrent, et ils tombèrent par terre.

Jésus est livré mais il tient les événements entre ses mains, sa vie ne lui est pas prise, il la donne. Il sait ce qui arrive. Il va au devant de ce qui advient. L'évangéliste insiste sur la souveraineté de celui qui s'avance ainsi : *C'est moi*, la formule a la densité des révélations divines dans l'Ancien-Testament. C'est pourquoi, ils reculent et ils tombent par terre.

Il leur demanda de nouveau : « Qui cherchez-vous ? » Ils dirent : « Jésus le Nazaréen. » Jésus répondit : « Je vous l'ai dit : c'est moi. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. » (Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés ».)

La répétition du dialogue finit par imprimer cette scène des traits du berger d'Israël, qui veille sur les siens, les protège à l'approche du danger et donne sa vie pour eux

Alors Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira du fourreau ; il frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malcus. Jésus dit à Pierre : « Remets ton épée au fourreau. Est-ce que je vais refuser la coupe que le Père m'a donnée à boire ? »

Simon s'avance lui aussi pour protéger son Maître, ne s'est-il pas toujours opposé à l'idée de la Passion et de la souffrance. Le nom de Malcus n'est précisé que dans l'évangile de Jean. Peut-être est-il devenu membre de la communauté chrétienne par la suite et témoin de ces événements.

Alors les soldats, le commandant et les gardes juifs se saisissent de Jésus et l'enchaînent. Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand prêtre de cette année-là. (C'est Caïphe qui avait donné aux Juifs cet avis : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. »)

Jésus est emmené chez Anne. Celui-ci fut grand-prêtre de 6-15 après Jésus-Christ. A l'heure de l'arrestation de Jésus il exerce toujours une influence prédominante au Sanhédrin (Ac 4,5-6). Jean est seul à souligner ses liens de parenté avec Caïphe et à mentionner son rôle. Ce faisant il établit une connexion avec le chapitre 11 (11, 49-51), où il est question de la résurrection de Lazare et de la prophétie de Caïphe qui avait annoncé à son insu : « *qu'il fallait que Jésus meure pour la nation et non seulement pour elle, mais pour réunir dans l'unité les enfants de Dieu dispersés.* »

Simon-Pierre et un autre disciple suivaient Jésus. Comme ce disciple était connu du grand prêtre, il entra avec Jésus dans la cour de la maison du grand prêtre, mais Pierre était resté dehors, près de la porte. Alors l'autre disciple - celui qui était connu du grand prêtre - sortit, dit un mot à la jeune servante qui gardait la porte, et fit entrer Pierre. La servante dit alors à Pierre : « N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme-là ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Les serviteurs et les gardes étaient là ; comme il faisait froid, ils avaient allumé un feu pour se réchauffer. Pierre était avec eux, et se chauffait lui aussi.

Dehors se tiennent Pierre et l'autre disciple, sans doute celui que Jésus aimait, les deux « inséparables » qui découvrent ensemble le tombeau vide (20,4-10). L'interrogatoire chez Anne, comme chez Pilate plus tard, se déroule entre un *dehors* et un *dedans*. Jésus, à l'intérieur, est seul, face à ceux qui le livrent, tandis qu'à l'extérieur, le premier des disciples le trahit en secret, et que bientôt, la foule va réclamer son exécution à grands cris sous les fenêtres de Pilate.

Or, le grand prêtre questionnait Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : « J'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en cachette. Pourquoi me questionnes-tu ? Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui sont venus m'entendre. Eux savent ce que j'ai dit. » A cette réponse, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! » Jésus lui répliqua : « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal ; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu ? » Anne l'envoya, toujours enchaîné, au grand prêtre Caïphe.

A l'intérieur, Jésus interrogé questionne. C'est lui qui interroge le grand-prêtre : Pourquoi me questionnes-tu ?

Simon-Pierre était donc en train de se chauffer ; on lui dit : « N'es-tu pas un de ses disciples, toi aussi ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, insista : « Est-ce que je ne t'ai pas vu moi-même dans le jardin avec lui ? » Encore une fois, Pierre nia. A l'instant le coq chanta.

Dehors l'interrogation de Pierre se poursuit, autour du feu et dans la nuit, parmi les serviteurs et les servantes qui le reconnaissent. Mais lui, nie être disciple de Jésus. A la troisième fois, un coq chanta, comme l'avait prédit Jésus au chapitre 13, à la fin du repas. (13, 36-38)

Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au palais du gouverneur. C'était le matin. Les Juifs n'entrèrent pas eux-mêmes dans le palais, car ils voulaient éviter une souillure qui les aurait empêchés de manger l'agneau pascal.

Jésus est emmené d'un lieu à un autre, Anne l'envoie enchaîné à Caïphe, Caïphe à Pilate. Le coq a chanté, le matin pointe et l'approche des fêtes pascales. Toute la suite se déroule sur fond de la Pâque et sur la non reconnaissance des Juifs.

Pilate vint au dehors pour leur parler : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme ? » Ils lui répondirent : « S'il ne s'agissait pas d'un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. » Pilate leur dit : « Reprenez-le, et vous le jugerez vous-mêmes suivant votre loi. » Les Juifs lui dirent : « Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. » Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour signifier de quel genre de mort il allait mourir.

Pilate apparaît pour la première fois dans l'évangile de Jean. Il fut gouverneur de Judée de 26 à 36. Selon les historiens de l'époque il aurait été un haut fonctionnaire mal disposé à l'égard du peuple juif, personnage cruel et cynique. Le légat de Syrie le fit déposer à cause de sa brutalité.

Pilate appela Jésus. Il lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? ». Jésus lui répondit : « Dis-tu cela de toi-même ou d'autres te l'ont dit de moi ? » Pilate lui répondit : « Est-ce que je suis Juif moi ? Ta propre nation, les grands prêtres t'ont livré à moi. Qu'as-tu fait ? »

L'évangéliste avait à plusieurs reprises déjà évoqué le malentendu politique entre Jésus et ses contemporains à ce sujet. Après le miracle des pains, la foule voulait l'enlever pour le faire roi mais lui s'est échappé seul dans la montagne. Ensuite, après la Résurrection de Lazare, à son entrée dans Jérusalem, le peuple de Jérusalem l'acclame comme son roi, avec des palmes en signe de victoire. Pilate reconnaît implicitement qu'il ne s'agit pas d'un soulèvement politique – il en serait renseigné – mais d'une affaire interne aux Juifs qui les concerne.

Jésus lui répond : « Ma Royauté n'est pas de ce monde. Si ma Royauté était de ce monde, mes gardes auraient combattu pour que je ne sois pas livré aux Juifs. Mais ma Royauté maintenant n'est pas d'ici ». Pilate lui dit alors : « Tu es donc roi ? » Jésus lui répond : « C'est toi qui dis que je suis roi. » Je suis né et je suis venu dans le monde pour rendre témoignage à la vérité. « Quiconque est de la vérité écoute ma voix ».

Jésus ne répond pas à la dernière question mais reprend le début de l'interrogatoire. Il n'est pas roi à la manière dont Pilate l'entend, il exerce une royauté différente. La royauté qui est la sienne ne peut pas être jugée par les puissants car elle ne relève pas des mêmes formes de pouvoir. Ce qu'il prétend être ? Témoin ! Au contraire des faux témoins qui l'ont conduit jusqu'à Pilate, Jésus n'a jamais témoigné que de la vérité.

Pilate sortit de nouveau pour dire aux Juifs : « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Alors Jésus sortit, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : « Voici l'homme. » Quand ils le virent, les chefs des prêtres et les gardes se mirent à crier : « Crucifie-le ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Reprenez-le, et crucifiez-le vous-mêmes ; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Les Juifs lui répondirent : « Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu Fils de Dieu. »

Jésus est face à cette même foule qui l'avait acclamé « Roi d'Israël » et l'avait salué avec des palmes à son entrée dans la ville quelques jours auparavant (12, 12-15). Il porte une couronne d'épines et un manteau de pourpre. *Voici l'homme*, leur dit Pilate, mais la foule crie au blasphème : il s'est prétendu *Fils de Dieu*.

Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte. Il rentra dans son palais, et dit à Jésus : « D'où es-tu ? » Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : « Tu refuses de me parler, à moi ? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ? » Jésus répondit : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut ; ainsi, celui qui m'a livré à toi est chargé d'un péché plus grave. »

L'interrogatoire se poursuit, la tension augmente. A l'intérieur du prétoire, la question *d'où es-tu* résonne une dernière fois dans l'évangile de Jean. Elle pose la question de l'origine de son enseignement, de ses paroles, de son pouvoir, de ses œuvres, de son être.

Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher ; mais les Juifs se mirent à crier : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de l'empereur. Quiconque se fait roi s'oppose à l'empereur. » En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors ; il le fit asseoir sur une estrade à l'endroit qu'on appelle le Dallage (en hébreu : Gabbatha). C'était un vendredi, la veille de la Pâque, vers midi. Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi. » Alors ils crièrent : « A mort ! A mort ! Crucifie-le ! » Pilate leur dit : « Vais-je crucifier votre roi ? » Les chefs des prêtres répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. » Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié, et ils se saisirent de lui.

C'est à la plénitude du jour, à midi, que l'heure de Jésus s'accomplit. C'est aussi le début des célébrations de la Pâque. Une dernière fois il apparaît sur l'estrade, portant la couronne d'épine. « *Voici votre Roi* » ! « *Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur*. » Le récit pousse la dérision à son comble, leur roi, c'est César, c'est le pouvoir de l'occupant qu'ils reconnaissent.

Jésus, portant lui-même sa croix, sortit en direction du lieu dit : Le Crâne, ou Calvaire, en hébreu : Golgotha. Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté, et Jésus au milieu.

Jésus porte sa croix, lui-même. L'évangéliste note la souveraineté de Celui sur qui nul n'a de prise, même si on l'a saisi, qu'on l'a pris, enchaîné et livré.

Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix, avec cette inscription : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. » Comme on avait crucifié Jésus dans un endroit proche de la ville, beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, qui était libellé en hébreu, en latin et en grec. Alors les prêtres des Juifs dirent à Pilate : « Il ne fallait pas écrire : 'Roi des Juifs' ; il fallait écrire : 'Cet homme a dit : Je suis le roi des Juifs'. » Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. »

Jean ne relate pas les détails de la crucifixion que l'on trouve chez les synoptiques mais donne une ampleur symbolique à d'autres, comme celui de l'écriteau qui figure sur la Croix et qui devait traduire le motif de l'exécution. « Roi des Juifs », il n'est pas question de blasphème, comme le voudraient faire entendre les Juifs. Pilate n'a retenu que ce motif d'accusation et l'évangéliste lit dans cet écrit l'Écriture du dessein de Dieu.

Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits ; ils en firent quatre parts, une pour chacun. Restait la tunique ; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas. Alors ils se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons au sort celui qui l'aura. » Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes habits ; ils ont tiré au sort mon vêtement. C'est bien ce que firent les soldats.

Jean s'attarde plus que les autres évangélistes sur cet épisode et il en souligne la portée symbolique. Il cite le verset du psaume 22 (22, 19) en son intégralité. Jésus qui avait déposé son manteau au chapitre 13 (13, 4-5) en signe de sa vie déposée, est dépouillé de sa tunique. Ce sont des païens, des soldats qui la jouent au sort. Tout semble en pure perte, mais tout est tissé de l'Écriture qui s'accomplit.

Or, près de la croix de Jésus se tenait sa mère, avec la soeur de sa mère, Marie femme de Cléophas, et Marie Madeleine. Jésus, voyant sa mère, et près d'elle le disciple qu'il aimait, dit à sa mère : « Femme, voici ton fils. » Puis il dit au disciple : « Voici ta mère. » Et à partir de cette heure-là, le disciple la prit chez lui.

Cette scène est propre à Jean. Les synoptiques mentionnent la présence de plusieurs femmes qui se tiennent à distance, Jean est seul à rapporter ce dialogue des touts proches, sous la Croix de Jésus. Ce dialogue aussi a une portée symbolique qui se rattache au chapitre 2, celui du premier signe à Cana, quand il était déjà question de *l'heure* et que Jésus s'était adressé à sa mère dans les mêmes termes. « *Femme* que me veux-tu ? ». C'était au début de sa mission, et de l'heure, maintenant elle s'accomplit, c'est la dernière heure, celle de la mort. Et la mère est là et près d'elle le disciple qu'il aime, celui qui se tenait tout contre lui au chapitre (13, 23-27). Ils auront l'un et l'autre, la mère et le disciple à demeurer ensemble, dans l'intelligence de ce qui leur est révélé, en proches de Jésus et de son mystère de salut. L'heure de Jésus se poursuit en cette demeure de la mère et du disciple.

Après cela, sachant que désormais toutes choses étaient accomplies, et pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif. » Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est accompli. » Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit.

Accomplir, le verbe est répété trois fois en ces quelques versets et donne le sens à la mort de Jésus qui a aimé jusqu'à la fin et jusqu'au bout des Écritures. J'ai soif, la soif du Crucifié, la soif de celui dont la nourriture est de faire la volonté de son Père, la soif de Celui qui va jusqu'au bout afin de rejaillir en source d'eau vive pour ceux qui croient (4,6-11). Il remet l'esprit, il livre l'esprit, du fond sa Passion, il *livre* le souffle, celui de sa vie, l'Esprit qui repose sur lui depuis son baptême (1,32-34), l'Esprit du Fils de Dieu.

Comme c'était le vendredi, il ne fallait pas laisser des corps en croix durant le sabbat (d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque). Aussi les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes. Des soldats allèrent donc briser les jambes du premier, puis du deuxième des condamnés que l'on avait crucifiés avec Jésus. Quand ils arrivèrent à celui-ci, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté ; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend

témoignage, afin que vous croyiez vous aussi. (Son témoignage est véridique et le Seigneur sait qu'il dit vrai.) Tout cela est arrivé afin que cette parole de l'Écriture s'accomplisse : Aucun de ses os ne sera brisé. Et un autre passage dit encore : Ils lèveront les yeux vers celui qu'ils ont transpercé.

Comme l'agneau pascal, Jésus n'a pas d'os brisé. Mais son cœur est transpercé et de lui coulent l'eau et le sang, en signe de son amour extrême, et du don de sa vie. Et l'Écriture ainsi s'accomplit et le témoin naît à cette source, à la Parole en Croix de Celui qui n'a fait que témoigner du Père, celui qui dit vrai.

Après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus. Nicodème (celui qui la première fois était venu trouver Jésus pendant la nuit) vint lui aussi ; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. Ils prirent le corps de Jésus, et ils l'enveloppèrent d'un linceul, en employant les aromates selon la manière juive d'ensevelir les morts.

Au chapitre trois, Nicodème était venu (3, 5-8), de nuit interroger Jésus et il s'était entendu dire qu'il fallait renaître d'eau et d'esprit, d'en haut, pour entrer dans le Royaume de Dieu. C'est encore clandestinement, qu'il accompagne Joseph d'Arimathie, dont les synoptiques rapportent aussi l'intervention auprès de Pilate. Ils enterrent le corps de Jésus en hâte, car le Sabbat est là, pendant lequel on ne peut agir, le Sabbat « où Dieu repose en terre », ainsi que le commente la tradition patristique dans la relecture liturgique de cet événement, à la veille de la Résurrection et au commencement d'une Création Nouvelle.

9. Jean Lévêque pour Bible et Vie Monastique

Le père Lévêque est carme, de la Province de Paris

| | |
|-----------------|---|
| 01. Jn 18,33-37 | "Es-tu le roi des Juifs" |
| 02. Jn 18,33-37 | "Le Christ, Roi de l'univers" |
| 03. Jn 19,00-00 | "Trois paroles de Jésus en croix" |
| 04. Jn 19,25-27 | "Femme, voici ton fils" |
| 05. Jn 19,25-27 | "Quatre femmes" |
| 06. Jn 19,25-27 | "Voyant sa Mère" |
| 07. Jn 19,25-27 | "Près de la croix de Jésus" |
| 08. Jn 19,25-27 | "Né d'une femme" |
| 09. Jn 19,31-37 | "Du sang et de l'eau" |

1. « Es-tu le roi des Juifs ? » Jn 18, 33b-37

« Es-tu le roi des Juifs ? », demande Pilate ; et Jésus, dans un premier temps, questionne à son tour pour clarifier les intentions du gouverneur : « Dis-tu cela à la romaine, ou reprends-tu des accusations que les Juifs ont portée contre moi ? » Et l'on devine le raisonnement de Jésus : « Si tu parles à la romaine, tu vises une royauté purement politique ; sache cependant que, dans la bouche des Juifs qui m'accusent, le mot roi peut renvoyer à une royauté d'un autre type. »

Pilate, visiblement, s'en tient au sens romain des termes : « Est-ce que je suis Juif, moi ? » ; et dès lors Jésus lui répond sur le fond des choses : « Ma royauté n'est pas de ce monde ». Pilate peut donc se rassurer : si Jésus brigait la royauté comme les souverains de la terre, il s'appuierait sur une force armée, revendiquerait un territoire particulier et devrait composer avec d'autres royaumes ainsi qu'avec Rome, omniprésente dans la région ; mais en réalité le pouvoir de Jésus sur les hommes ne fait pas nombre avec les monarchies d'ici-bas, et là où Pilate continue à parler de royauté, Jésus parle désormais uniquement de témoignage : « Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité ».

La vérité, c'est ce que Dieu est et ce qu'il fait pour les hommes ; c'est aussi ce que l'homme est et doit faire pour Dieu. Au fond, le contenu de la vérité, c'est la réalité de l'Alliance.

Aux yeux de Jésus, la base de son pouvoir, c'est uniquement la force rayonnante de cette vérité. Jésus n'a pas de sujets : il n'a que des disciples ; il ne contraint personne et ne veut que des volontaires ; mais son offre de la vérité engage l'homme bien plus intensément que l'autorité des rois. Un souverain, en effet, se contente d'obtenir un comportement extérieur et se soucie fort peu de régner sur les cœurs, tandis que la vérité dont Jésus est porteur prend tout l'homme : intelligence, cœur et volonté ; elle fait appel à sa liberté et rejoint son besoin de trouver un sens à la vie. La vérité venue de Dieu apporte une lumière sur l'homme et sur le monde, elle propose une route de fidélité et appelle chacun à une obéissance spontanée et filiale.

De cette vérité, de ce propos d'Alliance né dans le cœur de Dieu, Jésus se dit le « témoin » ; c'est ainsi qu'il comprend son passage parmi nous sur la terre, c'est ainsi qu'il résume sa mission. Et de fait Jésus se présente à nous comme témoin de bien des manières.

Tout d'abord il témoigne de ce qu'il a vu et entendu auprès du Père. « Personne n'a jamais vu Dieu, mais lui, le Fils unique, qui est dans le sein du Père, nous l'a fait connaître » (Jn 1, 18), comme un voyageur qui raconte. De plus il est habité lui-même par le message qu'il apporte aux hommes, au point qu'il s'identifie expressément à la vérité : « Je suis, le chemin, la vérité et la vie » (Jn 14, 6). Ensuite il ne cesse de proclamer l'irruption du Règne de Dieu, et de nous garantir cette vérité par toutes les œuvres qu'il accomplit de la part de son Père. Enfin il va jusqu'à donner sa vie pour authentifier son message.

Jésus ne règne donc que par la vérité. « Pauvre royaume », devait penser Pilate, comme le pensent encore bien des Pilate de par le monde. En réalité la vérité de Jésus, qui pénètre et commande la vie de tous ses disciples, lui assure une royauté déjà universelle, qui traversera tous les temps jusqu'au jour de sa venue en gloire.

Quant à nous, frères et sœurs, qui recevons le témoignage de Jésus, d'une part nous entrons dans son règne de vérité, nous laissons le Christ régner en nous par sa vérité, et d'autre part nous sommes envoyés par son Esprit pour témoigner à notre tour et réaliser ce que saint Paul appelait « la course de la parole ». Configurés par l'Esprit Saint au Christ témoin, là où Dieu nous a plantés, nous expérimentons la puissance de l'Évangile « comme force de salut pour tous les hommes » qui « sont de la vérité », c'est-à-dire qui se laissent attirer par le message de Jésus, et en même temps nous butons sur nos limites de témoins et sur le scepticisme de Pilate, qui fait dire à tant d'hommes et de femmes désabusés : « Qu'est-ce que la vérité ? » C'est le moment alors de nous rappeler le prix immense que Jésus a payé pour aller jusqu'au bout de son témoignage, et de redire comme Paul exhortant Timothée :

« La parole de Dieu n'est pas enchaînée !
C'est pourquoi je supporte tout à cause des élus,
afin qu'eux aussi obtiennent le salut qui est dans le Christ Jésus,
avec la gloire éternelle.
Elle est digne de confiance, cette parole :
Si nous mourons avec lui, avec lui nous vivrons.
Si nous souffrons avec lui, avec lui nous régnerons » (2 Tm 3, 9-11).

2. Le Christ, Roi de l'univers (Jn 18, 33-37)

* La fête du Christ, Roi universel, pourrait être une pomme discorde entre chrétiens. Les uns, mêlant imprudemment les prérogatives du Christ et la volonté de puissance des croyants, chercheraient à récupérer cette célébration dans un sens triomphaliste, d'autres préféreraient l'éliminer comme une survivance anachronique, en soulignant que l'idée d'un pouvoir royal du Christ ne rejoint plus la sensibilité de notre époque.

En réalité il s'agit de bien autre chose : tout simplement de prendre au sérieux une parole prononcée par Jésus au moment de son procès devant Pilate.

Souvent les prisonniers politiques jouent leur tête sur une seule réponse ; et Jésus, face à Pilate, est bien plus qu'un prisonnier politique. Dans l'esprit de plusieurs des dirigeants de son peuple, le procès doit coûte que coûte déboucher sur la liquidation de Jésus, et même ceux qui lui en veulent pour des raisons religieuses vont mettre en avant des griefs politiques : « Il veut se faire roi. Nous n'avons d'autre roi que César ! »

* Pilate interroge : « Tu es le roi des Juifs ? » ; et Jésus répond en questionnant à son tour. Lui, l'accusé, se pose déjà en juge : « Dis-tu cela de toi-même, ou d'autres te l'ont-ils dit de moi ? ». Autrement dit : Parles-tu, Pilate, d'un roi politique, au sens où les Romains le comprennent, ou fais-tu allusion à un Roi Messie, tel que l'attend Israël ? »

Réplique de Pilate : « Est-ce que je suis Juif, moi ? » (Je répète ce qu'on m'a dit !). Et aussitôt, avec la franchise brutale du gouverneur : « Qu'as-tu fait ? ». Pilate veut savoir si le « roi » en question constitue une menace pour le pouvoir romain. « Mon royaume n'est pas de ce monde. Mon royaume n'est pas d'ici », répond Jésus.

Son règne, en effet, vient d'en haut, comme lui-même vient d'en haut. Son règne, c'est le règne de Dieu, un règne à la manière de Dieu : c'est la force de l'amour qui invite à aimer. C'est pourquoi Jésus ne possède ni gardes ni armée pour le défendre. « Donc tu es roi ! », reprend Pilate, énervé. Pour lui comme pour nous, les mots « roi » et « royaume » rendent un son politique. Alors Jésus s'explique solennellement, et c'est cette explication de Jésus qui donne son sens à la fête d'aujourd'hui : « Tu le dis, je suis roi, et je ne suis né, je ne suis venu dans le monde que pour rendre témoignage à la vérité. Quiconque est de la vérité écoute ma voix ». (« Je suis roi, proclame Jésus, mais je n'ai pas de *sujets* : je n'ai que des disciples qui, librement, s'en remettent à mon témoignage »). Le Christ revendique bien un pouvoir, les pleins pouvoirs. Il dira lui-même, après sa résurrection : « Tout pouvoir m'a été donné au ciel et sur la terre ». Mais ce pouvoir du Christ, c'est la force rayonnante du message qu'il apporte au monde, c'est la puissance d'une vérité qui transforme, qui juge et qui glorifie, c'est l'énergie d'une parole qui met debout l'homme ou la femme qui la reçoit.

* Et Jésus est mort finalement pour attester que sa parole libérante était celle de Dieu. Ressuscité, rendu à la gloire, c'est à nous qu'il confie maintenant le rayonnement de sa vérité ; c'est nous, maintenant, qu'il appelle à son service.

Car pour Jésus, à proprement parler, le temps du service est passé. Il est venu parmi nous pour servir, il a cheminé parmi nous, semant le bien; il s'est fait obéissant jusqu'à la mort et nous a légué son style de témoignage. Mais auprès de Dieu son Père Jésus n'est plus dans la condition du serviteur. Il est la Tête de l'immense Corps qui grandit sur terre au long des siècles. Il est le Premier-né d'entre les morts, le prototype de l'humanité nouvelle ; et au-delà même de l'humanité, sa seigneurie de Ressuscité s'étend, d'une manière pour nous mystérieuse, à l'univers matériel, au cosmos exploré, explorable et inexplorable.

Jésus de Nazareth est devenu Seigneur du temps et de l'espace ; Jésus, le roi bafoué par les hommes, le roi de dérision affublé d'une couronne d'épines et du manteau des fous, est entré, avec les cicatrices de son temps de service, dans la gloire qu'il avait auprès du Père avant le lancement du monde. Il est l'Alpha et l'Oméga ; il est le commencement, il sera la fin, et en notre temps déjà il est avec nous.

Avec nous il fait l'histoire du monde. Chaque jour, par la lumière de sa parole et la force de son Eucharistie, il nous donne d'inscrire, dans le cœur des hommes, le salut qui vient de Dieu.

3. Les trois paroles de Jésus en croix Jn 19

* D'après l'Évangile de Jean, Jésus sur la croix a parlé à trois reprises.

La première fois, pour nous donner à sa mère et nous donner sa mère : « Voici ton fils ... voici ta mère ». Au disciple qu'il aimait, Jésus a donné celle qu'il aimait le plus au monde. Il avait promis le soir du Jeudi Saint : « Je ne vous laisserai pas orphelins » ; et de fait il nous a laissé une mère, pour qu'avec elle, dans la foi et l'espérance, nous entrions dans le mystère de son heure, c'est-à-dire de sa passion glorifiante.

Ainsi, au moment même où son Fils mourait pour le péché des hommes et par le péché des hommes, Marie inaugurerait sa maternité universelle envers tous les disciples de son Fils jusqu'à la fin des temps.

Et Marie nous montre comment vivre le drame de la passion et de la mort de Jésus. Son chagrin est immense, et elle ne peut comprendre ce déchaînement de la haine contre son Fils, qu'elle a connu doux et humble de cœur, mais avec Jésus elle dit oui au dessein du Père, elle dit oui au salut du monde, offrant sa peine avec Jésus qui offre sa vie.

* Viennent alors la deuxième et la troisième paroles de Jésus en croix.

Sachant que tout était achevé désormais, sachant que le don de sa mère était le couronnement de son œuvre sur terre et que sa mort sur la croix allait refermer le livre de sa vie parmi nous, Jésus voulut refermer solennellement sur lui-même le livre des Écritures et s'y draper pour toujours. Pour que toute l'Écriture soit accomplie, et avant tout la destinée du Serviteur, Jésus dit : « J'ai soif ». Un soldat porta à ses lèvres une éponge. Ainsi s'accomplissait la plainte du Psalmiste : « Dans ma soif, ils m'ont abreuvé de vinaigre ».

Puis Jésus dit : « C'est accompli ». Elle était accomplie en effet, l'œuvre que le Père lui avait donné à faire, le dessein qui faisait chaque jour sa nourriture, le projet du salut du monde par le don total de son amour au Père. Alors Jésus inclina la tête et « remit l'Esprit ».

Il « remit l'Esprit », dit l'Évangile ; et ces simples mots ouvrent notre cœur à deux aspects du mystère de Jésus, Fils de Dieu. À ce moment où il rend le dernier souffle, Jésus prélude à l'effusion du souffle de vie sur le monde. Après avoir remis son souffle, il va transmettre l'Esprit Saint. Et c'est pourquoi, de son côté ouvert par la lance, va jaillir l'eau, symbole de l'Esprit de vie.

* Dans la passion et la mort de Jésus, seul l'amour est splendide, seul l'amour donne un sens à l'injustice et à la souffrance. Et notre réponse à ce mystère ne peut être qu'une réponse d'amour. Amour pour celui qui nous aime et s'est livré pour nous, amour pour ceux et celles qu'il nous demande d'aimer. Car « la charité, c'est tout sur la terre » (Petite Thérèse) : on peut mourir les mains vides, sans œuvres, sans souvenirs, sans réputation; mais on n'aura pas vécu si l'on n'a pas aimé. Notre vie pèse et pèsera son poids de charité ; et plus nous nous sentons aimés et appelés par Dieu, plus il faut nous préparer à aimer « jusqu'à la fin ».

C'est cela, pour nous « le langage de la croix » (1 Cor 1, 18).

4. « Femme, voici ton fils » Jn 19, 25-27

* « Femme, dit Jésus aux noces de Cana, que me veux-tu ? Mon heure n'est pas encore venue ! »

« Femme » ... quelle étrange manière, pour un fils, de s'adresser à sa mère ! En fait, dans la bouche de Jésus, c'était un terme de courtoisie, qu'il employait volontiers quand il conversait avec une femme, que ce soit la Samaritaine, la Cananéenne, la femme toute courbée dans la synagogue (Lc 13, 12, la pécheresse adultère, eu encore Marie de Magdala.

Dire « femme » en s'adressant à Marie, ce n'était pas, de la part de Jésus, la marque d'une moindre affection, puisqu'il reprendra la même expression au moment de mourir sur la croix, donc à un moment où la Mère et le Fils seront en communion intense de volonté et d'offrande. En désignant, au pied de la croix, le disciple bien-aimé, Jésus dira : « Femme, voici ton fils ».

C'est donc volontairement que Jésus, à Cana et à la croix, donne à Marie, en public, non pas un nom de relation familiale, le nom tendre qu'il employait à Nazareth, mais le nom de sa fonction dans le plan de Dieu. Rappelons-nous le récit du péché des origines, au livre de la Genèse (Gn 3) et ce que Dieu disait au Tentateur : « J'établirai une inimitié entre toi et *la femme*, entre ta race et sa race : celle-ci t'écrasera la tête ». Cette femme annoncée, qui par sa descendance doit être victorieuse du Prince de ce monde, cette mère, active pour le salut des hommes, c'est celle du Messie-Sauveur ; et c'est bien ainsi que Jésus comprend le rôle de sa propre Mère.

À Cana, Marie est déjà cette femme promise ; mais l'heure n'est pas encore venue où elle doit entrer pleinement, visiblement, dans son rôle. À la croix, au contraire, l'heure de Jésus est là, cette heure mystérieuse qui appartient à la fois au temps des hommes et à l'éternité de Dieu, cette heure qui englobe à la fois les souffrances de Jésus, sa mort, sa résurrection, sa glorification, et même le don de l'Esprit à l'humanité. C'est l'heure où « le Prince de ce monde est jeté dehors », l'heure où triomphe le Messie, l'Envoyé de Dieu, l'heure de la victoire, aussi, pour la Femme, sa Mère, l'heure où, selon les Pères de l'Église, l'Ève première fait place à l'Ève nouvelle, où la première Ève, qui enfantait des êtres mortels, fait place à Marie, l'Ève nouvelle qui enfante pour la vie, dans les douleurs de sa compassion au Calvaire.

* « Femme, dit Jésus en croix, voici ton fils » ; et, en désignant le disciple, il montrait à Marie chacun de nous. Une nouvelle maternité commença alors pour Marie, ou plutôt une nouvelle manière de vivre sa maternité. C'est le moment où elle inaugura cette maternité heureuse et inquiète qui durera jusqu'à la fin des temps, puisque désormais Marie prendra en charge tous les frères et toutes les sœurs de Jésus, menacés en même temps qu'elle-même, attaqués dans leur espérance, et qui risquent de perdre cœur. En effet, comme le révèle l'Apocalypse dans son langage symbolique, le Dragon, l'antique serpent, frustré dans sa haine par l'ascension au ciel de l'Enfant mâle, Jésus-Messie, a entrepris de guerroyer contre la femme et le reste de sa descendance, contre la Mère du Messie et tous les fils et filles qu'elle a reçus d'avance au pied de la croix (Ap 12).

* Ainsi Jésus attendait son heure. Si, à Cana, il semble freiner délicatement l'intervention limitée de sa Mère, c'est qu'il se réservait, à l'Heure de sa passion glorifiante, de faire éclater toute limite et de proclamer les dimensions universelles de sa maternité.

Là justement est le mystère de Marie, la merveille de Dieu inaccessible à notre regard. De Marie, la servante, l'Évangile nous dit simplement, pour l'épisode de Cana : « La Mère de Jésus *était là* ». Elle était là, très présente dans le brouhaha de la noce ; elle était là, douce et discrète, effacée et efficace, très active et vigilante. Elle était là, à la croix, douloureuse et impuissante ; et elle est encore là, dans l'Église, comme la Femme au destin immense, comme la Mère farouche et toute sainte dont les bras protégeront, dans tous les siècles, la multitude des frères et des sœurs de Jésus.

Comment allier tant de puissance et tant de tendresse ? Comment la Vierge des pauvres peut-elle porter une telle majesté ? Comment une femme de chez nous peut-elle être si près de Dieu ? À ces questions, trop grandes pour notre intelligence, trop grandes pour notre cœur, l'Église, au long du temps, répond en admirant inlassablement le chef d'œuvre de Dieu, et en redisant, comme un psaume d'action de grâces :

« Sainte Marie, Mère de Dieu,
Mère de la Vie et Mère des vivants ».

5. Quatre femmes (Jn 19, 25-27)

* Jésus n'est pas mort seul.

Au pied de la croix où il agonisait, il y avait sans doute quatre femmes : sa Mère Marie, la sœur de sa mère, puis Marie femme de Clopas, et la Marie de Magdala, la convertie.

Elles ne pouvaient rien, ni l'empêcher de souffrir, ni l'empêcher de mourir ; mais elles étaient là pour lui, avec lui, devant lui, intensément présentes, acceptant sans révolte cette mort incompréhensible, cette mort absurde de celui qui était passé en semant le bonheur.

Ce que ces femmes ont vu, ce qu'elles ont entendu, là, en plein soleil, durant des heures, rien ni personne ne pourra l'effacer de la mémoire des hommes.

Pour nous, deux mille ans après les événements, il n'est pas question de revivre affectivement ce drame avec la même intensité. Il ne s'agit pas de nous forcer à nous émouvoir : ce que le Christ attend de nous, ce n'est pas l'émotion, mais la conversion.

Ce qui nous est demandé, c'est de prendre au sérieux cette folie de Dieu, et de réaliser à quel point ce mystère des souffrances du Christ interpelle chacun/e de nous, aujourd'hui et demain : « Il m'a aimé/e et s'est livré pour moi ».

* Il y avait quatre femmes, dont trois Marie, au pied de la croix ; mais une seule était la Mère ; une seule avait porté, nourri, élevé le Fils de Dieu. Toutes les quatre entraient, de toutes les forces de leur espérance, dans le mystère de ce sacrifice de Jésus, mais Marie seule y entrait avec l'amour d'une mère, avec la foi sans faille de la Servante de Dieu, avec la sainteté d'une femme rachetée d'avance par son Fils.

Nul être humain ne pouvait autant qu'elle rejoindre à ce moment l'intention du Christ. Nul mieux qu'elle n'a pu entrer dans le « dessein bienveillant » de Dieu (Ep 1, 5) et collaborer à la geste de salut qu'il accomplissait dans le Christ. Le grand et le seul réconfort de Jésus, tout au long de son agonie au Calvaire, a été de se savoir compris jusque là par sa mère, l'humble Marie de Nazareth ; et de même que, de toutes les forces qui lui restaient, il s'offrait pour la multitude, par une ultime délicatesse il a voulu révéler à Marie la portée universelle de sa compassion et le rôle inouï que sa mère devait jouer à l'avenir dans l'histoire du salut.

En disant : « Femme, voici ton fils », Jésus parachevait son œuvre et attachait pour toujours le regard de sa mère sur chacun/e de nous, comme autant de fils et de filles de surcroît. En lui confiant, à travers le disciple bien-aimé, tous les disciples qu'il aimerait dans tous les temps, Jésus disait en quelque sorte à sa mère : « Tu m'aimeras sur terre à travers eux ».

* Mais inversement, chaque fois que nous rejoignons le disciple et Marie au pied de la croix – parce que toute croix assumée pour le Règne de Dieu nous rapproche de son Fils – le Christ nous reconnaît comme les disciples qu'il aime, et, en nous montrant Marie, forte et courageuse, il nous dit : « Voici ta mère. Aime-la pour l'amour de moi ».

Tout ce qu'il a reçu du Père, le Christ nous l'a donné en partage. Ce qu'il avait de plus précieux au monde, l'amour de cette mère capable de tout partager et de tout offrir, ce lien filial cause de tant de joie, le Christ l'a proposé et le propose à chacun de nous afin de nous aider à entrer dans le mystère vivifiant de sa mort. Car c'est auprès de Marie que nous apprenons à assumer nos croix avec leur dimension de salut universel et à « ne pas épargner nos vies devant l'angoisse et la souffrance de notre race » (Jdt 13, 20).

Ce fut le dernier don de Jésus sur la terre. Alors, « sachant que tout était achevé désormais, Jésus dit, pour que toute l'Écriture s'accomplît : 'J'ai soif'. Un vase était là, plein de vinaigre. Une éponge imbibée de vinaigre fut fixée à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand Jésus eut pris le vinaigre, il dit : 'Tout est achevé'. Il inclina la tête et transmit l'Esprit ».

6. « Voyant sa Mère » (Jn 19, 25-27)

Pour fêter la Vierge Marie, Reine du Carmel, la liturgie ne manquait pas de textes riants, qui chantaient la joie de sa maternité envers le Fils de Dieu et envers les hommes. Pourtant elle est allée, poussée par une sorte d'instinct théologique, vers ce récit des derniers moments de Jésus, où la Mère et le Fils se retrouvent devant le plus grand mystère que Dieu leur ait donné à vivre, devant la mort du Bien-Aimé hors de sa vigne, qui marque aussi le sommet de l'existence de Marie, Mère de la Vie et Mère des Vivants.

Toutes les mères le savent : jamais on n'est plus mère, que lorsque l'enfant souffre. La mère voudrait prendre sur elle la détresse de l'enfant ; et l'âge n'y fait rien. Elle voudrait, si c'était possible souffrir et mourir à la place de l'enfant. Depuis des mois, Marie sentait se resserrer sur son Fils l'étau de la haine. Lui qui était passé partout en semant le bien ne recueillait qu'hostilité et ingratitude ; lui qui avait guéri tant de fois jusqu'à la nuit tombée n'entendait plus que des cris de haine et de mort, et ces cris pénétraient comme autant d'épées dans son cœur de mère.

La grande consolation de l'homme Jésus a été de n'être pas seul dans ce passage à travers la souffrance : une femme était au rendez-vous, sa maman de Nazareth, elle qui avait porté dans le silence toutes les joies et les peines de son ministère, elle qui avait compris peu à peu les choix et le destin de son Fils, elle qui savait porter en silence ce qui restait de mystérieux pour elle dans dessein de Dieu!

Voyant si forte et si soumise, si grande dans sa douleur, celle qu'il aimait plus que tout au monde, Jésus dit : « Femme, voici ton fils ». Puis il dit au disciple : « Voici ta mère ». C'était à la fois son testament de fils et le don d'une nouvelle mission à celle qui l'avait suivi jusqu'au bout dans les douleurs de sa compassion. Désormais l'humble femme de Nazareth, sans se départir de sa pauvreté, voyait sa maternité s'agrandir aux dimensions du monde entier. Désormais la Mère de Jésus recevait pour fils et pour filles tous ceux qui accepteraient d'être vivifiés par la mort de son grand Fils. Désormais ces hommes et ces femmes, quelles que soient leurs joies ou leurs épreuves, sauraient, et par une promesse solennelle de Jésus, que la propre Mère du Messie serait là et se pencherait sur eux.

Si nous prenons résolument « chez nous » Celle que Jésus nous a laissée en s'enfonçant dans la mort pour surgir à une vie nouvelle, aucune de nos peines, aucun de nos enthousiasmes ne restera hors de son sens éternel ; et si loin que nous allions dans la faiblesse ou la déréliction, la présence de la Mère de Jésus nous accompagnera, pour que nous fassions de chacun de nos instants une offrande éternelle. N'allons pas croire qu'en plaçant notre vie sous le rayonnement de la Croix, nous nous condamnions à une vie triste, en quelque sorte en sursis de la mort. C'est au contraire l'assurance d'une vie en Christ pleine et totale où ceux que nous aimons sur la terre seront constamment ramenés à Lui.

Daigne la Mère de Jésus à son tour nous prendre chez elle, pour que chez elle, dans le quotidien de notre Nazareth, nous apprenions, comme elle l'a appris, le chemin des Béatitudes.

7. Près de la croix de Jésus (Jn 19,25-27)

* Elle était debout !

Parce que Jésus mourant l'aimait ainsi, non pas écrasée par le chagrin, non pas révoltée par la haine, ni dégoûtée de l'ingratitude des hommes, mais pour porter jusqu'au bout au maximum le fardeau que portait Jésus.

* Elle était debout, pour adorer l'amour du Père, là, en plein milieu de la colère des hommes, pour accueillir le oui du Père au monde, là, au milieu du refus des hommes. Elle ne comprenait pas, non, elle ne pouvait pas comprendre totalement, mais il lui suffisait que Dieu voie, que Dieu sache : comment ne pas vouloir tout le *oui* de Jésus ? Jamais elle n'aurait imaginé qu'elle en viendrait là pour son Fils, avec son Fils. Mais elle n'essayait pas de percer à toute force le mystère du plan de Dieu, le mystère de l'Heure de Jésus.

Le présent, affreux, semblait renier tout un passé de bonheur et de grâce, et Dieu lui enlevait le Fils de la promesse; mais elle savait comment souffrir, puisqu'elle devinait pourquoi Jésus souffrait. Et quand Jésus avait crié : « Eli, Eli, lema sabactani ! », en silence, de toute la force de sa foi, elle avait terminé le Psaume : « La terre entière se souviendra et reviendra vers le Seigneur. On annoncera le Seigneur aux âges à venir. Telle est son œuvre ! »

* Elle était debout pour le départ de Jésus, pour que le dernier regard de son Fils la trouve prête à servir.

Car elle allait partir, elle aussi, et sa mission allait commencer. Elle allait rester, silencieuse, comme un vivant souvenir de Jésus, elle qui lui ressemblait tant. Elle allait demeurer dans l'amour, à l'ombre de l'Esprit, accueillante à toute détresse, pour prolonger dans le monde le regard de Jésus.

Rien qu'à la voir passer, dans son châle de Galilée, on se rappellerait le Maître disparu. Mais rien qu'à la voir prier, si sereine dans sa solitude, si certaine de la présence de Jésus, on dirait désormais : « Il est ressuscité, comme il l'a dit ».

8. « Né d'une femme » (Jn 19, 25-27 ; Ga 4, 1-4)

« Aussi longtemps qu'il est un enfant, l'héritier, quoique propriétaire de tous les biens, ne diffère en rien d'un esclave. Il est sous le régime des tuteurs et des intendants jusqu'à la date fixée par son père. Nous aussi, durant notre enfance, nous étions asservis aux éléments du monde. Mais quand vint la plénitude du temps, Dieu envoya son Fils, né d'une femme, né sujet de la Loi, afin de racheter les sujets de la Loi, afin de nous conférer l'adoption filiale » (Ga 4, 1-4).

* Saint Paul ne parle qu'une seule fois de la Mère du Christ, mais c'est pour la situer résolument au centre du mystère, au cœur du projet de salut qui est l'œuvre de Dieu.

En toile de fond de sa doctrine, il esquisse une sorte de parabole. Dans le monde grec où il avait grandi, il revenait au père de famille de fixer pour ses fils l'âge de la majorité. Durant toute son enfance, même le fils d'un homme libre restait soumis à des surveillants, qui souvent étaient des esclaves.

De même, explique saint Paul, l'humanité a vécu une sorte de longue enfance. Les hommes étaient asservis à des forces qui menaient le monde : les païens divinisaient les forces du cosmos ; les Juifs se sentaient assujettis à des anges, censés régir le monde matériel et s'imposer aux hommes par le biais de la Loi.

Mais maintenant le moment de la majorité est venu pour tous ; les temps sont accomplis ; le délai fixé par Dieu est révolu. Dieu a envoyé son Fils en mission chez les hommes. Il est né d'une femme, donc né sujet de la Loi : « devenu de femme, devenu sous la Loi ». Il a bien pris sur lui notre assujettissement, mais pour nous en libérer. Il a voulu qu'en lui nous devenions des fils et des filles de Dieu, héritiers de plein droit. Et de cela nous avons une preuve, plus forte que toutes les craintes, plus immédiate que tous les raisonnements : c'est la présence de son Esprit qui crie en nous sa prière filiale : « Abba, Père ! »

* Dans ce déploiement du salut, Marie semble n'apparaître qu'en passant, comme drapée de modestie ; et pourtant, en dépit de cet effacement, Dieu a donné à son destin et à ses choix une portée universelle. C'est avec elle et par elle que Dieu a fait advenir son salut. C'est avec elle et par elle qu'est venue la plénitude du temps. C'est par elle que le Fils de Dieu a pu assumer notre condition et nous apporter l'adoption. « Le Verbe chair est devenu » (Jn 1, 14) ; le Fils de Dieu est « devenu de femme » (*génoménos ek gunaïkos*, Ga 4, 4). L'image a une longue histoire, puisque, bien avant Qumran, l'expression hébraïque *ʾîlûd 'ishshâh* soulignait la faiblesse et la caducité de l'homme ; et nous lisons, dans les plaintes de Job : « L'homme, *enfanté de femme*, comme une fleur germe et se fane » (Jb 14, 1).

C'est bien une femme qui va transmettre au Messie de Dieu cette humanité limitée dans le temps et l'espace.

C'est Marie que l'on trouve au moment premier de l'Incarnation. C'est elle qui se tiendra au pied de la croix et qui entendra Jésus dire, dans un souffle : « C'est achevé ». C'est elle qui est là, à Nazareth, pour accueillir en sa chair le Fils que le Père donne au monde ? C'est elle qui est là, encore là, au pied de la croix, pour laisser partir en notre nom Celui qui retourne au Père.

* Cette place de Marie au centre de l'économie du salut explique la part que Jésus lui a donnée dans le pèlerinage de notre foi, dans le cheminement de notre espérance ; car la mission qu'elle a reçue au bénéfice du Corps tout entier de son Fils, elle l'assume également pour chacun/e de nous, selon la volonté expresse du Crucifié.

En dépendance de l'œuvre accomplie par Jésus, elle est présente dans notre vie pour nous aider à rejoindre chaque jour la « majorité » filiale prévue pour nous par Dieu

le Père. La Mère de Jésus nous apprend à accueillir avec émerveillement la grâce de l'adoption ; à tout moment elle nous ramène au « grand silence du dedans » pour y percevoir le cri, le murmure, le gémissement indicible de l'Esprit : « Abba, Père ! »

Le premier regard de Jésus sur la terre avait cherché cette femme dont il était le fruit. Son dernier regard, intense, l'a enveloppée de tendresse. Elle se tenait debout, forte dans sa foi. Ce fut le sommet de la passion glorifiante ; et à cette Heure, qui signifiait pour tous les hommes l'adoption par le Père et l'effusion de l'Esprit, Jésus nous a donné part à son bonheur d'avoir une telle Mère : « Femme, voici ton fils, voici ta fille ».

Mystère des voies de Dieu. Inventions de son amour. À la plénitude du temps, selon le désir formel de Jésus, nous sommes, nous aussi, nés de cette femme.

9. « Du sang et de l'eau » (Jn 19, 31-37)

* Les crucifiés restaient parfois plusieurs jours avant que la mort intervienne ; c'est pourquoi l'on avait pris l'habitude de leur briser le corps, surtout les jambes. Primitivement geste de cruauté, le brisement des jambes, malgré sa barbarie, était voulu souvent comme un coup de grâce, car il hâtait la mort, par suffocation. Jésus n'y aurait pas échappé si le soldat, pour tester ses réactions, n'avait percé son côté d'un coup de lance.

Tout commence donc au niveau d'une violence insoutenable. Et pourtant, même cet épisode brutal et sanglant débouche sur la vie et l'amour, sur l'amour qui donne la vie, car du corps de Jésus, qui vient de mourir, jaillissent le sang et l'eau.

* Jésus avait prédit que de lui-même jaillirait une eau vive, lorsqu'il avait crié dans le Temple, au beau milieu de la fête des Huttes : « Si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi ; qu'il boive, celui qui croit en moi. Comme l'a dit l'Écriture : De son sein couleront des fleuves d'eau vivante ! » Et la remarque de l'Évangéliste qui commente cette parole de Jésus éclaire également l'épisode du coup de lance : « Il désignait ainsi l'Esprit que devaient recevoir ceux qui croiraient en lui » (Jn 7, 39).

Au temps de Jésus, les rabbins, à propos du livre des Nombres (Nb 20, 11), disaient : « Moïse a frappé le rocher deux fois, parce que, la première fois, du sang est sorti, puis, la seconde fois, de l'eau ». Le Christ, Rocher de notre foi (1 Co 10, 4), a été frappé d'un seul coup de lance, et tout de suite l'eau vive a jailli, l'eau de l'Esprit Saint, l'eau qui fait vivre ceux qui croient en Jésus Fils de Dieu.

Pour le disciple que Jésus aimait, qui a tout vécu, près de Marie, au pied de la croix, cette blessure ouverte dans le côté de Jésus proclame aux croyants le sens de sa mort, la portée vivifiante de son sacrifice, celle-là même que le récit suggérait, quelques versets plus haut : « Dès qu'il eut pris le vinaigre, Jésus dit : 'Tout est achevé' ; et, inclinant la tête, *il transmet l'Esprit* » (v. 30).

Quant au sang qui sort, en même temps que l'eau, du côté blessé de Jésus, il atteste, justement, que tout est achevé, que Jésus est bien mort pour nous, qu'il nous a aimés jusqu'à l'extrême et qu'il peut nous transmettre l'Esprit, maintenant

que, par sa mort, il a retrouvé auprès du Père la gloire qui était sienne avant que le monde fût (Jn 17, 5).

* Réalité de la mort de Jésus, le Juste ; fécondité pour nous du don qu'il a fait de sa vie : l'Évangéliste a lu cela dans les Psaumes et les Prophètes.

« Tout cela, nous dit-il, est arrivé pour que s'accomplisse l'Écriture : *Pas un de ses os ne sera brisé* ». Allusion, d'une part à l'agneau pascal, d'autre part au Psaume 34, le psaume de l'innocent fidèle à son Dieu dans la persécution : « Le Seigneur veille sur ses os : pas un ne sera brisé » (Ps 34, 21).

Une deuxième citation est amenée, à la manière des rabbins : « Il y a un autre passage de l'Écriture qui dit : ils regarderont vers celui qu'ils ont transpercé ». Ce n'est pas sans dessein que l'Évangéliste nous oriente ainsi vers le livre de Zacharie, car d'autres versets du même prophète éclairent des détails de la passion de Jésus, par exemple l'ânon sur lequel s'assied Jésus le jour des Rameaux (Za 9, 9), les trente pièces d'argent données à Judas (Za 11, 12), et la parole de Jésus : « Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées » (Za 13, 7 ; Mt 26, 31).

* « Ils regarderont le transpercé », annonçait le prophète. En fait, dans l'évangile, deux groupes ont regardé mourir Jésus et l'ont vu transpercer par la lance du soldat. D'abord ses ennemis, vaincus par cette mort qu'ils avaient voulue : ils avaient décidé d'éliminer Jésus parce que tout le peuple courait après lui (Jn 12, 29), mais – ironie ! – en le crucifiant, ils ont accompli sa prophétie : élevé de terre, il attire maintenant à lui tous les hommes (12, 32).

Puis le groupe du Fiat : Marie, quelques femmes, et le disciple que Jésus aimait, qui est, pour le quatrième évangile, le disciple type. Eux regardent intensément Jésus qui vient de mourir par amour du Père et des hommes. Pour eux, et pour nous qui nous glissons parmi eux, Jésus est suspendu à la croix en accomplissement de ses propres paroles : « Il faut que soit élevé le Fils de l'Homme, pour que tout homme qui croit ait en lui la vie éternelle » (Jn 3, 14-15).

Frères et sœurs, en cette fête du Cœur du Christ, où Dieu notre Père « nous redit les merveilles de son amour pour nous » (*oraison de la messe*), rejoignons, par la foi, Marie, tout près de la croix. Avec elle, avec les disciples de tous les temps, recueillons le testament spirituel de Jésus, le double héritage que son amour nous a laissé: son sang versé pour nous, que l'Église célèbre en chaque Eucharistie, et l'eau vive de l'Esprit, qui devient « source d'eau pour la vie éternelle ».

10. Gui Lafon (2003)

« ... Jusqu'à la mort de la croix. »

Il y a mort et mort. Il y a la mort qui arrive au terme d'une longue vie, celle aussi qui survient, trop tôt, par suite d'un accident ou d'une maladie. Il y a une autre mort, la mort que nous donnons à d'autres, celle que nous recevons des autres. C'est de

cette autre mort, d'abord et par priorité, que nous faisons mémoire pendant les fêtes de Pâques. La mort qui vient de nous et que nous recevons, c'est elle que le Christ a endurée. Il est même allé au-devant d'elle. « Le Christ Jésus, Lui qui était dans la condition de Dieu, n'a pas jugé bon de revendiquer son droit d'être traité à l'égal de Dieu ; mais au contraire, Il se dépouilla Lui-même en prenant la condition de serviteur. Devenu semblable aux hommes et reconnu comme un homme à son comportement, Il s'est abaissé Lui-même en devenant obéissant jusqu'à mourir, et à mourir sur une croix » (Ep 2, 6-8). En tout temps, mais particulièrement dans les jours que nous vivons, nous faisons l'expérience que cette mort-là, la mort donnée et reçue, comme un coup asséné par des hommes sur d'autres hommes, bref, la mort du Christ, continue dans notre histoire. La mort du Christ au Vendredi-Saint ne cesse de prendre chair aujourd'hui encore. « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde. Il ne faut pas dormir pendant ce temps-là. » (Pascal). Dans la nuit de notre foi, tandis que nous sortons du sommeil, c'est là que le Christ et tous les morts avec Lui, les morts de vieillesse, d'accident ou de maladie, mais aussi les morts qui ont tué ou qui ont été tués, c'est là, dans notre foi créatrice, qu'ils sortent du tombeau, pour vivre en ressuscités. C'est là, dans notre foi, que nous accueillons tous ceux qui sont morts comme le Christ et avec Lui, qui a été « élevé au-dessus de tout nom » (Ep 2, 9).

« Frères, vous êtes ressuscités avec le Christ. Recherchez donc les réalités d'en haut. C'est là qu'est le Christ, assis à la droite de Dieu. Tendez vers les réalités d'en haut, et non pas vers celles de la terre. En effet, vous êtes morts avec le Christ, et votre vie reste cachée avec Lui en Dieu. Quand paraîtra le Christ, votre vie, alors vous aussi, vous paraîtrez avec Lui en pleine gloire. » (Col 3, 1-4).

11. André Sansfaçon (2011)

Aujourd'hui, nous vivons le vendredi le plus triste de l'année et en même temps le vendredi le plus rempli d'espérance.

C'est le plus triste de l'année parce qu'il nous rappelle la mort de Jésus. Comment peut-on oublier qu'il a été trahi, qu'il a été renié, qu'il a été ridiculisé, qu'on a partagé ses vêtements et qu'il a été crucifié ?

Vous savez c'est le jour le plus noir, car les ténèbres se sont levées pour écraser la lumière. Les ténèbres n'ont pas compris la lumière (Jn 1, 4-5) alors qu'elle apportait la libération et la guérison des hommes et des femmes de bonne volonté. La lumière était non-violente et elle a donné le pardon.

La lumière était la voie vers Dieu, mais les ténèbres voulaient un autre chemin. Ce jour fut rempli de l'obscurité de la terre et de l'aveuglement des êtres humains. Ils ne voulaient ni voir et ni entendre.

Ce jour est le plus ténébreux que la terre ait vécu parce qu'il a écrasé la plus grande lumière que la terre ait connue.

Si vous regardez autour de vous, vous verrez que les ténèbres cherchent encore à écraser la lumière. Toutes les situations de violence qui se vivent au niveau du

couple, de la famille et des peuples sont ténèbres. L'exploitation des enfants, pour le travail ou pour la prostitution, est ténèbres. Toutes les discriminations sexuelles, raciales ou religieuses faites à l'égard des personnes sont ténèbres. Toutes les sociétés financières qui manipulent leurs chiffres comptables participent aux ténèbres.

À travers la noirceur des ténèbres, la blancheur de la lumière a éclaté.

Les cieux s'ouvrirent pour annoncer : celui-ci est mon fils bien-aimé. (Mt 3, 17)

Le bien traverse le mal. Le monde du divin s'ouvre aux hommes. Vous verrez, dit Jésus, les anges monter et descendre au-dessus du Fils de l'homme. (Jn 1, 51)

Jésus veut nous dire qu'il est le lien ou le chemin vers Dieu. L'auteur ne veut pas manquer de respect à l'égard de Jésus. Il utilise le mot au-dessus, mais le mot sur traduirait mieux l'image qui se dégage de cette phrase. Les anges montent et descendent sur le Fils de l'homme. Il est l'échelle vers l'infini et l'Éternel, Dieu. Les Pères de l'Église disent que la croix est l'échelle entre Dieu et les hommes.

Accueillir la croix, c'est reconnaître l'amour de Jésus pour nous. Jésus a accepté que sa démarche d'amour le conduise au tribunal. Il a voulu faire connaître Dieu aux hommes en sachant que plusieurs désireraient sa mort. Malgré l'opposition, il a annoncé un nouveau royaume marqué par la relation amoureuse de Dieu avec les êtres humains.

Quelques moments avant de mourir, Jésus dit à sa mère : Femme voici ton fils. Puis il dit au disciple : voilà ta mère.

Jésus emploie le mot femme. Il ne faut pas y voir un manque de respect. Jésus utilise le mot dans le sens général que la femme est celle qui donne naissance à l'enfant. La femme est celle qui donne la vie. Une nouvelle réalité commençait. La naissance spirituelle se réalisait pour Jean et pour tous. Marie devenait la mère spirituelle de toute personne. Jésus affirmait à nouveau que nous devenions ses sœurs et ses frères. Nous avons maintenant le même Père et la même Mère.

La lance a transpercé le cœur de Jésus, mais la lumière transperce maintenant les ténèbres.

Tout cela est arrivé et à tous ceux qui l'ont reçu, il a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu. (Jn 1, 12)

Vous et moi, regardons la croix comme un signe de vie et une manifestation de l'amour de Dieu pour nous.

La liturgie chante : voici le bois de la croix qui a porté le salut du monde. (Vénération de la croix - office du Vendredi saint)

La lumière perce les ténèbres...

Amen.

Faut-il souffrir comme Jésus sur la croix ?

La croix peut provoquer un réel malaise. Comment comprendre de façon juste la souffrance ? La réponse de Bernard Sesboüé, jésuite et théologien.

La souffrance est toujours un mal qu'il faut combattre

Trop insister sur les souffrances du Christ donne en effet à entendre que tout cela était nécessaire au regard de Dieu pour nous sauver.

Cette souffrance serait comme un prix à payer à la justice divine pour obtenir en échange notre salut. Comment le Christ ne se serait-il pas rebellé devant une telle exigence ? On se trouve dans une sorte de pacte.

Il faut donc dire et redire : la souffrance est toujours un mal qu'il faut combattre. En elle-même elle n'a aucune valeur.

Ce n'est pas la quantité des souffrances subies par le Christ qui nous sauve : ce serait à la fois du sadisme et du masochisme.

Ce qui nous sauve, c'est la force d'un amour qui est allé affronter la violence des hommes jusqu'à subir la mort, pour vaincre cette violence même. Ces souffrances ne sont pas le fait d'une exigence de Dieu : il s'agirait alors d'un Dieu vengeur et malfaisant.

Ces souffrances sont la conséquence de la violence humaine, celle dont tous les siècles de notre histoire ont fait l'expérience, celle que le XX^e siècle a tristement illustrée par deux guerres mondiales, la Shoah, et les camps de concentration nazis et soviétiques, celle dont nous faisons la malheureuse expérience tous les jours en ce début de XXI^e siècle.

Nous devons aussi reconnaître la complicité secrète qui sommeille en nous, avec la violence. Nous devons reconnaître la solidarité qui nous est commune à tous avec le péché du monde, un péché paradoxal parce que nous en sommes tous victimes avant d'en devenir à notre tour complices et acteurs.

Car le drame de la passion comporte trois grands acteurs : le Fils qui donne sa vie, le Père qui nous envoie son Fils pour qu'il vive avec nous et qui, par voie de conséquence, l'abandonne à notre violence, et enfin les hommes pécheurs et violents qui refusent d'entrer spontanément dans la voie de la justice. Le Père est du côté du Fils et, comme n'importe quel père, il souffre à sa manière des souffrances de son Fils. Il n'y a en tout cela que la gratuité de l'amour. Aucun calcul, si ce n'est la volonté que la violence cède devant l'amour. Devant la personne de Jésus, le juste,

le saint, celui que l'on ne peut convaincre de péché, la violence de l'humanité s'est comme concentrée. La passion récapitule le drame de toute l'humanité. Ceux qui ont voulu ou permis sa mort, ce sont les juifs d'une part, les païens d'autre part, et aussi ses disciples, dont l'un a trahi, un autre l'a renié et la plupart se sont enfuis.

Cela veut dire symboliquement que tous les groupes humains en sont responsables. Il est mort par nous et mourant par nous il a voulu mourir pour nous. Voilà la mystérieuse alchimie de la passion : dans un déchaînement de violence, la victime vaincue est devenue le grand vainqueur.

L'amour est plus fort que la mort. C'est ce que signifie sa résurrection. Et le sacrifice dans tout cela ? Le sacrifice n'est rien d'autre que le don de soi, c'est-à-dire la préférence donnée à Dieu et aux autres sur l'amour de soi. Jésus a aimé son Père à en mourir ; il nous a aimés à en mourir.

Mais l'amour est fécond, c'est lui qui donne la vie.

13. Didier Rimaud

Le bois de la croix

Bois tout en feu, buisson ardent
où rien n'est cendres,
Croix où le Fils se laisse pendre
quand vient le temps,
Dieu parle en toi, et tu portes le prix
de la rançon ;
De son amour tu nous donnes la mesure
montrant le corps et la blessure
où il nous dit
quel est son nom !

Quand il viendra juger le monde
que le Seigneur nous soit pitié !

Bois où chacun peut regarder
dans sa détresse.
Le Fils que Dieu, plein de tendresse
nous a livré ;
Pour le pardon tu attires vers toi
tout l'univers ;
De tout péché tu guéris et tu délivres,
Rameau vivant qui fais revivre
celui qui voit
le cœur ouvert.

Bois merveilleux orné du sang
qui nous protège,
Croix où l'Agneau a pris au piège
le lion méchant,
Tu t'es levé comme un signe de paix
pour les pécheurs ;

Au sein des eaux tu détruis notre esclavage
En nous ouvrant le seul passage
vers les secrets du Dieu Sauveur.

In : Didier Rimaud « Prières chrétiennes » éd. Du Signe

14. Claude Brissette pour Prêtre et Pasteur (2012)

Un amour sans mesure

« Seigneur, nous savons que tu aimes sans mesure », tels sont les premiers mots de cette liturgie du vendredi saint où seul l'amour d'un Dieu peut expliquer un tel drame. La croix au temps de Jésus était un sujet tabou, une honte, un supplice extrême ; la crucifixion était une mort d'esclave, un échec lamentable. Et l'hymne de la Liturgie des heures (Hymne 145) nous fait dire :

« Quand on a frappé l'amour innocent / On attendait ce jour-là / Que les pierres crient. / Mais les pierres se sont tues. »

Depuis l'entrée triomphale de Jésus dans la ville sainte de Jérusalem, les événements de la passion se sont bousculés : trahison, arrestation, reniement, condamnation, crucifixion. « Il était là maintenant à hauteur d'homme, à hauteur de mort d'homme. » (F. Trévedy, *Étincelles III*, p. 126) « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » Il était là, seul dans la mort, dans le silence de Dieu, le cœur vidé de son sang, dans la hauteur paradoxale de la croix où même la lumière du jour cède la place aux ténèbres :

« Quand on a jeté l'amour au tombeau / On attendait ce jour-là / Que s'ouvre le ciel. / Le ciel n'a pas répondu, / La prière s'est perdue dans la nuit. » (Hymne 145)

Le mystère de la rédemption ne trouvera jamais d'explication dans la logique philosophique de nos raisonnements. Nous aurions sauvé le monde de toutes autres façons. Comme Hérode, nous aurions sollicité des miracles ; témoins sur le Golgotha, nous aurions clamé : « Si tu es le Fils de Dieu, descends de la croix ! » Ou encore, comme aujourd'hui dans certains films ou dans les objections au mal, à la souffrance et à la mort, nous pensons encore qu'il aurait fallu pour croire en lui qu'il soit un

sauveur spectaculaire qui opte pour la puissance et la gloire plutôt que l'humilité, l'obéissance et l'amour.

« *O mort, où est ta victoire ?* » Ces pierres, qui ont refusé de crier, demain vont éclater. On avait ôté la pierre scellant le tombeau où quelques femmes se rendaient. « *Elles regardaient ce que la Mort n'avait jamais vu : la splendeur du jour* » (Étincelles III p. 131), celui de la résurrection. « *La pierre qu'ont rejetée les bâtisseurs est devenue la pierre d'angle* » (Ps 117, 22) .

15. Mgr Yves Patenôtre, Archevêque de Sens-Auxerre (2001)

Qu'est-ce que la vérité ?

La liturgie du vendredi saint propose aux chrétiens la Passion de notre Seigneur Jésus-Christ selon saint Jean. Tout son évangile progresse vers ce sommet. C'est pour cette heure que Jésus est venu. Cette fois son heure est arrivée. L'heure de passer de ce monde à son Père. Tout va s'accomplir. Et c'est au cœur de cette Passion qu'il y a cet étonnant échange entre Jésus et Pilate. Jésus vient de lui dire : « Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. » Pilate lui demande alors : « Qu'est-ce que la vérité ? » (Jn 18, 38). Et Jésus ne répond pas. Pourquoi Jésus ne répond-il pas ? Sans doute parce qu'il n'a pas besoin de parler celui qui est le Verbe. Par tout son être d'homme condamné, il est lui-même la réponse. La vérité de l'homme, Pilate l'a sous les yeux. Elle n'est pas euphorique. On ne peut pas toujours s'en tirer avec des mots et des discours. À ce moment précis, Jésus nous révèle lui-même ce qu'est la vérité de nos vies. J'aime bien penser devant certains portraits du Christ meurtri, peints par Rouault, ou par d'autres, que ces peintures sont des miroirs. Pilate ne croyait pas si bien dire en présentant au peuple un Jésus flagellé et couronné d'épines : « Voici l'homme ! ». La vérité de l'homme est bien là.

En Europe, nous sommes assez sensibles à l'apparence, au « look » extérieur. C'est une culture finalement assez épidermique. Apparemment, il faut rester jeune ou paraître jeune. Mais c'est une sorte de mécanisme qui cultive le mensonge. Parce que ce n'est pas la vérité vraie de nos vies. Jésus, vrai chemin qui nous conduit à la vie, a vraiment pris sur lui toutes nos finitudes. Un jour, tous nous mourrons. Et nous mourrons seuls. Il est descendu en ce très bas. Il est vraiment entré dans le silence de la mort. Au creux de nos ombres et de nos solitudes. Il n'a pas fait semblant. Il nous a rejoints au creux de nos « pourquoi ? ». Parce qu'il y a bien un moment où l'on ne peut plus rien dire. Où l'on ne comprend pas. Où l'on est confronté, non pas au problème du mal, parce que si c'était un problème on pourrait le résoudre, mais au mystère du mal, et l'on ne peut que crier : Mon Dieu, pourquoi ? Le samedi saint, nous entrons dans ce grand silence. Silence du Christ mort. Silence devant tous les innocents qui meurent. Silence de Marie, de Madeleine et de saint Jean. Incompréhension totale. Aucun consolateur possible. Qui n'a pas vécu ces silences-là ?

Ce qui peut provoquer notre adhésion en regardant la croix de Jésus, c'est que nous reconnaissons que le chemin qu'il a pris est celui d'un amour vrai parce que fidèle. Il nous a aimés jusqu'au bout. On ne peut vivre sans amour. Sans amour, on n'est rien du tout. Toutes les chansons, tous les livres, tous les films n'expriment que cela. L'amour est plus que la vie ou la mort, puisque l'on donne sa vie par amour. C'est pour cette raison que, si l'on est vrai, si l'on appartient à la vérité, l'on reconnaît tout de suite celui qui est l'amour : « Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix ». C'est si bien exprimé dans l'allégorie du bon pasteur : « Quand il conduit dehors toutes ses brebis, il marche à leur tête, et elles le suivent, car elles connaissent sa voix. » (Jn 10, 4). Nous reconnaissons cette voix silencieuse de l'amour et nous sommes prêts à suivre ce pasteur crucifié. C'est un beau résumé de toute la mission du Christ : Il marche à leur tête, « premier-né d'une multitude de frères ». Le vrai berger l'a exprimé d'une autre façon : « Quand j'aurai été élevé de terre, j'attirerai à moi tous les hommes » (Jn 12, 32). Seul l'amour est digne de foi.

Ce n'est pas la souffrance du Christ qui nous a sauvés, c'est l'amour dont la croix a été le signe. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ceux que l'on aime. » Vénération la croix du Christ, nous adorons son amour. Nous l'affirmons avec justesse au cœur de l'une des prières eucharistiques, au moment même où nous célébrons sa mort et sa résurrection, lorsque le célébrant dit : « en faisant mémoire de sa passion qui nous sauve ». Cette passion n'est pas simplement l'instant même de la crucifixion, mais c'est toute sa vie passionnée d'amour. L'heure du Christ, dans l'évangile de Jean, récapitule et accomplit toute sa mission d'envoyé du Père. Sur la croix, Jésus remet son Souffle à la Terre et de son côté transpercé surgissent l'eau et le sang qui vont nourrir l'Église. Ne craignons pas en ce jour de regarder nos croix. Celles que nous portons sur nous, celles qui sont sur nos murs ou à la croisée des routes et plus encore celles que nous portons en nos cœurs.

C'est dans la lumière de cette croix du Christ que nous trouverons des chemins d'espérance : « En toi est la source de vie ; par ta lumière nous voyons la lumière. » (Ps 35, 10). L'Église d'aujourd'hui vit de profonds changements. Il arrive que certains cherchent à savoir si c'est bien encore l'Église de notre Seigneur. Il me semble que les critères de discernement sont assez simples, même si leur application peut être exigeante. J'en vois deux qui me paraissent essentiels : sa capacité d'adoration et sa présence effective auprès des plus petits. Comme Jésus nous l'a appris, nous ne devons jamais dissocier l'un de l'autre. C'est le chemin que lui-même a pris. Ce sera toujours un chemin de croix : « Si quelqu'un veut marcher derrière moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il prenne sa croix, et qu'il me suive. » (Mc 8, 34). En ce vendredi saint, au pied de la croix de Jésus, nous nous recueillons dans le silence. Nous rejoignons tous les innocents qui meurent à travers le monde. Ils sont peut-être tout près de chez nous. Nous n'avons rien à dire. À être là, simplement, dans la prière. Le Christ n'est pas venu expliquer la souffrance. Il est venu lui donner sens en la prenant sur lui toute entière. Si seulement cela pouvait faire jaillir de nos cœurs et de nos mains un immense torrent de tendresse ! Dieu sait que notre monde en a bien besoin.

16. Fr. Antoine-Marie Leduc ocd pour Le Carmel en France (2008)

Aimer, disait Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus, aimer, c'est tout donner et se donner soi-même. En ce sens, la passion de Jésus est l'expression suprême de son amour pour les hommes. Déjà, durant des années sur les routes de Judée et Galilée, il se donnait sans compter pour guérir et enseigner, pour être le bon pasteur.

Hier, il s'abaissait aux pieds de ses disciples prenant ainsi la condition d'esclave. Aujourd'hui, il est l'agneau sans tache que l'on mène à l'abattoir, il livre réellement le corps qu'il offrait sacramentellement la veille. La mort de Jésus est l'expression de son amour pour nous et pour son Père car sa vie, nul ne la prend, mais c'est lui qui la donne. Ce chemin de croix est la mise en œuvre de l'Eucharistie institué le Jeudi Saint. Dans la crucifixion, Jésus s'offre pour nous et sa passion est une prière, un cri vers le Père : « *Pardonne-leur !* »

Car la valeur de la Passion de Jésus ne provient pas des souffrances subies, malheureusement certains hommes au cours de l'histoire ont supporté des tortures plus terribles. La valeur unique et universelle de la Passion du Christ résulte de l'être unique de Jésus et de sa fidélité jusqu'à la mort. Cette valeur découle de l'attitude intérieure de Jésus qui offre sa vie pour demeurer fidèle à l'amour de Dieu pour les hommes. En Jésus, Dieu préfère mourir de la main de ceux qu'Il aime plutôt que de se révolter contre eux. La passion du Christ est source de salut, car il y met tout le poids de l'amour, d'une vie offerte. Et cette attitude intérieure n'est pas une résignation, mais une attitude amoureuse pour tout homme, et d'abord pour ceux qui lui font du mal, mais qui ne savent pas ce qu'ils font. C'est aussi une attitude de confiance envers son Père dont il sait qu'Il ne peut se laisser vaincre par le mal.

Jésus nous montre que la voie de la confiance et de l'amour envers Dieu notre Père et les hommes n'est pas une impasse. Au contraire, c'est la seule voie, la seule porte qui traverse la mort pour nous mener à la vie éternelle. Notre regard de foi sur la personne de Jésus pendant les jours de sa passion ne doit pas nous amener à nous apitoyer d'abord sur le sort de Jésus. Comme le dit Jésus : « Pleurer d'abord sur vous ». Lorsque nous contemplons Jésus dans son chemin de croix, ce n'est pas l'injustice de son sort qui doit nous frapper, mais la manière dont Jésus nous ouvre le chemin de la vie. Nous devons moins nous apitoyer sur les malheurs qui frappent Jésus qu'accueillir la leçon de vie qu'il nous donne dans sa passion.

Ainsi lorsque nous écoutons et méditons la Passion, ce n'est pas avant tout la tristesse qui monte au cœur du croyant, mais l'action de grâce. Jésus nous rouvre la porte du jardin jadis fermé, la voie vers l'arbre de vie. La tristesse et les larmes nous saisissent si notre regard s'arrête à l'échec apparent, à l'injustice qui frappe Jésus. Tandis que la conscience que le Christ Jésus réalise sous nos yeux l'œuvre de salut qu'aucun homme ne pouvait réaliser de lui-même, cette conscience nous fait chanter une action de grâce : Le Christ s'est fait, pour nous, obéissant jusqu'à la mort de la Croix, c'est pourquoi Dieu l'a exalté. La passion de Jésus révèle la passion d'amour de Dieu notre Père pour chacun de nous. Aimer, c'est tout donner et se donner soi-même.

17. René Ludmann *cssr* pour Port Saint Nicolas

S'il est un office où l'on peut se tromper d'atmosphère, c'est bien celui-ci. Arrive alors ce que doit arriver : la liturgie et le sentiment personnel des participants sont en contradiction. Le sentiment personnel des participants, de beaucoup, veut que le Vendredi saint soit jour de deuil, c'est le jour de la mort du Christ. Donc ce jour doit être triste. Or la liturgie, tout en englobant des éléments de deuil, ne laisse pas la tristesse envahir la célébration. Une sereine reconnaissance, une action de grâce pour l'amour du Christ, et jusqu'au cri de victoire s'élèvent du cœur de l'Église. À la place de la tristesse froide monte une certaine chaleur et le chant d'une foi consciente d'être libérée par la croix.

Ne tombons pas dans l'autre extrême. Il y a douleur de Vendredi saint. Moins douleur de compassion pour le Christ (il est glorieux, il ne souffre plus) que douleur, tristesse de voir le Mal s'acharner sur le monde ; douleur de compassion pour tant de souffrance, d'injustice, et douleur de nous voir nous-mêmes trahir. Mais la dominante reste le triomphe du Christ.

Certains gestes extérieurs ne doivent pas nous induire en erreur : le jeûne, obligatoire, ce jour, pour toute la chrétienté, est un jeûne pascal, préparatoire à la Nuit sainte, jeûne fervent et non désolé. Il gagne à être poursuivi jusqu'au samedi soir pour disposer le cœur à mieux accueillir le Seigneur ressuscité. Que l'autel soit nu, ce Vendredi saint, sans nappe, sans croix, sans chandelier... ne doit pas davantage être interprété comme un signe de tristesse. La vénération dont on a entouré l'office de ce jour l'a préservé de retouches postérieures, et il a gardé des coutumes très anciennes, comme celle de ne revêtir l'autel que pour autant qu'il est utilisé.

Deux cris contradictoires et cependant inséparables font la trame et la chaîne du tissu liturgique de ce jour : le cri de Jésus : *Mon Dieu pourquoi m'as tu abandonné*, et le cri de l'Église : *Par le bois de la croix, la joie est venue sur le monde*.

Un ciel nuageux, sombre, mais que le soleil finit par percer. Jour unique où l'effroi de la mort s'accompagne du chant de la vie, où la passion du monde, des opprimés, des mourants unie à la passion du Christ perd son poison de désespoir. Une douleur dont n'est pas absente la joie.

Une grande liturgie de la Parole, plus développée qu'à l'habitude, très ancienne et dont la pureté de ligne est étonnante.

Un impressionnant silence d'entrée nous conduit vers la méditation du Messie souffrant ; elle culmine dans le récit de la passion.

Après la contemplation, l'intercession les grandes prières universelles. Puis la croix est solennellement vénérée. En apothéose.

La célébration s'achevait primitivement ainsi. Plus tard on ajouta la communion aux présanctifiés.

La célébration débute par une longue prière silencieuse. Il ne faudrait pas l'escamoter, la réduire à une demi-minute à genoux, et la priver ainsi de sa

signification. Une véritable prostration du célébrant et de ses ministres serait plus expressive. L'Église est littéralement prostrée, silencieuse, bouche bée, dira la première lecture, devant tant d'horreurs et d'injustices qu'a souffert le Christ, et qu'il souffre encore dans notre monde ; prostrée devant ce meurtre de Dieu dans lequel nous trempons encore ; prostrée dans l'adoration d'un destin que personne n'aurait imaginé : l'exaltation du Christ en croix. Adorant de tout son corps étendu le Mystère par excellence, l'Église médite l'insondable puissance de l'amour qui retourne la haine en grâce.

Se déroule alors l'office des lectures selon le schéma classique : le Prophète (Ancien Testament), l'Apôtre (épître), le Seigneur (évangile).

Vénération de la croix

La contemplation va atteindre maintenant son sommet dans l'adoration de la croix. C'est un geste émouvant qui ne laisse jamais insensible celui qui vient de méditer avec foi ce que le Christ a souffert pour nous. Il sollicite le repentir du pécheur qu'un chacun de nous se sait toujours être encore; mais, surtout, il provoque un profond acte de foi en la libération que Jésus nous a donnée sur la croix. Jean, citant le prophète, disait, tout à l'heure, vers la fin du récit de sa passion : « *Ils regarderont celui qu'ils ont transpercé* » (19, 37) – ils le regarderont avec étonnement, car ce Christ souffrant, ils le verront glorieux, triomphant du haut de son gibet. Alors leur regard s'illuminera, leur cœur se gonflera, leur bouche chantera : *Victoire, tu régneras, ô croix, tu nous sauveras !*

La cérémonie revêt quelque ampleur : le célébrant dévoile peu à peu la croix en chantant trois fois : *Voici le bois de la croix, qui a porté le salut du monde*. Et l'assemblée, se prosternant, répond : *Venez, adorons*.

Ou peut aussi porter solennellement une croix, en trois étapes, depuis l'entrée de l'église jusqu'au chœur. Si l'on dispose d'une croix triomphale, rayons à la croisée, pierres rutilantes... il faut évidemment la préférer à un Christ meurtri, abîmé dans la douleur. Car c'est le Christ victorieux que nous adorons.

Ici le mot adoration est à sa place plus que partout ailleurs. Le chrétien ne se courbe devant rien et devant personne ; il refuse toutes les idoles : l'argent, le pouvoir, le sexe... mais il se met à genoux devant la croix, parce qu'elle lui a donné sa suprême élévation. Par elle il est devenu fils, fille du Père ; par elle il triomphe des faux dieux ainsi que de l'angoisse et de la mort.

Pendant la vénération, le chœur chante les impropères ou reproches du Christ. Ici la contrition reprend un moment le dessus, la confusion nous couvre le visage et notre cœur est serré quand nous entendons les affectueux reproches de Jésus : *Moi, je t'ai fait sortir d'Égypte ; toi, tu m'as livré au grand prêtre* ; puis encore : *Moi, j'ai fait boire aux eaux vives ; toi, tu me fis boire le fiel*. Reproches qu'il nous faut actualiser, car Jésus continue sa passion jusqu'à la fin du monde (Pascal) dans nos frères éprouvés que nous humilions, méprisons, opprimons. Mais la foi en la puissante miséricorde de Dieu reprend le dessus dans l'acclamation du trishagion (trois fois saint) : *O Dieu saint, ô Dieu fort, ô Dieu immortel...*

Communion

Dans la liturgie antique, la célébration se terminait sur cette exaltation de la croix glorieuse. En apothéose. Il ne semblait pas opportun de faire encore mémoire de la passion par une eucharistie, après en avoir fait mémoire par cette intense et émouvante contemplation. Peu à peu (à partir du 7^e siècle) s'infiltra la communion aux présanctifiés, aux saintes espèces sanctifiées, consacrées la veille ; mais longtemps le prêtre fut seul à communier. La réforme liturgique a introduit la communion des fidèles comme participation sacramentelle au sacrifice de la croix, selon le mot de Saint Paul : « *Chaque fois que vous mangez ce pain et buvez à cette coupe, vous proclamez la mort du Seigneur* » (1 Co 11, 26).

La prière silencieuse débouche dans une oraison qui demande : « *Que nous soyons, comme le Christ, entièrement consacrés au Père* ». Elle se prolonge dans un souhait de bénédiction : « *Que nous soit donné ce que nous avons célébré : le pardon, le réconfort dans l'épreuve, une foi plus vive et la libération définitive* ».

La célébration terminée, tout le monde se retire en un heureux silence.

La liturgie pascale a quelque chose de déroutant pour nos esprits trop rationnels. Elle célèbre sans doute une succession d'événements qui va de la dernière Cène à la croix, puis à la résurrection et encore à l'envoi de l'Esprit Saint. *Mais quand on y regarde de près, on s'aperçoit qu'elle les célèbre tous en même temps* : lorsque le Christ est élevé en croix, elle chante une hymne de triomphe, c'est déjà la gloire de Pâques – tandis que le jour de Pâques Jésus montre ses plaies et son côté ouvert. De même l'Esprit, qui sera donné à la Pentecôte, est déjà insufflé au soir de Pâques et, surprise, l'Esprit se répand déjà du côté ouvert du Christ en croix. Quant à la Cène, elle préfigure la passion, et nous y célébrons le Christ ressuscité.

Loin d'être inconséquence et contradiction, cette façon de voir les choses est globale, parce que ces mystères, ces événements sont étroitement liés et inséparables, tout comme on ne peut concevoir une droite sans rapport avec une gauche, et, surtout, parce que la liturgie célèbre un Christ vivant en qui tous ces mystères sont présents en même temps.

Cette liturgie globale a des conséquences précieuses elle nous permet de chanter la gloire au milieu de nos épreuves et, au milieu de nos joies, d'être présents au Christ qui souffre dans nos frères – de jouir déjà de la libération que nous a donnée le Christ, alors que nous marchons encore vers elle.

Le Chemin de la croix

Il est une forme de prière non officielle, née après les croisades. Les franciscains de Jérusalem organisèrent, dès le 14^e siècle, des « stations » aux principaux lieux de la passion. Dans nos régions, où il apparaît vers 1450, il fut longtemps érigé à l'extérieur, de préférence sur une colline. Ces étapes, ou stations, variaient. Nos 14 stations se fixèrent vers 1600 et firent leur apparition sur les murs intérieurs des églises vers 1700. Aujourd'hui on aime ajouter une 15^e station, celle de la résurrection. On peut d'ailleurs toujours varier les étapes du chemin de croix. Dans certains missels, les évangiles de la passion (Rameaux et Vendredi saint) sont divisés

en 14 sections, précédées chacune d'un titre. Excellent outil pour renouveler le chemin de croix dans un sens plus biblique.

Méditation populaire de la passion du Christ, le chemin de croix est volontiers pratiqué par des jeunes pendant une route. Il peut étoffer une assemblée de chrétiens en l'absence de prêtre, comme office de Carême ou de la Semaine sainte. Le malade peut le faire en esprit sur son lit de souffrances. Que dis-je, plus réalistement que d'autre !

La méditation elle-même consiste à contempler les souffrances du Christ. Pour épouser les sentiments de Jésus, son abandon au Père. Pour mieux porter notre propre croix à la suite du Maître. Pour intercéder en faveur de l'Église souffrante et de tant d'hommes éprouvés.

Médite maintenant cette passion, assemblée chrétienne. Médite-la, le cœur ému de voir Jésus entrer dans ta souffrance. Et l'âme haute : tu entends le récit de ta propre victoire.

1. PREMIER TEXTE : Es 52, 13 - 53, 12

C'est le dernier des quatre chants dits du Serviteur souffrant (voir dimanche des Rameaux, première lecture) ; le plus élaboré et aussi le plus cité par le Nouveau Testament.

Comme dit le Seigneur, mon Serviteur le Messie réussira ; il sera exalté. Mais pas de la façon dont les Juifs s'y attendaient, au point qu'ils sont consternés, bouche bée. Ce n'est pas un Messie triomphant, il est homme de douleur, semblable au lépreux, au point qu'ils sont consternés en le voyant. Il était si défiguré qu'il ne ressemblait plus à un homme, ou plutôt c'était un homme de douleur... semblable au lépreux dont on se détourne. Maltraité... conduit à l'abattoir, il n'ouvre pas la bouche, arrêté, jugé, supprimé... on l'a enterré avec les mécréants.

Mais pourquoi cette horreur ? Ici la contemplation atteint au sommet de ce que l'Ancien Testament a dit sur le Messie : *C'est à cause de nos fautes qu'il a été transpercé, c'est par nos péchés qu'il a été broyé... c'est par ses blessures que nous sommes guéris.*

Sublime retournement ! Qui l'aurait cru ! Voyez comme la puissance du Seigneur nous est ainsi révélée ! La mort du serviteur débouche dans la victoire : il a fait de sa vie un sacrifice d'expiation. En ce sacrifice porte des fruits inespérés : il verra sa descendance, l'Église, née de son côté ouvert. Il ne sombrera pas dans la mort définitive : il prolongera ses jours. Par lui s'accomplira la volonté du Seigneur, le plan du Père : nous rassembler, nous qui étions tous errants comme des brebis. Et, au-delà de la communauté des croyants, il consacre une multitude de nations. Tous les hommes dispersés, il les rassemblera un jour dans l'unité (Jn 11, 52).

L'Ancien Testament ne pouvait percevoir la haute valeur de cet oracle. Mais, éclairés par les événements de la passion et surtout de Pâques, nous méditons ce texte comme le Credo par excellence : « Pour nous et pour notre salut, il souffrit sa passion ».

2. DEUXIÈME TEXTE : **Psaume 30**

Prière d'un malade et d'un persécuté. Prions le psaume à plusieurs niveaux : avec le Christ souffrant, avec nos frères persécutés, malades, éprouvés; avec nos propres angoisses, mais aussi avec notre abandon à Dieu.

À toi, Seigneur, j'ai mon refuge. Entre tes mains je remets mon esprit (mots du Christ expirant).

Car me voici éprouvé, je suis la risée de mes adversaires. Mes amis... me fuient – j'entends les calomnies de la foule, ils s'accordent pour m'ôter la vie.

Mais je ne désespère pas. Je suis sûr de toi, Seigneur. Mes jours sont dans ta main. Délivre-moi, sauve-moi. Par ton amour que tu m'as dit, redit, prouvé.

Sur ton serviteur. Que s'illumine ta face. Après l'horreur du Vendredi saint, illumine-moi de ta joie pascale. Après les affres de ma mort, fais-moi resplendir de ta résurrection, illuminé dans le face à face avec toi.

Vous tous qui souffrez, mais qui avez la foi, qui espérez dans le Seigneur, soyez forts dans l'épreuve. Tenez bon. Prenez courage. Après le Vendredi saint vient la victoire pascale. Après l'épreuve la joie.

3. TROISIÈME TEXTE : **He 4, 14-16 ; 5,7-9**

Frères, communauté chrétienne rassemblée pour célébrer ta libération, nous avons, nous qui croyons, une issue à notre impasse humaine : nous avons le grand prêtre par excellence, celui qui a enlevé la barrière, traversé le voile qui nous séparaient de notre réussite, Jésus, celui qui a pénétré au-delà des cieux jusqu'à Dieu. Est condamné à l'inutilité l'effort du grand prêtre juif qui pénétrait, une fois par an, dans le Saint des saints. Comme est condamné l'effort de tous nos grands prêtres modernes en mal de solutions libératrices. Plus de regards en arrière. Tenons ferme à l'affirmation de notre foi. Pourquoi coller l'oreille aux « philosophes » ? Et pas de dangereuse résignation !

En effet ! Et de montrer la situation exceptionnelle de ce Jésus qui seul peut nous libérer, parce qu'il est à la fois du côté de Dieu et du nôtre. Il est Fils de Dieu; il est homme comme nous, il a partagé nos faiblesses, il a connu l'épreuve comme nous.

Il est ainsi le pont, le « pontife ». En lui la rencontre entre Dieu et nous est faite. Avançons-nous donc et avec pleine assurance, sans hésiter, vers le Dieu qui fait grâce, qui nous donne la réussite profonde. En temps voulu, avant que l'épreuve nous casse, avant que notre hésitation devienne chute. En ce triduum pascal, temps voulu par excellence.

Et l'auteur de relancer ces chrétiens paralysés par leurs épreuves, en leur montrant combien ce Christ leur (nous) est proche. Il a connu la souffrance. Il a prié, supplié Dieu avec un grand cri et des larmes. Il a appris l'obéissance au plan de Dieu, alors qu'il avait peur et envie d'échapper aux souffrances de sa passion (« éloigne de moi

ce calice »). Vois, il n'est pas venu faire des théories sur la souffrance. Il y est entré. En plein dedans. Dans un grand cri et des larmes !

Mais il l'a retournée, la souffrance. Il a ainsi été exaucé. Le Père lui a donné le triomphe de Pâques. Il est devenu pour nous la cause du salut (de la réussite) éternel.

Les raisonnements ne vont pas loin. Ils buteront toujours sur le scandale d'un Dieu qui permet le mal.

Il n'y a de réponse que par un autre scandale, bien plus énorme : celui de Dieu lui-même qui entre dans notre peine et qui la partage, mort comprise. Il y a cet autre scandale encore, lui aussi indicible : Jésus qui ressuscite le troisième jour et qui nous crie : « Que votre cœur cesse de se troubler. Gardez courage, j'ai vaincu le monde » (Jn 14, 1.27 ; 16, 33).

4. QUATRIÈME TEXTE : Jn 18, 1 - 19, 42

Chaque évangéliste a son éclairage particulier. Saint Jean, qui aime les synthèses, médite, appuie la gloire du Christ au travers même de son abaissement. Dédaignant, avec une intention marquée, les descriptions humiliantes comme l'agonie, l'épuisement sur le chemin du calvaire – il choisit les scènes qui lui révèlent avec plus de profondeur la gloire cachée sous l'ignominie : au jardin de l'agonie, ce sont les soldats, et non Jésus, qui sont effrayés : Jésus reste le maître des événements. Lui-même s'avance vers les gardes pour se livrer, il porte lui-même sa croix sans le secours de personne... Sont particulièrement significatives – la scène chez Pilate, où ce dernier fait piètre figure devant un Christ serein, majestueux que le gouverneur finit par proclamer roi – les derniers instants sur la croix : Jésus y donne souverainement ses ordres à Jean et à Marie qui représentent l'Église. Dans des jeux de mots dont il a le secret, Jean écrit : *Tout est accompli* (ma vie est finie, mais surtout : j'ai réalisé tout ce que le Père m'a demandé d'accomplir), puis encore : *Jésus remet l'esprit*, ce qui peut s'entendre et par : mourir – et par : donner l'Esprit Saint à l'Église.

Cette façon de méditer la passion du Christ est extrêmement réconfortante. Elle nous apprend à regarder les souffrances de l'Église et les nôtres avec des yeux qui y voient présent le Christ de gloire, maître du Mal. Nous ne sommes plus de pauvres victimes du sort, le Mal est déjà vaincu dans ses racines. La mort aussi : elle n'est plus un trou, elle est une porte ; plus un néant, mais une entrée dans le Royaume.

18. Fr David pour l'abbaye Saint Benoît d'En Calcat

I. (2012)

Au cœur de la foi chrétienne, évangélique, il y a ce que nous venons d'entendre : le récit d'un ECHEC, d'un fiasco complet.

Ce récit de l'échec de Jésus le Fils de Dieu est bien le noyau central, fondamental, de l'évangile, de la « Bonne Nouvelle ».

Mais cet échec n'est pas isolé dans la Bible, il n'est pas nouveau !

Tout l'Ancien Testament nous raconte une succession d'échecs : échec dès le départ avec le récit du péché d'Adam, échec des élus de Dieu, de ce petit peuple qui s'en va comme esclave en Égypte, comme esclave à Babylone, échec d'une royauté idolâtre, échec des envoyés de Dieu, les prophètes...

La Bible a-t-elle une autre fonction que de nous raconter l'échec de Dieu ?

Ce Dieu-là, le Dieu biblique, se montre différent des autres dieux en ce qu'il échoue ! Il échoue à s'imposer, à nous imposer ce qu'il est, à nous imposer l'amour. Parce que dire « je t'aime ! », c'est dire justement « tu peux me faire échouer ».

Tel est le vrai Dieu, Celui-là qui est vivant : un Dieu tenu en échec par l'homme.

Mis en échec et pourtant vainqueur. Car si ce Dieu-là n'était pas tout-puissant, il ne mériterait pas le nom de Dieu ; ce serait parler pour ne rien dire. Où se cache donc sa puissance, son POUVOIR ?

Au cours d'une persécution, un juge romain disait à un chrétien : « sais-tu que j'ai le pouvoir de te mettre à mort ? » ; l'autre répondit : « mais savez-vous que j'ai le POUVOIR d'être mis à mort ? »

Dieu a même le pouvoir de mourir.

L'amour est plus puissant que la mort, il traverse la mort, il se fraie un passage là où nous ne voyons rien.

Notre Dieu n'évite pas l'obstacle, il ne le contourne pas, il le traverse, il n'évite pas l'échec, il le traverse, il n'évite pas la mort, il la traverse...

Il n'a rien à redouter, à éviter, à contourner, il traverse, il passe, il est Dieu.

Au passage, il nous frôle, l'Amour a effleuré le monde. Et après, c'est comme avant. Et tout l'enjeu est là, de notre côté : sommes-nous capables de prêter attention à cet échec, à ce raté, à ce presque rien ?

Il ne reste que cette question : sommes-nous capables d'amour, nous ?

II. (2011)

Une deuxième fois en moins de huit jours, nous venons d'écouter le récit de la Passion ; mais ce sera tout jusqu'à l'année prochaine.

Pourquoi ? Parce que c'est un récit dangereux, un récit qui peut faire basculer ce que nous pensions savoir de Dieu, et d'abord et surtout le fait qu'il est immortel, et tout-puissant...

Nous reconnaissons Jésus comme le Fils de Dieu, et Dieu meurt sur une croix, c'est au centre de notre proclamation chrétienne ! Maurice Zundel commentait :

« Si Dieu meurt, cela veut dire qu'il ne peut pas contraindre.[...] Devant celui qui meurt, nous sommes sûrs d'être libres, nous sommes sûrs d'échapper à toute contrainte. »

Oui, nous aussi, après saint Paul, nous répétons cela : « par la croix, le Christ nous a libérés », mais libérés de quoi au juste ?...du mal, de la mort ? Ils ont la vie dure, me semble-t-il, ces deux-là, et ils posent toujours autant problème.

Non, pour le moment, Dieu nous a seulement LIBÉRÉS DE LUI-MÊME, de Dieu ! Il commence par là...

En mourant, il nous a libérés du dieu que nous ne savions pas imaginer autrement que comme Celui qui tire toutes les ficelles, il nous a libérés du Magicien tout-puissant qui voit tout, comprend tout, manipule tout et nous laisse dans les ténèbres, dans l'ignorance et dans l'impuissance.

Avec la croix, Dieu s'est fait lui-même celui qui ne comprend pas et qui reste impuissant, à en mourir. Il s'est mis à notre place, il a pris notre place.

Frères et sœurs, dire à quelqu'un « je t'aime », aimer, qu'est-ce que cela veut dire, en quoi ça consiste ?

D'abord, au minimum, se mettre un peu à la place de l'autre pour comprendre mieux ce qu'il vit, ce qu'il souffre. Eh bien, Dieu a fait cela.

Et ensuite, au maximum, manifester par sa parole et par ses actes ceci : « je ne peux pas me passer de toi mais je te laisserai parfaitement libre de moi : je renonce à te contraindre, à prendre pouvoir sur toi, à te manipuler ».

Aimer, c'est vivre par un autre au point de mourir à soi-même.

Voilà ce que fait Dieu, et voilà ce qu'il nous invite à faire, ce qu'il nous apprend à faire, pour que nous vivions de sa vie.

Dieu est Amour.

19. Père Emmanuel Schwab pour prions en Église (2013)

Le père Schwab est curé de Saint-Ferdinand-des-Ternes (Paris)

« Je suis »

Jésus et Pierre, dans La Passion selon saint Jean de Bach, chantent sur deux mélodies très proches leur réponse à ceux qui les interrogent : « C'est moi » et « Non, je n'en suis pas ! » C'est qu'en allemand, les deux réponses, plus fidèles au grec, se ressemblent : « Ich bin's » et « Ich bin's nicht. » Littéralement : « Je le suis » et « Je ne le suis pas. » Le grec ne porte pas de complément ; il dit avec concision : « Je suis » et « Je ne suis pas. »

Dans sa réponse à la troupe qui vient l'arrêter, Jésus se présente tel qu'il est. Sa réponse évoque le Nom divin révélé à Moïse. Jésus assume sa seigneurie, à tel point que la dite troupe « tombe » à terre, ce verbe pouvant évoquer une prosternation... Et Jésus va traverser toute la Passion en étant simplement qui il est. Il sait qu'il fait un avec le Père et que nul ne peut rien arracher de la main du Père. Le « Je suis » de Jésus est répété trois fois : en termes bibliques, cela signifie que c'est certain.

Pierre, lui, renonce à se présenter tel qu'il est. En niant être disciple de Jésus, il se nie lui-même. « Je ne suis pas. » En cette négation de sa condition de disciple de Jésus, Pierre se défait lui-même. Ce n'est pas seulement le sens de son engagement ou de sa vie qui s'écroule ; c'est sa personne qui est affectée au plus profond. Il pensait sauver sa peau en niant être disciple de Jésus. Il la sauve peut-être, mais à l'intérieur de cette peau, il n'y a plus personne... « Je ne suis pas. » Mais

l'évangéliste ouvre une issue : il ne répète pas trois fois cette expression tragique. Pour le troisième reniement, il dit seulement : « Pierre nia. » Dans le triple « M'aimes-tu ? », Jésus constituera Pierre dans son être d'homme et de pasteur. I

20. Renaldo Battista pour la communauté Saint Albert le Grand (2010)

La condamnation de Jésus résulte d'une interaction toxique, voire funeste, entre la foule enflammée, les chefs des prêtres et les scribes, gardiens de la lettre des lois, Pilate et Hérode. Encore ici, le récit de Luc met en scène des personnages aux attitudes familières, qui nous interpellent personnellement, la volonté de pouvoir d'Hérode, le louvoisement de Pilate, l'intolérance des gardiens de la loi et l'incompréhension de la foule.

Ainsi, s'amorce le chemin de croix de Jésus de Nazareth qui le conduira au calvaire. Mais pour l'accompagner dans ce parcours douloureux, Simon de Cyrène, une figure de compassion, la meilleure part de nous-mêmes.

Dans quelques instants les ténèbres vont recouvrir le Golgotha et le voile du temple se déchirera, moment suprême où la nuit du doute fera place à la lumière de l'abandon, de la foi et de l'espérance. « Père, entre tes mains je remets mon esprit ».

Cet épisode riche de sens n'en finit pas de réverbérer dans l'histoire, mais aussi dans nos vies. On se rappellera les Hébreux en fuite d'Égypte qui se retrouvent devant la Mer Rouge, poursuivis par l'armée du Pharaon, coincés dans un étau, et Moïse qui les invite à la confiance, à l'espérance et leur ouvre un passage à travers la Mer Rouge.

Cette tension entre le doute, la désespérance et l'angoisse, et la foi, l'espérance et la joie, nous l'avons vécue à différents moments de nos vies, l'accouchement et la naissance d'un enfant, la première journée d'école, l'interminable attente d'un résultat de test diagnostique et la maladie, les moments qui précèdent une performance sportive ou artistique.

Jésus sur la croix nous montre le chemin, le passage de la Mer Rouge qui s'ouvre chaque fois que dans nos vies nous arrivons au bout de la désespérance, à l'orée d'une voie nouvelle, souvent insoupçonnée, lumineuse, la passion comme célébration de la vie qui se renouvelle. La croix faite non pas de bois sec mais de bois vert vivant.

Mais qu'est-ce donc qui transforme le doute et l'angoisse en foi, espérance et apaisement? La réponse nous est donnée par le prophète Isaïe aux versets 52 et 53, dans le récit énigmatique du serviteur, que d'aucuns ont interprété comme préfigurant la passion du Christ.

Écoutons le prophète :

« Voici, il comprendra et réussira mon serviteur. Il sera haut placé, élevé, exalté à l'extrême...

Mais pour sûr, nos maladies et nos faiblesses, c'est lui qui les a levées, et nos douleurs il les a portées...

Il rendra justice, mon serviteur, à des multitudes. Et leurs torts, lui, il les portera.

C'est pourquoi, je lui donnerai sa part parmi des multitudes ».

L'amour de l'autre et des autres, plutôt que le repliement sur soi, est ce qui transforme le doute existentiel en espérance et en renaissance. Jésus entra librement dans sa passion car il voulait témoigner de façon éclatante de son message d'amour et de don, sans ambiguïté, totalement, de façon extrême. Les injures ne l'atteignent plus, il vit dans sa bulle, dans une autre dimension, il est ailleurs dans un univers d'amour, le véritable « royaume des cieux ».

Mais tout cela est incompréhensible aux protagonistes du récit de la passion, et peut-être à nous-mêmes. Le récit est vécu au premier degré comme un fait divers qui fera « la une », l'espace d'une journée. La crucifixion d'un prophète et de deux malfaiteurs, vue à travers les yeux des disciples, des scribes, de Pilate, d'Hérode et de la foule.

Cependant, à travers la compassion de Simon de Cyrène, de Joseph d'Arimatee et des femmes qui l'accompagnent dans ses derniers moments, commence à poindre au-delà de ces événements une signification plus profonde, la promesse du tombeau vide et de la résurrection.

6. Les Textes commentés par M. Chanut

7. Annexes

1. Intuitions in InterBible

I. Un homme crucifié avec son peuple (2005)

« La multitude avait été consternée en le voyant, car il était si défiguré qu'il ne ressemblait plus à un homme... » (Is 42, 14).

Quand il était archevêque de San Salvador, monseigneur Romero vivait dans une maisonnette proche d'un hôpital pour cancéreux, tenu par des sœurs carmélites. L'une d'elles, amie intime de monseigneur, participait à la célébration eucharistique dans la chapelle de l'hôpital où on l'a assassiné le 24 mars 1980. Elle donne ici son témoignage.

La dernière homélie de monseigneur était belle. Il parlait comme s'il avait su qu'il allait se faire tuer. Il a souvent répété que si le grain ne meurt, il ne peut porter de fruit. À la fin de son homélie, il s'est dirigé vers l'autel. L'instant d'après, on entendait le coup de feu.

Je remercie Dieu pour ce grand prophète du El Salvador. Il est mort comme Jésus et, aujourd'hui, il intercède pour tous les pauvres et pour tout son peuple. Un journaliste a un jour demandé à monseigneur Romero s'il avait peur quand il dénonçait les injustices et les abus. Il a répondu qu'en effet il avait peur et qu'il savait ce qui allait lui arriver. Il a rajouté qu'il pardonnait à ses assassins. Il savait qu'il ressusciterait dans son peuple

(El Salvador, Un peuple crucifié, témoin de sa foi).

LIEN : La défiguration de Jésus est le symbole de la souffrance des êtres humains d'hier et d'aujourd'hui. Symbole des échecs et des deuils, symbole de l'exploitation, de l'injustice et du mensonge, symbole de tout ce qui brise et ravage un visage humain.

Et quand la pierre du tombeau se referme sur ces visages meurtris et anéantis et que le silence apparent de Dieu semble la seule réponse à ce non-sens, la récréation, la réparation est déjà à l'œuvre et un monde nouveau est en train de naître.

Alors les nuits de nos souffrances, qu'elles soient d'ordre moral, physique ou spirituel, sont éclairées par cette vie nouvelle déjà présente sur la croix de Jésus.

II. Inconsolable (2006)

*« Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui sont venus m'entendre.
Eux savent ce que j'ai dit » (Jn 18, 21).*

Notre fille de quatre ans connaissait la signification religieuse de Noël, mais nous ne lui avions pas encore expliqué celle de Pâques.

Le matin du Vendredi saint, elle alluma la télévision pour regarder son émission préférée, mais le programme pour enfants avait été remplacé par l'histoire de la Passion.

À la fin, elle accourut vers moi et dit : « T'as entendu ce qui est arrivé à Jésus ? » (C. Davis).

LIEN : Ce moment central de l'histoire de l'humanité, de l'histoire de notre foi, le regarde-t-on avec toute la fraîcheur de cette enfant ? Est-il encore d'une actualité frappante pour nous aujourd'hui ?

« Tout s'est passé si vite, mais à nous, il nous faut des siècles pour tenter de comprendre. Déjà les apôtres avaient mis des années pour mesurer la signification de ces événements. De multiples messages, diffusés dans leur prédication, jettent des lueurs sur ce mystère. (...) ».

« Pendant ces quelques heures, Jésus a-t-il eu le temps de réaliser tout ce qui arrivait ? Mais voilà longtemps déjà qu'il s'était engagé sur ce chemin. (...) ».

« Dans le grave silence de ces jours, l'Esprit de Jésus nous convie à poursuivre cette méditation et à rechercher comment la Passion et la Résurrection de Jésus nous ont touchés. (...) » (Marcel Metzger, Signe d'aujourd'hui, no 111, p. 115).

III. L'oiseau ensanglanté (2006)

Des myriades d'oiseaux voletaient sous un filet tendu au-dessus du sol. Sans cesse ils s'envolaient, heurtaient le filet et retombaient à terre. Le spectacle était accablant de tristesse. Mais voici qu'un oiseau s'élança à son tour. Il s'obstina à lutter contre le filet, et soudain, blessé, couvert de sang, il le rompit et s'élança vers l'azur. Ce fut un cri strident parmi tout le peuple des oiseaux, et dans un bruissement d'ailes innombrables, ils se précipitèrent vers la brèche, vers l'espace sans limite.

LIEN : Jésus ensanglanté a brisé le filet du destin. L'impossible est désormais au cœur de la foi chrétienne et de l'humanité. Cri de l'oiseau ensanglanté, il veut ouvrir à tous l'espace ... « Dieu est couvert de blessures d'amour qui jamais ne se ferment » écrit Lorca. Ces blessures, Dieu les reçoit sur toute la face de la terre : les guerres, les injustices, les détresses, le désespoir ... blessures de Dieu!

IV. « Tout est consommé » (2007)

« *Tout est consommé* » (Jn 19, 3).

Voilà... tout est achevé... Les Romains et le Sanhédrin pensaient bien en avoir fini avec ce personnage dérangeant qu'était Jésus. Les deux derniers jours avaient été terribles pour tout le monde: la population était descendue dans les rues, montée au Calvaire. Soulevée par des agitateurs, elle avait crié, demandé du sang. Et Jésus s'est laissé faire, son heure était arrivée.

À un moment ou l'autre de notre vie, il nous est arrivé de laisser le récit de la Passion nous émouvoir et nous bouleverser au point qu'il prenne plus de place dans notre vie de croyant que la résurrection du matin pascal. Quand Jésus sur la Croix s'écrie tout est consommé c'est comme dire : « c'est achevé », « j'ai terminé la mission que le Père m'a donnée à accomplir ». C'est un cri de victoire! C'est ce que le récit de la Passion selon Jean nous dit aujourd'hui. Il nous dit comment Jésus est entré dans sa gloire. La Croix que nous vénérons aujourd'hui est le dernier pas d'accession au trône de Gloire.

Jean écrit comme le témoin authentique qui a vécu les événements et les rapporte avec les yeux de la foi. Il insiste sur les gestes, les paroles qui annoncent la glorification et il omet les humiliations, il ne parle pas de Simon de Cyrène qui doit aider à porter la croix, ni des moqueries, ni du cri de désolation, de la noirceur. Jean insiste davantage sur « portant lui-même sa croix », les affirmations de sa royauté, la robe sans couture, les paroles de Jésus à sa mère et au disciple, et « j'ai soif ». Le rappel des prophéties concernant « son heure », la grandeur de la mort quand tout est accompli, le sang et l'eau: le sang de l'Eucharistie, l'Esprit qui viendra par l'eau du Baptême, la foi en « celui qu'ils ont transpercé ».

La croix que nous contemplons ne répand pas une ombre sombre sur le récit évangélique de Jean. Comme l'a dit sainte Catherine de Sienne : « C'est l'amour qui a fixé le Christ sur la Croix et non pas les clous », ce n'est pas d'abord la persécution qui a fait mourir le Christ, c'est « cette glorification progressive due à la présence en Lui de toute la plénitude de la Miséricorde divine qui a atteint son sommet à l'heure de Gethsémani... Jésus est mort de Gloire et non pas victime du mal, c'est pour cela qu'Il est ressuscité ».

L'Église comme notre mère, nous invite aujourd'hui à accompagner Jésus sur la route douloureuse mais glorieuse du Vendredi saint, Chemin qui le conduit à son exaltation et à l'établissement du Royaume.

Or, à l'endroit où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin où se trouvait un tombeau neuf,... ce fut donc là qu'ils déposèrent Jésus (Jean 19, 41-42)... Entrons au jardin pour veiller près de Jésus, mettons-nous en présence de cet amour infini qui a consumé le Christ.

V. La souffrance est recyclable (2008)

« Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. » (Jn 18, 37)

En entrant dans la ville d'Asbestos, je fus frappé par les montagnes grises qui bordaient le chemin. « Qu'est-ce que c'est ? » demandai-je à mon hôte. « C'est le résidu de l'extraction d'amiante, me répondit-il. Une poussière qu'on déverse à pleins camions aux abords de la ville. C'est gros, c'est laid et ça ne peut servir à rien ! »

Ce soir-là, on montra à la télé, coup sur coup, un reportage sur les sidéens et un autre sur le dernier tremblement de terre. Des scènes de paysages ravagés par des forces meurtrières, des gros plans de visages ravagés par la souffrance. Toute la souffrance humaine m'apparut alors comme les montagnes de poussière à l'entrée d'Asbestos : grosse, laide, inutile.

Le Calvaire est aussi une montagne de souffrance. Mais il s'y est produit un miracle plus grand encore que celui de Cana où l'eau fut changée en vin. Au Calvaire, Jésus prend la souffrance et la change en amour. « Ma vie, nul ne la prend, c'est moi qui la donne. » À tous les crucifiés de la terre, à tous ceux et celles qui sont écrasés par leur souffrance, Jésus apparaît comme celui qui peut, non pas supprimer la croix, mais la transformer. Sur sa croix, la souffrance devient recyclable. Ce qu'il y a de plus laid, de plus inhumain, devient ce qu'il y a de plus beau : l'amour.

Je n'ose dire cela à ceux et celles qui souffrent. Mais j'ose prier pour qu'eux et moi entrions dans le mystère insondable de la croix du Christ pour y découvrir que la souffrance est recyclable. (Georges Madore, Prions en Église).

Prière

Mon Père,
Je m'abandonne à toi,
Fais de moi ce qu'il te plaira.
Quoi que tu fasses de moi, je te remercie.
Je suis prêt à tout,
j'accepte tout pourvu que ta volonté se fasse en moi.
En toutes tes créatures, je ne désire rien d'autre, mon Dieu.
Je remets mon âme entre tes mains,
je te la donne, mon Dieu,
avec tout l'amour de mon cœur, parce que je t'aime,
Et que ce m'est un besoin d'amour de me donner,
de me remettre entre tes mains sans mesure,
Avec une infinie confiance, car tu es mon Père.

Frère Charles

2. Préparer la célébration in Prions en Église/Fr

3. Célébrer

PRÉSENTATION DE LA CÉLÉBRATION

MOT DE RASSEMBLEMENT

PRIÈRE D'OUVERTURE (*eucharistie de rassemblement*)

INTRODUCTION AUX LECTURES

1. Première lecture

2. Psaume

3. L'Apôtre

4. L'Évangile

LA PASSION DE NOTRE SEIGNEUR JÉSUS CHRIST SELON SAINT JEAN

Avant la fête de Pâque, sachant que l'heure était venue pour lui de passer de ce monde à son Père, Jésus, ayant aimé les siens qui étaient dans le monde, les aima jusqu'au bout. Au cours du repas, alors que le démon avait déjà inspiré à Judas Iscariote, fils de Simon, l'intention de le livrer, Jésus, sachant que le Père a tout remis entre ses mains, qu'il est venu de Dieu et qu'il retourne à Dieu, se lève de table, quitte son vêtement, et prend un linge qu'il se noue à la ceinture; puis, il verse de l'eau dans un bassin, il se met à laver les pieds des disciples et à les essuyer avec le linge qu'il avait à la ceinture.

Après leur avoir lavé les pieds, il reprit son vêtement et se remit à table. Il leur dit alors : « Comprenez-vous ce que je viens de faire ? Vous m'appelez 'Maître' et 'Seigneur', et vous avez raison, car vraiment je le suis. Si donc moi, le Seigneur et le Maître, je vous ai lavé les pieds, vous aussi, vous devez vous laver les pieds les uns aux autres. C'est un exemple que je vous ai donné afin que vous fassiez, vous aussi, comme j'ai fait pour vous. »

Après le repas, Jésus sortit avec ses disciples et traversa le torrent du Cédron; il y avait là un jardin, dans lequel il entra avec ses disciples.

NE M'ABANDONNE PAS

Il était broyé par la souffrance
Son visage était défiguré.
Et pourtant il était homme de paix,
Un semeur de bonté sur son passage
Mais pourquoi tant d'épines sur son front ?

Il fait froid dans le cœur de notre monde !

Et lui dans sa détresse priait :
« Père, Père, que ta volonté soit faite !
Père, Père, ne m'abandonne pas ! »

En chemin, il a porté sa croix
Et tombé sous le poids de nos misères.
Car c'était nos souffrances qu'il portait.
Il voulait soulager nos désespoirs.
Mais pourquoi emprisonner la lumière ?
Il fait nuit dans le cœur de notre monde !

Et lui dans les ténèbres priait :
« Père, Père, que ta volonté soit faite !
Père, Père, ne m'abandonne pas ! »

On l'a mis au rang des malfaiteurs.
Il s'est fait obéissant jusqu'à la mort.
Au larron, il donne son pardon,
À Simon, un regard plein de tendresse.
Mais pourquoi a-t-on crucifié l'amour ?
Le silence envahit le cœur du monde !

Et lui dans ce silence priait :
« Père, Père, que ta volonté soit faite !
Père, Père, ne m'abandonne pas ! »

Judas, qui le livrait, connaissait l'endroit, lui aussi, car Jésus y avait souvent réuni ses disciples. Judas prit donc avec lui un détachement de soldats, et des gardes envoyés par les chefs des prêtres et les pharisiens. Ils avaient des lanternes, des torches et des armes. Alors Jésus, sachant tout ce qui allait lui arriver, s'avança et leur dit : « Qui cherchez-vous ? » Ils lui répondirent : « Jésus le Nazaréen. » Il leur dit : « C'est moi. » Judas, qui le livrait, était au milieu d'eux. Quand Jésus leur répondit : « C'est moi », ils reculèrent, et ils tombèrent par terre. Il leur demanda de nouveau : « Qui cherchez-vous ? » Ils dirent : « Jésus le Nazaréen. » Jésus répondit : « Je vous l'ai dit : c'est moi. Si c'est bien moi que vous cherchez, ceux-là, laissez-les partir. » (Ainsi s'accomplissait la parole qu'il avait dite : « Je n'ai perdu aucun de ceux que tu m'as donnés. ») Alors Simon-Pierre, qui avait une épée, la tira du fourreau; il frappa le serviteur du grand prêtre et lui coupa l'oreille droite. Le nom de ce serviteur était Malcus. Jésus dit à Pierre : « Remets ton épée au fourreau. Est-ce que je vais refuser la coupe que le Père m'a donnée à boire ? » Alors les soldats, le commandant et les gardes juifs se saisirent de Jésus et l'enchaînent. Ils l'emmenèrent d'abord chez Anne, beau-père de Caïphe, le grand prêtre de cette année-là. (C'est Caïphe qui avait donné aux Juifs cet avis : « Il vaut mieux qu'un seul homme meure pour tout le peuple. »)

Simon-Pierre et un autre disciple suivaient Jésus. Comme ce disciple était connu du grand-prêtre, il entra avec Jésus dans la cour de la maison du grand-prêtre, mais Pierre était resté dehors, près de la porte. Alors l'autre disciple – celui qui était connu du grand-prêtre – sortit, dit un mot à la jeune servante qui gardait la porte, et fit

entrer Pierre. La servante dit alors à Pierre : « N'es-tu pas, toi aussi, un des disciples de cet homme-là ? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Les serviteurs et les gardes étaient là; comme il faisait froid, ils avaient allumé un feu pour se réchauffer. Pierre était avec eux, et se chauffait lui aussi.

Or, le grand prêtre questionnait Jésus sur ses disciples et sur sa doctrine. Jésus lui répondit : « J'ai parlé au monde ouvertement. J'ai toujours enseigné dans les synagogues et dans le Temple, là où tous les Juifs se réunissent, et je n'ai jamais parlé en cachette. Pourquoi me questionnes-tu? Ce que j'ai dit, demande-le à ceux qui sont venus m'entendre. Eux savent ce que j'ai dit. » À cette réponse, un des gardes, qui était à côté de Jésus, lui donna une gifle en disant : « C'est ainsi que tu réponds au grand prêtre ! » Jésus lui répliqua : « Si j'ai mal parlé, montre ce que j'ai dit de mal; mais si j'ai bien parlé, pourquoi me frappes-tu? » Anne l'envoya, toujours enchaîné, au grand prêtre Caïphe.

Simon-Pierre était donc en train de se chauffer; on lui dit : « N'es-tu pas un de ses disciples, toi aussi? » Il répondit : « Non, je n'en suis pas ! » Un des serviteurs du grand prêtre, parent de celui à qui Pierre avait coupé l'oreille, insista : « Est-ce que je ne t'ai pas vu moi-même dans le jardin avec lui? » Encore une fois, Pierre nia. À l'instant le coq chanta.

N'AIE PAS PEUR

**N'aie pas peur,
Laisse-toi regarder par le Christ
Laisse-toi regarder
Car il t'aime.**

Il a posé sur moi son regard,
Un regard plein de tendresse.
Il a posé sur moi son regard,
Un regard long de promesse.

Il a posé sur moi son regard,
Et ses yeux en disaient long.
Il a posé sur moi son regard,
C'était celui du pardon.

Il a posé sur moi son regard,
Alors j'ai vu qu'il pleurait.
Il a posé sur moi son regard,
Alors j'ai su qu'il m'aimait.

Alors on emmène Jésus de chez Caïphe au palais du gouverneur. C'était le matin. Les Juifs n'entrèrent pas eux-mêmes dans le palais, car ils voulaient éviter une souillure qui les aurait empêchés de manger l'agneau pascal. Pilate vint au dehors pour leur parler : « Quelle accusation portez-vous contre cet homme? » Ils lui répondirent : « S'il ne s'agissait pas d'un malfaiteur, nous ne te l'aurions pas livré. » Pilate leur dit : « Reprenez-le, et vous le jugerez vous-mêmes suivant votre loi. » Les Juifs lui dirent : « Nous n'avons pas le droit de mettre quelqu'un à mort. » Ainsi s'accomplissait la parole que Jésus avait dite pour signifier de quel genre de mort il

allait mourir. Alors Pilate rentra dans son Palais, appela Jésus et lui dit : « Es-tu le roi des Juifs ? » Jésus lui demanda : « Dis-tu cela de toi-même, ou bien parce que d'autres te l'ont dit ? » Pilate répondit : « Est-ce que je suis Juif, moi ? Ta nation et les chefs des prêtres t'ont livré à moi; qu'as-tu donc fait? » Jésus déclara : « Ma royauté ne vient pas de ce monde; si ma royauté venait de ce monde, j'aurais des gardes qui se seraient battus pour je ne sois pas livré aux Juifs. Non, ma royauté ne vient pas d'ici. » Pilate lui dit : « Alors, tu es roi? » Jésus répondit : « C'est toi qui dis que je suis roi. Je suis né, je suis venu dans le monde pour ceci : rendre témoignage à la vérité. Tout homme qui appartient à la vérité écoute ma voix. » Pilate lui dit : « Qu'est-ce que la vérité? » Après cela, il sortit de nouveau pour aller vers les Juifs, et il leur dit : « Moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. Mais c'est la coutume chez vous que je relâche quelqu'un pour la Pâque : voulez-vous que je vous relâche le roi des Juifs? » Mais ils se mirent à crier : « Pas lui! Barabbas! » (Ce Barabbas était un bandit).

Alors Pilate ordonna d'emmener Jésus pour le flageller. Les soldats tressèrent une couronne avec des épines, et lui mirent sur la tête; puis ils le revêtirent d'un manteau de pourpre. Ils s'avançaient vers lui et ils disaient : « Honneur à toi, roi des Juifs! » Et ils le giflaient.

Pilate sortit de nouveau pour dire aux Juifs : « Voyez, je vous l'amène dehors pour que vous sachiez que je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Alors Jésus sortit, portant la couronne d'épines et le manteau de pourpre. Et Pilate leur dit : « Voici l'homme. » Quand ils le virent, les chefs des prêtres et les gardes se mirent à crier : « Crucifie-le! Crucifie-le! Pilate leur dit : « Reprenez-le, et crucifiez-le vous-mêmes; moi, je ne trouve en lui aucun motif de condamnation. » Les Juifs lui répondirent : « Nous avons une Loi, et suivant la Loi il doit mourir, parce qu'il s'est prétendu le Fils de Dieu. » Quand Pilate entendit ces paroles, il redoubla de crainte. Il rentra dans son palais, et dit à Jésus : « D'où es-tu? » Jésus ne lui fit aucune réponse. Pilate lui dit alors : « Tu refuses de me parler, à moi? Ne sais-tu pas que j'ai le pouvoir de te relâcher, et le pouvoir de te crucifier ? » Jésus répondit : « Tu n'aurais aucun pouvoir sur moi si tu ne l'avais reçu d'en haut; ainsi, celui qui m'a livré à toi est chargé d'un péché plus grave. » Dès lors, Pilate cherchait à le relâcher; mais les Juifs se mirent à crier : « Si tu le relâches, tu n'es pas ami de l'empereur. Quiconque se fait roi s'oppose à l'empereur. » En entendant ces paroles, Pilate amena Jésus au-dehors; il le fit asseoir sur une estrade à l'endroit qu'on appelle le Dalage (en hébreu : Gabbatha). C'était un vendredi, la veille de la Pâque, vers midi. Pilate dit aux Juifs : « Voici votre roi. » Alors ils crièrent : « À mort! À mort! crucifie-le! » Pilate leur dit : « Vais-je crucifier votre roi? » Les chefs des prêtres répondirent : « Nous n'avons pas d'autre roi que l'empereur. » Alors, il leur livra Jésus pour qu'il soit crucifié, et ils se saisirent de lui.

O MON PEUPLE QUE J'AIME

**O mon peuple que j'aime, pourquoi ?
Pourquoi m'as-tu fait tant de mal ?**

J'étais venu vers toi pour te donner la vie,

Mais tu n'as rien compris à mon trop fol amour.
J' étais venu vers toi pour te donner la joie
Et tu as mis en moi la tristesse du monde.

J' étais venu vers toi pour t'apprendre l'enfance
Et tu as mis en moi la vieillesse du monde.
Tu as cloué sur moi tout le péché du monde.

Mais tu me reviendras parce que je t'aime trop,
Et que sur ton visage, il reste un long baiser.
Mais tu me reviendras, et ta vie sera neuve,
Car j'ai tout pardonné, tout donné sur la croix.

Mais tu me reviendras, car je me lèverai;
Et j'irai te chercher au delà de la peur
Et tu me deviendras mon peuple que j'aimais.

Jésus, portant lui-même sa croix, sortit en direction du lieu dit en hébreu : Golgotha (nom qui se traduit : « Calvaire, c'est-à-dire : « Crâne »). Là, ils le crucifièrent, et avec lui deux autres, un de chaque côté, et Jésus au milieu. Pilate avait rédigé un écriteau qu'il fit placer sur la croix, avec cette inscription : « Jésus le Nazaréen, roi des Juifs. » Comme on avait crucifié Jésus dans un endroit proche de la ville, beaucoup de Juifs lurent cet écriteau, qui était libellé en hébreu, en latin et en grec. Alors les prêtres des Juifs dirent à Pilate : « Il ne fallait pas écrire : « Roi des Juifs »; il fallait écrire : Cet homme a dit : « Je suis le roi des Juifs. » Pilate répondit : « Ce que j'ai écrit, je l'ai écrit. » Quand les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses habits; ils en firent quatre parts , une pour chacun. Restait la tunique; c'était une tunique sans couture, tissée tout d'une pièce de haut en bas. Alors ils se dirent entre eux : « Ne la déchirons pas, tirons au sort celui qui l'aura. » Ainsi s'accomplissait la parole de l'Écriture : Ils se sont partagé mes habits; ils ont tiré au sort mon vêtement. C'est bien ce que firent les soldats.

Après cela., sachant que désormais toutes choses étaient accomplies, et pour que l'Écriture s'accomplisse jusqu'au bout, Jésus dit : « J'ai soif. » Il y avait là un récipient plein d'une boisson vinaigrée. On fixa donc une éponge remplie de ce vinaigre à une branche d'hysope, et on l'approcha de sa bouche. Quand il eut pris le vinaigre, Jésus dit : « Tout est accompli. » Puis, inclinant la tête, il remit l'esprit.

(Ici on fléchit le genou, et on s'arrête un instant)

Comme c'était le vendredi, il ne fallait pas laisser des corps en croix durant le sabbat, (d'autant plus que ce sabbat était le grand jour de la Pâque). Alors les Juifs demandèrent à Pilate qu'on enlève les corps après leur avoir brisé les jambes. Des soldats allèrent donc briser les jambes du premier, puis du deuxième des condamnés que l'on avait crucifiés avec Jésus. Quand ils arrivèrent à celui-ci, voyant qu'il était déjà mort, ils ne lui brisèrent pas les jambes, mais un des soldats avec sa lance lui perça le côté; et aussitôt, il en sortit du sang et de l'eau. Celui qui a vu rend témoignage, afin que vous croyiez vous aussi. (Son témoignage est véridique et le Seigneur sait qu'il dit vrai.) Tout cela est arrivé afin que cette parole de l'Écriture s'accomplisse :

Aucun de ses os ne sera brisé. Et un autre passage dit encore : Ils levèrent les yeux vers celui qu'ils ont transpercé.

Après cela, Joseph d'Arimathie, qui était disciple de Jésus, mais en secret par peur des Juifs, demanda à Pilate de pouvoir enlever le corps de Jésus. Et Pilate le permit. Joseph vint donc enlever le corps de Jésus. Nicodème (celui qui la première fois était venu trouver Jésus pendant la nuit) vint lui aussi; il apportait un mélange de myrrhe et d'aloès pesant environ cent livres. Ils prirent le corps de Jésus, et ils l'enveloppèrent d'un linceul, en employant les aromates selon la manière juive d'ensevelir les morts. Près du lieu où Jésus avait été crucifié, il y avait un jardin, et dans ce jardin, un tombeau neuf dans lequel on n'avait encore mis personne. Comme le sabbat des Juifs allait commencer, et que ce tombeau était proche, c'est là qu'ils déposèrent Jésus.

CHANT DE MÉDITATION

PAS N'IMPORTE QUEL AMOUR

**L'Amour,
C'est pas n'importe quel Amour,
Qui va jusqu'à donner sa vie
Pour ses amis. (bis)**

L'Amour qui chasse la peur et fait confiance à la vie,
Celui qui risque son cœur sur des chemins inédits.
Celui qui laisse un pays, une terre une maison,
Et qui n'emporte avec lui rien d'autre qu'un baluchon.

L'Amour qui tombe à genoux devant un mendiant blessé,
Celui qui reste debout pour veiller à ses cotés.
Celui qui sait partager quand on appelle au secours,
Et qui donne sans compter, sans rien attendre en retour.

L'Amour qui ose parler quand tout le monde se tait
Et qui refuse d'entrer dans le jeu des gens parfaits.
Celui qui donne la paix comme on se donne la main
Et qui renonce à jamais à la violence et aux poings.

L'Amour qui prend les devants au rendez-vous du pardon
Et qui repart en chantant vers un nouvel horizon.
Celui qui va jusqu'au bout quand il choisit d'oublier.
Celui qui passe pour fou quand il s'entête à aimer.

L'Amour qui pleure de joie devant l'agneau retrouvé.
Celui qui ouvre les bras quand le prodigue est rentré.
Celui qui donne l'espoir quand tout semble être fini
Et qui peut croire sans voir qu'il est fait pour l'infini.

PRIÈRE UNIVERSELLE

En ce jour où nous faisons mémoire de notre Sauveur, prions avec confiance Celui dont l'amour est vainqueur de tout mal :

1. Prions pour l'Église du Christ : (prière en silence)

**Fais paraître ton jour et le temps de ta grâce,
Fais paraître ton jour, que l'homme soit sauvé !**

2. Prions pour les évêques, et pour le pape : (prière en silence)

3. Prions pour notre Église de Montréal : (prière en silence)

4. Prions pour ceux qui s'avancent au Baptême : (prière en silence)

5. Prions pour les chrétiens de toutes confessions : (prière en silence)

6. Prions pour nos frères juifs : (prière en silence)

7. Prions pour toutes les personnes qui ne connaissent pas Jésus : (prière en silence)

8. Prions pour les incroyants : (prière en silence)

9. Prions pour tous ceux qui portent une responsabilité publique. (prière en silence)

10. Prions pour ceux qui souffrent, les malades, les blessés de la vie, les personnes seules, les vieillards, les personnes en prison, les jeunes désemparés : (prière en silence)

FAIS PARAÎTRE TON JOUR

**Fais paraître ton jour
Et le temps de ta grâce,
Fais paraître ton jour :
Que l'homme soit sauvé !**

Par la croix du Fils de Dieu, signe levé
Qui rassemble les nations,
Par le corps de Jésus-Christ dans nos prisons
Innocent et torturé,
Sur les terres désolées, terres d'exil,
Sans printemps, sans amandier.

Par la croix du Bien-Aimé, fleuve de paix
où s'abreuve toute vie,

Par le corps de Jésus Christ,
Hurlant nos peurs dans la nuit des hôpitaux,
Sur le monde que tu fis pour qu'il soit beau
Et nous parle de ton nom.

Par la croix du Serviteur, porche royal
Où s'avancent les pécheurs,
Parle corps de Jésus Christ, nu, outragé,
Sous le rire des bourreaux,
Sur les foules sans bergers et sans espoir,
Qui ne vont qu'à perdre cœur.

Par la croix de l'Homme-Dieu, arbre béni,
Où s'abritent les oiseaux,
Par le corps de Jésus Christ, re-crucifié,
Dans nos guerres sans pardon,
Sur les peuples de la nuit et du brouillard
Que la haine a décimés.

COMMUNION AU PÈRE

SCEAU DE L'ALLIANCE (communion aux sanctifiés)

POUR CONCLURE LES RITES DE COMMUNION

BÉNÉDICTION ET RENVOI DE L'ASSEMBLÉE

PROLONGEMENT EUCHARISTIQUE

4. Litanies de la Passion

Seigneur, ayez pitié de nous
Seigneur, ayez pitié de nous

O Christ, ayez pitié de nous
O Christ, ayez pitié de nous

Seigneur, ayez pitié de nous
Seigneur, ayez pitié de nous

Jésus, écoutez-nous
Jésus, écoutez-nous

Jésus, exaucez-nous
Jésus, exaucez-nous

Père du Ciel qui êtes Dieu,
ayez pitié de nous

Fils, Rédempteur du monde qui êtes Dieu,
ayez pitié de nous

Saint-Esprit qui êtes Dieu,
ayez pitié de nous

Sainte Trinité qui êtes un seul Dieu,
ayez pitié de nous

Jésus Roi de gloire, faisant votre entrée à Jérusalem pour y consommer l'ouvrage de notre rédemption,

ayez pitié de nous

Jésus prosterné devant votre Père au jardin des Oliviers et chargé des crimes du monde entier,

ayez pitié de nous

Jésus saisi de frayeur, accablé de tristesse, réduit à l'agonie et couvert d'une sueur de sang,

ayez pitié de nous

Jésus trahi par un apôtre perfide et vendu à vil prix comme un esclave,

ayez pitié de nous

Jésus lié, garrotté, traîné chez Anne et chez Caïphe, et traité d'impie et de blasphémateur,

ayez pitié de nous

Jésus conduit chez Pilate et accusé comme séditieux et comme rebelle,

ayez pitié de nous

Jésus paraissant devant Hérode, revêtu d'une robe d'ignominie, comme un insensé, **ayez pitié de nous**

Jésus cruellement flagellé, déchiré de coups et nageant dans votre sang,

ayez pitié de nous

Jésus couronné d'épines, couvert d'un manteau d'écarlate et exposé aux regards de tout un peuple,

ayez pitié de nous

Jésus mis en parallèle avec un insigne voleur qui vous fut préféré,

ayez pitié de nous

Jésus lâchement condamné par Pilate et abandonné à la rage de vos ennemis,

ayez pitié de nous

Jésus épuisé de souffrance et allant au Calvaire, chargé du fardeau de votre croix,

ayez pitié de nous

Jésus étendu, cloué sur un infâme gibet et mis au rang des scélérats,

ayez pitié de nous

Jésus plein de douceur pour ceux qui vous abreuvent de fiel et de vinaigre,

ayez pitié de nous

Jésus priant votre Père et demandant grâce pour vos persécuteurs et pour vos bourreaux,

ayez pitié de nous

Jésus remettant votre âme sainte entre les mains de votre Père, obéissant jusqu'à la mort,

ayez pitié de nous

Jésus baissant la tête et expirant par l'ardeur de votre amour pour nous,

ayez pitié de nous

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,

pardonnez-nous, Jésus

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,

exaucez-nous, Jésus

Agneau de Dieu, qui effacez les péchés du monde,

ayez pitié de nous, Jésus

O Jésus, qui nous avez rachetés en mourant sur la Croix,
Appliquez-nous les mérites de votre passion et de votre mort.

Prions.

Adorable Jésus, souffrant et mourant par amour pour nous, accordez-nous la grâce de souffrir avec vous, comme vous et pour vous ; afin que, vivant, souffrant et mourant dans votre amour, nous soyons éternellement heureux avec vous et de vous.

Amen.



Beato Angelico, Le bon larron, détail de la Crucifixion], Museo di San Marco, Firenze

ROME - Nous publions ci-dessous le texte intégral des homélies prononcées par le P. Raniero Cantalamessa, prédicateur de la Maison pontificale, au cours de la célébration de la Passion du Seigneur en la Basilique Saint-Pierre.

- I. « J'étais mort, mais me voici vivant pour les Siècles des siècles » (2012)**
- II. « Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu ! » (2011)**
- III. « Nous avons un grand-prêtre souverain » (2010)**
- IV. « Jusqu'à la mort, et la mort de la croix » (2009)**
- V. « La tunique était sans couture » (2008)**
- VI. « Il y avait aussi des femmes » (2007)**
- VII. Dieu démontre son amour pour nous (2006)**
- VIII. Salut, vrai corps né de la Vierge Marie (2005)**

I. « J'étais mort, mais me voici vivant pour les siècles des siècles » (Ap 1, 18)

Prédication du Vendredi Saint 2012 en la basilique Saint-Pierre

Certains Pères de l'Église ont concentré en une seule image tout le mystère de la rédemption. La scène, disent-ils, est celle d'un combat épique dans un stade. Un homme vaillant affronte le cruel tyran qui tient la ville en esclavage et, au bout d'immenses efforts et souffrances, emporte la victoire. Tu étais sur les gradins, tu n'as pas combattu, tu ne t'es ni fatigué ni blessé. Mais si tu admires le héros, si tu te réjouis avec lui de sa victoire, si tu lui tresses des couronnes, que tu provoques et agites pour lui l'assemblée, si tu t'inclines avec joie aux pieds du vainqueur, que tu poses un baiser sur sa tête et lui serres la main; en somme, si tu es en délire pour lui, au point de faire de sa victoire la tienne, moi je te dis que tu auras certainement ta part dans le prix du vainqueur.

Mais plus encore : suppose que le vainqueur n'ait vraiment pas besoin du prix qu'il vient de remporter, que ce qu'il désire surtout c'est voir honorer son supporteur et que le prix gagné au combat soit le couronnement de son ami. Dans ce cas, cet homme, qui n'a pourtant connu ni fatigue ni blessure, obtiendra-t-il la couronne ? Bien sûr qu'il l'obtiendra !¹

Eh bien, c'est ce qui se passe entre le Christ et nous. Jésus, sur la croix, a vaincu le vieil adversaire. « Nos épées, s'exclame saint Jean Chrysostome, ne sont pas tachées de sang, nous n'étions pas dans l'arène, nous ne ramenons aucune blessure, la bataille nous ne l'avons même pas vue, et voici que nous obtenons la victoire. Cette lutte était la sienne, notre couronne. Et puisque cette victoire est aussi la nôtre, imitons ce que font les soldats en ces cas-là : exultons de joie, entonnons des hymnes de louange au Seigneur »².

* * *

On ne saurait mieux expliquer le sens de la liturgie que nous célébrons aujourd'hui. Mais ce que nous faisons est-ce, là aussi, une image, la représentation d'une réalité du passé, ou est-ce la réalité même? Les deux à la fois! Saint Augustin disait : « Nous savons et croyons avec certitude que le Christ est mort une seule fois pour nous [...]. Vous savez parfaitement que cela ne s'est accompli qu'une fois. Or, cette fête est renouvelée périodiquement [...]. Il n'y a pas opposition entre la réalité historique et la fête liturgique ; l'une ne dit pas vrai pour faire mentir l'autre, mais ce que l'une représente comme n'étant arrivé qu'une fois effectivement, l'autre le rappelle aux cœurs pieux pour le leur faire célébrer plusieurs fois »³.

La liturgie « renouvelle » l'événement: que de discussions, depuis cinq siècles, sur le sens de ce mot, surtout lorsque celui-ci s'applique à la croix et à la messe ! Paul VI a utilisé un verbe qui pourrait ouvrir la voie à une entente œcuménique sur la question: le verbe « représenter », compris au sens fort du mot re-présenter, c'est-à-dire rendre à nouveau présent et actif ce qui a déjà eu lieu⁴.

Il y a une différence substantielle entre la représentation de la mort du Christ et celle, par exemple, de la mort de Jules César dans la tragédie, du même nom, de Shakespeare. Personne n'assiste en tant que vivant à l'anniversaire de sa propre mort ; le Christ oui, car il est ressuscité. Lui seul peut dire, comme il le fait dans l'Apocalypse : « J'étais mort, mais me voici vivant pour les siècles des siècles » (Ap 1, 18). Il nous faut faire attention ce jour-là, lorsque on visite les repositaires, ou on participe aux processions du Christ mort, à ne pas mériter le reproche que le Ressuscité a fait aux pieuses femmes au matin de Pâques : « Pourquoi cherchez-vous le Vivant parmi les morts ? » (Lc 24, 5).

« L'anamnèse, c'est-à-dire le mémorial liturgique – certains auteurs ont affirmé – rend l'événement encore plus vrai que lorsqu'il s'est accompli la première fois dans l'histoire ». Autrement dit, plus vrai et plus réel pour nous qui le revivons « selon l'esprit », que pour ceux qui l'ont vécu « selon la chair », avant que l'Esprit Saint ne révèle à l'Église sa pleine signification.

Ce n'est pas seulement un anniversaire que nous célébrons mais un mystère. Et c'est encore S. Augustin qui explique la différence entre les deux choses. Pour une célébration « anniversaire », il n'est besoin, dit-il, que « de marquer par une fête religieuse le jour où l'évènement s'accomplit »; pour une solennité qui célèbre un mystère (« in Sacramento »), « non seulement nous commémorons l'évènement, mais nous y joignons tout ce qui peut en faire connaître la mystérieuse signification et l'accueillir saintement »⁵.

Cela change tout. Il ne s'agit pas seulement d'assister à une représentation, mais « d'en accueillir » la signification, de ne plus être spectateurs mais acteurs. C'est donc à nous de choisir quel rôle nous voulons jouer dans le drame, qui nous voulons être: si c'est Pierre, Judas, Pilate, ou la foule, le Cyrénéen, Jean, Marie ... Personne ne peut rester neutre ; ne pas prendre position c'est en prendre une bien précise: celle de Pilate qui s'en lave les mains ou de la foule qui, de loin « restait là à regarder » (Lc 23, 35).

Si, en rentrant chez nous ce soir, quelqu'un nous demande: « D'où viens-tu? », répondons tranquillement, au moins dans notre cœur: « du Calvaire! »

* * *

Mais tout cela n'arrive pas automatiquement, pour le seul motif d'avoir participé à cette liturgie. Il s'agit, disait Augustin, d' « accueillir » la signification du mystère. Et cela passe par la foi. Aussi fort que puisse jouer l'orchestre, il n'y a pas de musique sans oreilles pour écouter ; donc il ne saurait y avoir de grâce sans une foi pour l'accueillir.

Dans une homélie pascale du IV^{ème} siècle, voici ce que disait l'évêque dans un langage extraordinairement moderne et, dirait-on, existentialiste : « Pour chaque homme, le principe de la vie est celui à partir duquel le Christ s'est immolé pour lui. Mais le Christ s'est immolé pour lui au moment où il a reconnu la grâce et est devenu conscient de la vie qui lui a été donnée par cette immolation » ⁶.

Cela est arrivé sacramentellement par le baptême, mais doit arriver, toujours et encore, consciemment dans la vie. Nous devons, avant de mourir, avoir le courage de l'audace, donner comme un coup d'aile : nous approprier de la victoire du Christ. Une appropriation indue ! Une chose malheureusement commune dans une société comme la nôtre, mais avec Jésus, celle-ci n'est pas interdite, elle nous est même recommandée. « Indue » veut dire qu'elle ne nous est pas due, que nous ne l'avons pas méritée, mais qu'elle nous est donnée gratuitement, par la foi.

Écoutons sur cela un docteur de l'Église. Saint Bernard dit : « Pour moi, ce que je ne trouve pas en moi, je me l'approprie (littéralement, usurpo, je l'usurpe), avec confiance dès les entrailles du Sauveur, parce qu'elles sont toutes pleines d'amour. La miséricorde du Seigneur est donc la matière de mes mérites. J'en aurai toujours tant qu'il daignera avoir de la compassion pour moi. Et mes mérites seront abondants si les miséricordes sont abondantes (Ps 119, 156). Sera-ce ma propre justice que je célébrerai ? Non, Seigneur, je me souviendrai de votre seule justice. Car la vôtre est aussi la mienne, parce que vous êtes devenu vous-même ma propre justice » (cf. 1 Co 1, 30)⁷.

Peut-être que cette manière de concevoir la sainteté a-t-elle rendu saint Bernard moins hardi dans les bonnes œuvres, moins vaillant dans l'acquisition des vertus ? Peut-être oubliait-il de traiter durement son corps, de le réduire en esclavage (cf. 1 Co 9, 27), l'apôtre Paul qui, avant tout le monde et plus que tout autre, avait fait de cette appropriation de la justice du Christ le but de sa vie et de sa prédication (cf. Ph 3, 7-9) ?

À Rome, comme dans toutes les grandes villes, on voit beaucoup de sans-abri. Il existe un nom pour eux dans toutes les langues : homeless, clochards, mendigos, barboni : des personnes humaines qui n'ont pour biens que des haillons, qu'ils portent sur eux, et quelque objet qu'ils emportent dans des sacs en plastique. Essayons d'imaginer qu'un jour on entende dire que via Condotti (tout le monde sait ce que représente la via Condotti à Rome !) la propriétaire d'une boutique de luxe, pour on ne sait quelle obscure raison, d'intérêt ou de générosité, s'est mise à inviter tous les clochards de la Gare de Termini dans son magasin ; qu'elle les invite à déposer leurs haillons sales, à se prendre une belle douche et puis à choisir le vêtement qui leur plaît parmi ceux exposés. Qu'elle leur demande de l'emporter, comme ça, gratuitement.

Tout le monde pense en son for intérieur : « C'est une blague, cela n'arrivera jamais ! ». C'est très vrai, mais ce qui n'arrive jamais entre les hommes est ce qui peut arriver

chaque jour entre les hommes et Dieu, car devant Lui, nous sommes ces clochards ! C'est ce qui arrive lors d'une belle confession : tu déposes tes haillons sales, les péchés, tu reçois le bain de la miséricorde et quand tu te lèves, tu es « revêtu des vêtements du salut, enveloppé du manteau de la justice » (Is 61, 10).

Le Publicain de la parabole est monté au Temple pour prier; il dit tout simplement, mais du plus profond de son cœur : « Mon Dieu, prends pitié du pécheur que je suis ! », puis il rentre chez lui « devenu juste » (Lc 18, 14), réconcilié, remis à neuf, innocent. Si nous avons sa foi et son repentir, on pourra en dire autant de nous en rentrant chez nous après cette liturgie.

* * *

Parmi les personnages de la Passion auxquels nous pouvons nous identifier je m'aperçois que j'ai omis d'en citer un qui, plus que quiconque, attend qu'on suive son exemple : le bon larron.

Le bon larron fait une confession complète du péché commis. Il dit à son compagnon qui insulte Jésus : « Tu n'as donc aucune crainte de Dieu ! Tu es pourtant un condamné, toi aussi ! Et puis, pour nous, c'est juste : après ce que nous avons fait, nous avons ce que nous méritons. Mais lui, il n'a rien fait de mal » (Lc 23, 40 s.). Le bon larron se montre ici excellent théologien. En effet Dieu seul, s'il souffre, souffre en innocent absolu. Tout autre individu qui souffre doit dire : « Pour moi c'est juste ». Car, même sans être responsable de l'action qui lui est reprochée, il n'est jamais tout à fait sans faute. Seule la souffrance des enfants innocents ressemble à celle de Dieu et c'est pourquoi elle est si mystérieuse et si sacrée.

Combien de délits atroces restés, ces derniers temps, sans coupable, combien d'affaires irrésolues! Le bon larron lance un appel aux responsables : faites comme moi, découvrez-vous, confessez votre faute ; faites, vous aussi, l'expérience de cette joie que j'ai éprouvée en entendant Jésus dire : « Aujourd'hui, avec moi, tu seras dans le Paradis ! » (Lc 23, 43). Combien d'accusés, après avoir avoué leur faute, peuvent confirmer qu'il en a été ainsi aussi pour eux : qu'ils sont passés de l'enfer au paradis le jour où ils ont eu le courage de se repentir et de confesser leur faute. J'en ai connu quelques uns moi aussi. Le paradis promis est la paix de la conscience, la possibilité de se regarder dans un miroir ou de regarder ses enfants sans devoir se mépriser.

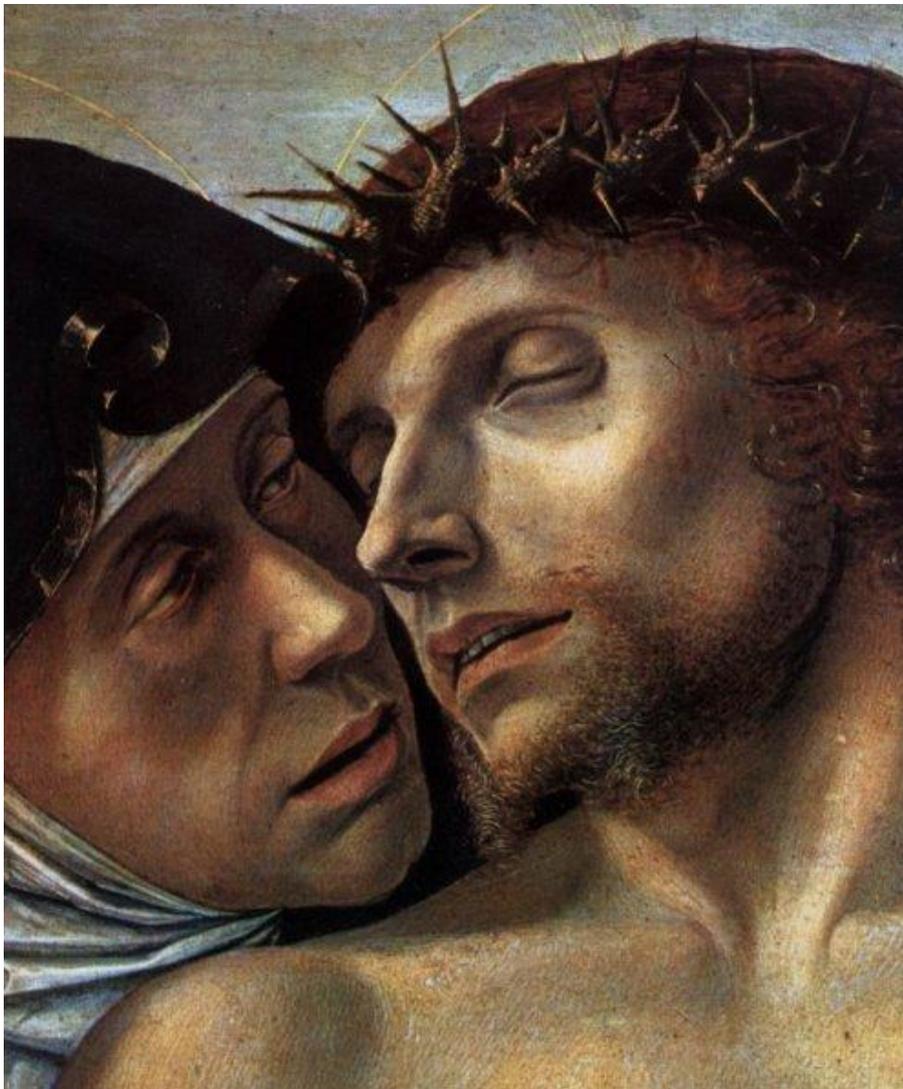
N'empportez pas votre secret dans la tombe ; la condamnation qui vous reviendrait serait bien plus terrible que celle des humains. Le peuple italien n'est pas impitoyable avec celui qui a commis une erreur mais reconnaît le mal qu'il a fait, sincèrement, non par calcul. Au contraire! Il est prêt à s'apitoyer et à accompagner le repentir sur le chemin de son rédemption (qui de toute façon sera ainsi plus court). « Dieu pardonne beaucoup de choses, pour une bonne action accomplie », dit Lucia à celui qui l'a enlevée dans « Les Fiancés » d'Alessandro Manzoni. Combien plus à raison devons-nous dire qu'il pardonne beaucoup de péchés pour un acte sincère de repentance. Il l'a promis solennellement : « Si vos péchés sont comme l'écarlate, ils deviendront comme la neige. S'ils sont rouges comme le vermillon, ils deviendront blancs comme la laine » (Is 1, 18).

Revenons maintenant à ce que nous avons dit au début et faisons-le - c'est notre tâche aujourd'hui - en éclatant de joie, exaltons la victoire de la croix, entonnons des

hymnes de louange au Seigneur. Disons avec la liturgie : « O Redemptor, sume carmen temet concinentium ⁸ - Ô Rédempteur, accepte l'hymne de ceux qui chantent ta victoire ».

Traduction de ZENIT par Isabelle Cousturié

1. Nicolas Cabasilas, *La vie dans le Christ*, I, 9 (PG 150, 517).
2. S. Jean Chrysostome, *De coemeterio et de cruce* (PG, 49, 596).
3. S. Augustin, *Sermon 220* (PL 38, 1089).
4. Cf. Paul VI, *Mysterium fidei* (AAS 57, 1965, p. 753 ss).
5. S. Augustin, *Lettre 55*, 1, 2 (CSEL 34, 1, p. 170).
6. *Homélie pascale de l'an 387* (SCh 36, p. 59 s.).
7. S. Bernard de Clairvaux, *Sermons sur le Cantique*, 61, 4-5 (PL 183, 1072).
8. *Hymne du Dimanche des Rameaux et de la Messe chismale du Jeudi saint*.



Giovanni Bellini

II. « Vraiment, celui-ci était le Fils de Dieu ! »

Prédication du Vendredi Saint 2011 en la basilique Saint-Pierre

Dans sa Passion - écrit saint Paul à Timothée – le Christ Jésus « a rendu son beau témoignage » (1 Tm 6, 13). On se demande : témoignage de quoi ? Pas de la vérité de sa vie et de sa cause. Beaucoup sont morts, et meurent encore aujourd'hui, pour une mauvaise cause, pensant qu'elle est juste. La résurrection elle, oui, rend témoignage de la vérité du Christ : « Dieu a offert à tous une garantie sur Jésus, en le ressuscitant des morts », dira l'apôtre à l'Aréopage d'Athènes (Ac 17, 31).

La mort ne témoigne pas de la vérité, mais de l'amour du Christ. Ou plutôt, elle constitue la preuve suprême de cet amour : « Nul n'a plus grand amour que celui-ci : donner sa vie pour ses amis » (Jn 15, 13). On pourrait objecter qu'il existe un amour plus grand que donner sa vie pour ses amis, et c'est donner sa vie pour ses ennemis. C'est justement ce que Jésus a fait : « Le Christ est mort pour des impies, écrit l'apôtre dans l'Épître aux Romains. À peine, en effet, voudrait-on mourir pour un homme juste ; pour un homme de bien, oui, peut-être osera-t-on mourir ; mais la preuve que Dieu nous aime, c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous » (Rm 5, 6-8). « Il nous a aimés alors que nous étions ses ennemis, pour faire de nous ses amis »¹.

Une certaine « théologie de la croix » unilatérale peut nous faire oublier l'essentiel. La croix n'est pas seulement jugement de Dieu sur le monde, réfutation de sa sagesse et révélation de son péché. Elle n'est pas le NON de Dieu au monde, mais son 'OUI' d'amour : « L'injustice, le mal comme réalité – écrit le Saint-Père dans son dernier livre sur Jésus –, ne peut pas être simplement ignoré, ne peut être laissé là. Il doit être éliminé, vaincu. C'est là seulement la vraie miséricorde. Et puisque les hommes n'en sont pas capables, Dieu lui-même s'en charge maintenant – c'est là la bonté 'inconditionnelle' de Dieu »².

Mais comment avoir le courage de parler de l'amour de Dieu, alors que se déroulent sous nos yeux tant de tragédies humaines, comme la catastrophe qui s'est abattue sur le Japon, ou les hécatombes en mer des dernières semaines? Ne pas en parler du tout ? Mais garder totalement le silence serait trahir la foi et ignorer le sens du mystère que nous célébrons.

Il y a une vérité qui doit être proclamée haut et fort le Vendredi Saint. Celui que nous contemplons sur la croix est Dieu « en personne ». Il est aussi l'homme Jésus de Nazareth, oui, mais celui-ci et le Fils du Père éternel ne sont qu'une seule et même personne. Tant qu'on ne reconnaîtra pas et qu'on ne prendra pas au sérieux le dogme de foi fondamental des chrétiens – la première définition dogmatique formulée à Nicée – à savoir que Jésus-Christ est le Fils de Dieu, Dieu lui-même, de même nature que le Père, la souffrance humaine restera sans réponse.

On ne peut pas dire que « la demande de Job est restée sans réponse », ni que la foi chrétienne ne donne pas de réponse par rapport à la souffrance humaine, si au départ on refuse la réponse que celle-ci dit avoir. Que faire pour garantir à quelqu'un qu'une certaine boisson ne contient pas de poison ? La boire avant lui, devant lui !

C'est ce que Dieu a fait avec les hommes. Il a bu la coupe amère de la passion. La souffrance humaine ne peut donc pas être empoisonnée, ne peut être seulement négativité, perte, absurdité, si Dieu lui-même a choisi de la goûter. Au fond de la coupe, il doit y avoir une perle.

Le nom de la perle, nous le connaissons : résurrection ! « J'estime en effet que les souffrances du temps présent ne sont pas à comparer à la gloire qui doit se révéler en nous » (Rm 8, 18), et encore « Il essuiera toute larme de leurs yeux : de mort, il n'y en aura plus ; de pleur, de cri et de peine, il n'y en aura plus, car l'ancien monde s'en est allé » (Ap 21, 4).

Si la course pour la vie devait finir ici-bas, il y aurait vraiment de quoi désespérer à la pensée des millions et peut-être des milliards d'êtres humains qui partent avec un tel désavantage, cloués au point de départ par la pauvreté et le sous-développement, sans pouvoir même participer à la compétition. Mais il n'en est pas ainsi. La mort non seulement annule les différences, mais les renverse. « Or il advint que le pauvre mourut et fut emporté par les anges dans le sein d'Abraham. Le riche aussi mourut et on l'ensevelit, dans l'Hadès » (cf. Lc 16, 22-23). On ne peut pas appliquer de façon simpliste ce schéma à la réalité sociale, mais il est là pour nous avertir que la foi en la résurrection ne laisse personne dans la tranquillité de sa vie. Il nous rappelle que la formule « vivre et laisser vivre » ne doit jamais se transformer en « vivre et laisser mourir ».

La réponse de la Croix n'est pas seulement pour nous chrétiens, elle est pour tous, car le Fils de Dieu est mort pour tous. Il y a dans le mystère de la rédemption un aspect objectif et un aspect subjectif ; il y a le fait en soi et la prise de conscience, la réponse de foi à celui-ci. Le premier aspect s'étend au-delà du second. « L'Esprit Saint – dit un texte de Vatican II – offre à tous, d'une façon que Dieu connaît, la possibilité d'être associé au mystère pascal. »³.

Une façon d'être associé au mystère pascal est justement la souffrance : « Souffrir - écrivait Jean-Paul II au lendemain de son attentat et de la longue période d'alitement qui s'ensuivit - signifie devenir particulièrement réceptif, particulièrement ouvert à l'action des forces salvifiques de Dieu offertes à l'humanité dans le Christ »⁴. La souffrance, toute souffrance, mais particulièrement celle des innocents, met en contact de façon mystérieuse, « connue seulement de Dieu », avec la croix du Christ.

Après Jésus, ceux qui ont « rendu leur beau témoignage » et qui « ont bu la coupe » sont les martyrs ! Les récits de leur mort s'intitulaient au début « passio », passion, comme celui des souffrances de Jésus, que nous venons tout juste d'entendre. Le monde chrétien est revisité par l'épreuve du martyr que l'on pensait révolue avec la chute des régimes totalitaires athées. On ne peut passer sous silence leur témoignage. Les premiers chrétiens honoraient leurs martyrs. Les actions de leur martyr étaient lues et diffusées dans l'Église avec un immense respect. Aujourd'hui précisément, en ce Vendredi Saint 2011, dans un grand pays d'Asie, les chrétiens ont prié et marché en silence dans les rues de quelques villes pour conjurer la menace qui plane sur eux.

Il y a une chose qui distingue les actes authentiques des martyrs de ceux légendaires, forgés sur le papier après la fin des persécutions. Dans les premiers, il

n'y a pour ainsi dire pas trace de polémique contre les persécuteurs ; l'attention tout entière est concentrée sur l'héroïsme des martyrs, non sur la perversité des juges et des bourreaux. Saint Cyprien ira jusqu'à ordonner aux siens de donner vingt-cinq monnaies d'or au bourreau qui lui tranchera la tête. Ils sont les disciples de celui qui est mort en disant : « Père, pardonne-leur, ils ne savent pas ce qu'ils font ». « Le sang de Jésus – nous rappelle le Saint-Père dans son dernier livre – parle un autre langage que celui d'Abel (cf. He 12, 24) : il n'exige ni vengeance ni punition, mais il est réconciliation »⁵.

De même, le monde s'incline devant les témoins modernes de la foi. Ainsi s'explique le succès inattendu en France du film « Des hommes et des dieux », qui relate l'histoire des sept moines cisterciens massacrés à Tibhirine en mars 1996. Et comment ne pas être admiratifs des paroles écrites dans son testament par Shahbaz Bhatti, homme politique catholique tué pour sa foi, le mois dernier ? Son testament nous est laissé à nous aussi, ses frères dans la foi, et ce serait de l'ingratitude de le laisser vite tomber dans l'oubli.

« De hautes responsabilités au gouvernement – écrivait-il – m'ont été proposées et on m'a demandé d'abandonner ma bataille, mais j'ai toujours refusé, même si je sais que je risque ma vie. Je ne cherche pas la popularité, je ne veux pas de positions de pouvoir. Je veux seulement une place aux pieds de Jésus. Je veux que ma vie, mon caractère, mes actions parlent pour moi et disent que je suis en train de suivre Jésus-Christ. Ce désir est si fort en moi que je me considérerai comme un privilégié si – dans mon effort et dans cette bataille qui est la mienne pour aider les nécessiteux, les pauvres, les chrétiens persécutés du Pakistan – Jésus voulait accepter le sacrifice de ma vie. Je veux vivre pour le Christ et pour Lui je veux mourir ».

On a l'impression de réentendre le martyr Ignace d'Antioche, lorsqu'il venait à Rome pour subir le martyre. Mais le silence des victimes ne justifie pas l'indifférence coupable du monde face à leur sort. « *Le juste périt, et personne ne s'en inquiète, les hommes pieux sont moissonnés, et nul n'y prend garde* » (Is 57, 1) !

Les martyrs chrétiens ne sont pas les seuls, nous l'avons vu, à souffrir et mourir autour de nous. Que pouvons-nous offrir à celui qui ne croit pas, en dehors de notre certitude de foi qu'il y a un rachat pour la souffrance ? Nous pouvons souffrir avec qui souffre, pleurer avec qui pleure (Rm 12, 15). Avant d'annoncer la résurrection et la vie, devant le deuil des sœurs de Lazare, Jésus « pleura » (Jn 11, 35). En ce moment, souffrir et pleurer, en particulier, avec le peuple japonais, qui vient de sortir d'une des plus effroyables catastrophes naturelles de l'histoire. Nous pouvons aussi dire à ces frères en humanité que nous admirons leur dignité et l'exemple de tenue et de solidarité mutuelle qu'ils ont donné au monde.

La mondialisation produit au moins cet effet positif : la souffrance d'un peuple devient la souffrance de tous, suscite la solidarité de tous. Elle nous offre l'occasion de découvrir que nous formons une seule famille humaine, liée dans le bien comme dans le mal. Elle nous aide à dépasser les barrières de race, de couleur et de religion. Comme dit le verset d'un de nos poètes italiens, « *Hommes, paix ! Sur la terre penchée il y a trop de mystère* »⁶.

Mais nous devons aussi tirer la leçon d'évènements comme celui que nous venons d'évoquer. Séismes, cyclones et autres catastrophes qui frappent en même temps

coupables et innocents ne sont jamais un châtement de Dieu. Affirmer le contraire, signifie offenser Dieu et les hommes. Mais ils constituent un avertissement : dans ce cas, l'avertissement à ne pas nous bercer d'illusions en pensant que la science et la technique suffiront à nous sauver. Si nous ne savons pas nous imposer des limites, celles-ci justement peuvent devenir, nous le voyons, la menace la plus grave de toutes.

Il y eut un tremblement de terre au moment de la mort du Christ : « *Quant au centurion et aux hommes qui gardaient Jésus, à la vue du séisme et de ce qui se passait, ils furent saisis d'une grande frayeur et dirent : 'Vraiment, celui-ci était Fils de Dieu' »* (Mt 27, 54). Mais un autre séisme encore « plus grand » se produisit au moment de sa résurrection. « *Et voilà que se fit un grand tremblement de terre : l'Ange du Seigneur descendit du ciel et vint rouler la pierre, sur laquelle il s'assit »* (Mt 28, 2). Il en sera toujours ainsi. À chaque tremblement de terre de mort succèdera un tremblement de terre de vie. Quelqu'un a dit : « *Désormais seul un dieu peut nous sauver »*, « *Nur noch ein Gott kann uns retten »*⁷. Nous sommes assurés qu'il le fera car « *Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils unique »* (Jn 3, 16).

Nous nous apprêtons à chanter avec une conviction renouvelée et une gratitude émue les paroles de la liturgie : « *Ecce lignum crucis, in quo salus mundi pependit : Voici le bois de la croix, auquel a été suspendu le salut du monde. Venite, adoremus : venez, adorons-Le »*.

-
1. S. Agostino, *Commento alla Prima Lettera di Giovanni* 9,9 (PL 35, 2051).
 2. Cf. J. Ratzinger - Benoît XVI, *Jésus de Nazareth*, Éditions du Rocher 2011, p. 157
 3. *Gaudium et spes*, 22.
 4. *Salvifici doloris*, 23.
 5. J. Ratzinger - Benoît XVI, *Jésus de Nazareth*, Editions du Rocher 2011, p.215.
 6. G. Pascoli, *I due fanciulli* (Les deux enfants).
 7. *Antwort. Martin Heidegger im Gespräch*, Pfullingen 1988.

III. « Nous avons un grand-prêtre souverain » (2010)

Prédication du Vendredi Saint 2010 en la Basilique Saint-Pierre

« Nous avons un grand prêtre souverain qui a traversé les cieux, Jésus, le Fils de Dieu » : ainsi commence le passage de l'Épître aux Hébreux que nous avons entendu en seconde lecture. En cette année sacerdotale, la liturgie du Vendredi saint nous permet de remonter à la source historique du sacerdoce chrétien.

La mort du Christ est la source de deux réalisations du sacerdoce : ministérielle, celle des évêques et des prêtres, et universelle, celle de l'ensemble des fidèles. En effet, cette dernière aussi se fonde sur le sacrifice du Christ qui, dit l'Apocalypse, « nous aime et nous a lavés de nos péchés par son sang, et a fait de nous une Royauté de Prêtres, pour son Dieu et Père » (Ap 1, 5-6). C'est pourquoi, il est vital de comprendre la nature du sacrifice et du sacerdoce du Christ, car c'est d'eux que nous devons, prêtres et laïcs, de façon différente, porter l'empreinte et chercher à vivre les exigences.

L'Épître aux Hébreux explique en quoi consistent la nouveauté et le caractère unique du sacerdoce du Christ, pas seulement par rapport au sacerdoce de l'ancienne alliance, mais aussi - comme nous l'enseigne l'histoire des religions - par rapport à toute autre institution sacerdotale également en dehors de la Bible. « Le Christ, lui, survenu comme un grand prêtre des biens à venir [...] entra une fois pour toutes dans le sanctuaire, non pas avec du sang de boucs et de jeunes taureaux, mais avec son propre sang, nous ayant acquis une rédemption éternelle. Si, en effet du sang de boucs et de taureaux et de la cendre de génisse, dont on asperge ceux qui sont souillés, les sanctifie en leur procurant la pureté de la chair, combien plus le sang du Christ, qui par un Esprit éternel s'est offert lui-même sans tache à Dieu, purifiera-t-il notre conscience des œuvres mortes pour que nous rendions un culte au Dieu vivant ! » (He 9, 11-14).

Les autres prêtres offrent tous quelque chose qui se trouve en dehors d'eux-mêmes, le Christ s'est offert lui-même ; les autres prêtres offrent tous des victimes, le Christ, lui, s'est offert en victime ! Saint Augustin a résumé dans une formule célèbre ce nouveau genre de sacerdoce, dans lequel prêtre et victime ne font qu'un : « Ideo sacerdos, quia sacrificium » : prêtre parce que victime »¹.

En 1972, un penseur français lançait la théorie selon laquelle « la violence est le cœur et l'âme secrète du sacré »². A l'origine, en effet, et au centre de toute religion il y a le sacrifice, et le sacrifice comporte destruction et mort. Le journal « Le Monde » saluait cette affirmation, déclarant qu'elle faisait de cette année-là « une année à marquer d'un astérisque dans les annales de l'humanité ». Mais déjà avant cette date, ce savant s'était rapproché du christianisme et, à Pâques 1959, avait rendu publique sa « conversion », se proclamant croyant et revenant à l'Église.

Cela lui permit de ne pas s'en tenir, dans ses études suivantes, à la seule analyse de la violence, mais d'indiquer comment en sortir. Beaucoup, hélas, continuent à citer René Girard comme celui qui a dénoncé l'alliance entre le sacré et la violence, mais ne disent rien sur le Girard qui a affirmé que le mystère pascal du Christ a cassé et rompu pour toujours cette alliance. Selon lui, Jésus démasque et brise le mécanisme du bouc émissaire qui sacralise la violence, en se faisant, lui innocent, la victime de toutes les violences³.

Le processus qui conduit à la naissance de la religion est inversé par rapport à l'explication qu'en avait donnée Freud. Dans le Christ, c'est Dieu qui se fait victime, et non pas la victime (chez Freud, le père primordial) qui, une fois sacrifiée, va être ensuite élevée à la dignité divine (le Père des cieux). Ce n'est plus l'homme qui offre des sacrifices à Dieu, mais Dieu qui se « sacrifie » pour l'homme, en livrant pour lui à la mort son Fils unique (cf. Jn 3, 16). Le sacrifice n'a plus pour fonction d'« apaiser » la divinité, mais plutôt d'apaiser l'homme et de le faire renoncer à son hostilité envers Dieu et envers son prochain.

Le Christ n'est pas venu avec du sang d'autrui, mais avec le sien. Il n'a pas mis ses propres péchés sur les épaules des autres - êtres humains ou animaux - ; il a porté les péchés des autres sur ses épaules : « Lui qui, sur le bois, a porté lui-même nos fautes dans son corps » (1 P 2, 24).

Peut-on encore continuer à parler de sacrifice, à propos de la mort du Christ et donc de la messe ? Pendant longtemps, Girard a refusé ce concept, le jugeant trop marqué par l'idée de violence, mais a fini ensuite par en admettre la possibilité, à condition de voir, dans celui du Christ, un genre nouveau de sacrifice, et de voir dans ce changement de sens « le fait central dans l'histoire religieuse de l'humanité ».

Vu sous cet éclairage, le sacrifice du Christ contient un formidable message pour le monde d'aujourd'hui. Il crie au monde que la violence est un résidu archaïque, une régression à des stades primitifs et dépassés de l'histoire humaine et – s'agissant de croyants – un retard coupable et scandaleux dans la prise de conscience du saut de qualité opéré par le Christ.

Il rappelle aussi que la violence est perdante. Dans quasiment tous les mythes anciens, la victime est le vaincu et le bourreau le vainqueur. Jésus a changé le signe de la victoire. Il a inauguré un nouveau genre de victoire qui ne consiste pas à faire des victimes, mais à se faire victime. « Victor quia victima ! », vainqueur parce que victime, comme Augustin définit le Christ de la Croix⁴.

La valeur moderne de la défense des victimes, des faibles et de la vie menacée, est née sur le terrain du christianisme, elle est un fruit tardif de la révolution opérée par le Christ. Nous en avons la contrepreuve. Quand on abandonne (comme l'a fait Nietzsche) la vision chrétienne pour faire revivre la vision païenne, aussitôt cette conquête se perd et l'on en vient à nouveau à exalter « le fort, le puissant, jusqu'à son point sublime, le Surhomme », et à définir la vision chrétienne « une morale d'esclaves », fruit du ressentiment impuissant des faibles contre les forts.

Mais, malheureusement, cette même culture moderne qui condamne la violence, d'un autre côté la favorise et l'exalte. On s'arrache les cheveux de désespoir devant certains faits sanglants, mais sans se rendre compte qu'on prépare le terrain avec la page publicitaire du journal ou la grille des programmes de la télévision. Le plaisir que l'on trouve à s'attarder sur la description de la violence et la compétition à qui sera le premier et le plus cru dans la description ne font que la favoriser. Le résultat n'est pas une catharsis de la violence, mais une incitation à celle-ci. Il est inquiétant de voir que la violence et le sang sont devenus parmi les ingrédients les plus attractifs dans les films et les jeux vidéo, que l'on est attiré par cette violence et que l'on prend plaisir à la regarder.

Le savant mentionné plus haut, René Girard, a mis à nu la matrice d'où provient le mécanisme de la violence : le mimétisme, l'imitation, cette tendance humaine innée

à ne considérer désirable que ce que l'autre désire et, donc, à répéter en les imitant les choses que l'on voit les autres faire. La psychologie du « troupeau » est celle qui conduit à choisir un « bouc émissaire » pour trouver, dans le combat contre un ennemi commun – généralement, l'élément le plus faible, celui qui est différent –, une cohésion propre, artificielle et momentanée.

Nous en avons un exemple dans la violence récurrente des jeunes dans les stades, ou dans le harcèlement à l'école et dans certaines manifestations de rue qui ne laissent derrière elles que ruine et destruction. Une génération de jeunes qui a eu le privilège rarissime de ne pas connaître une véritable guerre, de n'avoir jamais été appelés sous les drapeaux, s'amuse (car il s'agit d'un jeu, bien que stupide et parfois tragique) à inventer des guéguerres, poussée par le même instinct qui animait la horde primordiale.

Mais il y a une violence encore plus grave et répandue que celle des jeunes dans les stades et les rues. Je ne parle pas ici de la violence sur des enfants, dont se sont rendus coupables, malheureusement, même des membres du clergé ; de celle-ci, on parle suffisamment ailleurs. Je veux parler de la violence sur les femmes. Elle m'offre l'occasion de faire comprendre aux personnes et aux institutions qui luttent contre cette violence que le Christ est leur meilleur allié.

Il s'agit d'une violence d'autant plus grave qu'elle s'exerce à l'abri des enceintes domestiques, à l'insu de tous, quand elle n'est pas carrément justifiée par des préjugés pseudo religieux et culturels. Les victimes se retrouvent désespérément seules et sans défense. Ce n'est qu'aujourd'hui, grâce au soutien et à l'encouragement de nombreuses associations et institutions, que certaines trouvent la force de sortir à visage découvert et de dénoncer les coupables.

Cette violence est principalement sexuelle. C'est l'homme qui croit prouver sa virilité en s'acharnant contre la femme, sans se rendre compte qu'il ne prouve là que son manque d'assurance et sa lâcheté. Même envers la femme qui a mal agi, quel contraste entre l'attitude du Christ et celle que l'on voit encore dans certains milieux ! Le fanatisme invoque la lapidation ; le Christ, aux hommes qui lui ont présenté une femme adultère, répond : « Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette le premier une pierre » (Jn 8, 7). L'adultère est un péché qui se commet toujours à deux, mais pour lequel un seul a toujours été (et, dans certaines parties du monde, l'est encore) puni.

La violence contre la femme n'est jamais aussi odieuse que lorsqu'elle s'installe là où devraient régner le respect réciproque et l'amour : dans la relation entre mari et femme. La violence, il est vrai, n'est pas toujours et toute d'un seul côté, elle peut être également verbale et pas seulement avec les mains, mais personne ne peut nier que, dans la grande majorité des cas, la victime est la femme.

Il existe des familles où l'homme s'estime encore autorisé à hausser le ton et lever la main sur la maîtresse de maison. Femmes et enfants vivent parfois sous la menace de la « colère de papa ». À ceux-là, nous devrions dire aimablement : « Chers collègues hommes, en nous créant de sexe masculin, il n'était pas dans l'intention de Dieu de nous donner le droit de nous mettre en colère et de taper du poing sur la table pour des broutilles. La parole adressée à Ève après la faute : « Lui (l'homme) dominera sur toi » (Jn 3, 16), était une amère prédiction, pas une autorisation ».

Jean-Paul II a inauguré la pratique des demandes de pardon pour des torts collectifs. L'une d'elles, parmi les plus justes et nécessaires, est le pardon qu'une moitié de l'humanité doit demander à l'autre : les hommes aux femmes. Cette demande de pardon ne doit pas rester générale et abstraite. Elle doit conduire, notamment ceux qui se disent chrétiens, à des gestes concrets de conversion, à des paroles d'excuse et de réconciliation au sein des familles et de la société.

Le passage de l'Épître aux Hébreux que nous avons entendu se poursuit ainsi : « C'est lui qui, aux jours de sa chair, ayant présenté, avec une violente clameur et des larmes, des implorations et des supplications à celui qui pouvait le sauver de la mort ». Jésus a connu dans toute sa cruauté la situation des victimes, les cris étouffés et les larmes silencieuses. Vraiment, « nous n'avons pas un grand prêtre impuissant à compatir à nos faiblesses ». En chaque victime de la violence le Christ revit mystérieusement son expérience terrestre. De même, à propos de chacune d'entre elles, il affirme : « C'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

Par une rare coïncidence, cette année-ci notre Pâque tombe la même semaine que la Pâque juive, qui en est l'ancêtre et la matrice au sein de laquelle elle s'est formée. Cela nous incite à avoir une pensée pour nos frères juifs. Ils savent par expérience ce que signifie être victimes de la violence collective et, pour cela aussi, ils sont disposés à en reconnaître les symptômes récurrents. J'ai reçu ces jours-ci la lettre d'un ami juif et, avec son autorisation, je partage avec vous un passage. Voici ce qu'il disait :

« Je suis avec dégoût les attaques violentes et concentriques contre l'Église, le Pape et tous les fidèles provenant du monde entier. L'utilisation du stéréotype, le passage de la responsabilité et faute personnelle à celle collective me rappellent les aspects les plus honteux de l'antisémitisme. C'est pourquoi, je désire vous exprimer à vous personnellement, au Pape et à toute l'Église, ma solidarité de juif du dialogue et de tous ceux qui dans le monde juif (et ils sont nombreux) partagent ces sentiments de fraternité. Notre Pâque et la vôtre ont des éléments différents indéniables mais elles vivent toutes deux dans l'espérance messianique qui nous réunira sûrement dans l'amour du Père commun. Je vous souhaite donc, à vous, et à tous les catholiques, une Bonne Pâque ».

Nous aussi, catholiques, souhaitons une Bonne Pâque à nos frères juifs. Nous le faisons avec les paroles de leur ancien maître Gamaliel qui, du Seder (repas) pascal juif, sont passées dans la plus ancienne liturgie chrétienne :

« C'est lui qui nous a fait passer
de l'esclavage à la liberté,
de la tristesse à la joie,
du combat à la fête,
des ténèbres à la lumière,
de la servitude à la rédemption »
Pour que nous disions devant lui : « Alléluia »⁵.

-
1. S. Augustin, Confessions, 10, 43.
 2. Cf. R. Girard, La violence et le sacré, Grasset, Paris 1972.
 3. M. Kirwan, Discovering Girard, Londres 2004.
 4. S. Augustin, Confessions, 10, 43.
 5. Pesachim, X, 5 et Méliton de Sardes, Homélie pascale, 68 (SCh 123, p !

IV. « Jusqu'à la mort, et la mort de la croix » (2009)

Prédication du Vendredi Saint 2009 en la Basilique Saint-Pierre

« Christus factus est pro nobis oboediens usque ad mortem, mortem autem crucis »

« Le Christ s'est fait obéissant pour nous jusqu'à la mort. Et à la mort de la croix ».

En ce bimillénaire de la naissance de l'apôtre Paul, écoutons encore quelques unes de ses paroles enflammées sur le mystère de la mort du Christ que nous célébrons. Personne ne saurait mieux que lui nous aider à en comprendre le sens et la portée.

Aux Corinthiens, il écrit en guise de manifeste : « Alors que les Juifs demandent des signes et que les Grecs sont en quête de sagesse, nous proclamons, nous, un Christ crucifié, scandale pour les Juifs et folie pour les païens, mais pour ceux qui sont appelés, Juifs et Grecs, c'est le Christ, puissance de Dieu et sagesse de Dieu » (1 Co 1, 22-24). La mort du Christ a une portée universelle : « Si un seul est mort pour tous, alors tous sont morts » (2 Co 5, 14). Sa mort a conféré un sens nouveau à la mort de chaque homme et de chaque femme.

Aux yeux de Paul, la croix revêt une dimension cosmique. Sur la croix, le Christ a détruit la barrière de séparation, a réconcilié les hommes avec Dieu et entre eux, en tuant la haine (Ep 2,14-16). Dorénavant, la tradition primitive développera le thème de la croix arbre cosmique qui, avec le bras vertical, unit le Ciel et la terre et, avec le bras horizontal, réconcilie entre eux l'ensemble des peuples du monde. Événement à la fois cosmique et extrêmement personnel : « Il m'a aimé et s'est livré pour moi » (Ga 2, 20). Tout homme, écrit l'Apôtre, est « celui-là pour qui le Christ est mort » (Rm 14, 15).

De là naît le sentiment de la croix, non plus comme châtiment, reproche ou sujet d'affliction, mais gloire et fierté du chrétien, c'est-à-dire comme une joyeuse certitude, accompagnée d'une gratitude émue, à laquelle l'homme s'élève dans la foi : « Pour moi, que jamais je ne me glorifie sinon dans la croix de notre Seigneur Jésus Christ » (Ga 6, 14).

Paul a planté la croix au centre de l'Église, tel le grand mât au centre du navire ; il en a fait le fondement, le centre de gravité de tout. Il a fixé pour toujours le cadre de l'annonce chrétienne. Les évangiles, écrits après lui, en suivront le schéma, faisant du récit de la Passion et de la mort du Christ l'élément central vers lequel tout est orienté.

On reste abasourdi devant l'entreprise menée à bien par l'Apôtre. Il est relativement facile pour nous, aujourd'hui, de voir les choses dans cette lumière, après que la croix du Christ, comme disait saint Augustin, ait rempli l'univers et brille à présent sur la couronne des rois¹. Mais au moment où Paul écrivait, la Croix était encore synonyme de la plus grande ignominie, quelque chose que l'on ne devait même pas mentionner entre gens bien élevés.

Le but de l'année paulinienne n'est pas tant de mieux connaître la pensée de l'Apôtre (ceci, les spécialistes le font depuis toujours, sans compter que la recherche

scientifique requiert des périodes plus longues qu'un an) ; c'est plutôt, comme le Saint-Père l'a rappelé à plusieurs reprises, d'apprendre de Paul comment faire face aux défis actuels de la foi.

Un de ces défis ouverts, le plus ouvert peut-être jamais encore lancé, s'est traduit dans un slogan publicitaire écrit sur les bus de Londres et d'autres capitales européennes : « Dieu n'existe probablement pas. Cessez donc de vous inquiéter et profitez de la vie » : There's probably no God. Now stop worrying and enjoy your life. »

L'élément le plus accrocheur de cette publicité n'est pas tant la prémisse « Dieu n'existe pas », que la conclusion : « Profitez de la vie ! » Le message sous-jacent est que la foi en Dieu empêche de profiter de la vie, qu'elle est ennemie de la joie. Sans la foi, il y aurait davantage de bonheur dans le monde ! Paul nous aide à apporter une réponse à ce défi, en nous expliquant l'origine et le sens de toute souffrance, à partir de celle du Christ.

Pourquoi « fallait-il que le Christ endurât ces souffrances pour entrer dans sa gloire » ? (Lc 24, 26). Une question, à laquelle on apporte parfois une réponse « faible » et, en un certain sens, rassurante. Le Christ, en révélant la vérité de Dieu, suscite nécessairement l'opposition des forces du mal et des ténèbres et celles-ci, comme cela s'était produit avec les prophètes, conduiront à son refus et à son élimination. « Il fallait que le Christ endurât ces souffrances » aurait donc été compris dans le sens qu'« il était inévitable que le Christ endurât ces souffrances ».

Paul donne une réponse « forte » à cette question. La nécessité n'est pas d'ordre naturel, mais surnaturel. Dans les pays qui ont conservé une foi chrétienne ancienne, on associe presque toujours l'idée de souffrance et de croix à celle de sacrifice et d'expiation : la souffrance, pense-t-on, est nécessaire pour expier le péché et apaiser la justice de Dieu. C'est ce qui a provoqué, à l'époque moderne, le rejet de toute idée de sacrifice offert à Dieu et, pour finir, l'idée même de Dieu.

Il est indéniable que nous, les chrétiens, avons parfois prêté le flanc à cette accusation. Mais il s'agit d'un malentendu qu'une meilleure connaissance de la pensée de Paul a désormais définitivement clarifié. Dieu, écrit-il, a exposé le Christ « comme instrument de propitiation » (Rm 3, 25), mais cette propitiation n'agit pas sur Dieu pour l'apaiser, mais sur le péché pour l'éliminer. « On peut dire que Dieu lui-même, pas l'homme, expie le péché... L'image est davantage celle d'une tache corrosive que l'on enlève, ou la neutralisation d'un virus mortel, que celle d'une colère apaisée par la punition »².

Le Christ a donné un contenu radicalement nouveau à l'idée de sacrifice. « Ce n'est plus l'homme qui exerce une influence sur Dieu pour l'apaiser. C'est plutôt Dieu qui agit pour que l'homme renonce à son inimitié contre lui et envers le prochain. Le salut ne commence pas avec la demande de réconciliation de la part de l'homme, mais avec l'exhortation de Dieu lui-même : 'Laissez-vous réconcilier avec Dieu » (2 Co 5, 20) »³.

Le fait est que Paul prend le péché au sérieux, il ne le banalise pas. Le péché est, pour lui, la cause principale du malheur des hommes, c'est-à-dire le refus de Dieu, pas Dieu ! Le péché enferme la créature humaine dans le « mensonge » et dans l'« injustice » (Rm 1, 18 ss ; 3, 23), condamne le cosmos matériel lui-même à la

« vanité » et à la « corruption » (Rm 8, 19 ss.) ; il est aussi la cause ultime des maux sociaux qui affligent l'humanité.

On n'en finit pas d'analyser l'actuelle crise économique dans le monde ainsi que ses causes, mais qui ose mettre la hache à la racine et parler de péché ? L'Apôtre définit la cupidité une « idolâtrie » (Col 3, 5) et montre du doigt l'amour démesuré de l'argent comme étant « la racine de tous les maux » (1 Tm 6, 10). Pouvons-nous lui donner tort ? Pourquoi tant de familles sur la paille, de masses de travailleurs sans travail, sinon à cause de la soif insatiable de profit de quelques uns ? L'élite financière et économique mondiale était devenue une locomotive folle emportée dans une course effrénée, sans se soucier du reste du train resté à l'arrêt, à distance sur la voie. Nous marchions tous « à contresens ».

Par sa mort le Christ n'a pas seulement dénoncé et vaincu le péché, il a aussi donné un sens nouveau à la souffrance, y compris à la souffrance qui ne dépend du péché de personne, comme c'est le cas de la souffrance provoquée ces jours derniers dans la région voisine des Abruzzes à cause du terrible tremblement de terre. Il en a fait un instrument de salut, un chemin vers la résurrection et la vie. Son sacrifice agit non pas à travers la mort mais à travers le dépassement de la mort, c'est-à-dire la résurrection. Il a été « livré pour nos fautes » et il est « ressuscité pour notre justification » (Rm 4, 25) : les deux événements sont inséparables dans la pensée de Paul et de l'Église.

Il s'agit d'une expérience humaine universelle : dans cette vie, le plaisir et la douleur se succèdent avec la même régularité que l'affaissement et le creux qui avale le naufragé, suit la vague de la mer qui se soulève. « Un je ne sais quoi d'amer – a écrit le poète païen Lucrèce – jaillit du plus profond de chaque plaisir et nous angoisse au cœur des délices »⁴. Le recours à la drogue, l'abus du sexe, la violence homicide, procurent l'ébriété du plaisir sur le moment, mais conduisent à la dissolution morale, et souvent aussi physique, de la personne.

Par sa passion et sa mort, le Christ a renversé le rapport entre plaisir et douleur. « Au lieu de la joie qui lui était proposée, [il] endura une croix » (He 12, 2). Ce n'est plus un plaisir qui se termine dans la souffrance, mais une souffrance qui conduit à la vie et à la joie. Il ne s'agit pas seulement d'une manière différente de se suivre des deux choses ; c'est la joie qui, de cette manière a le dernier mot, non la souffrance, et une joie qui durera éternellement. « Le Christ une fois ressuscité des morts ne meurt plus », « la mort n'exerce plus de pouvoir sur lui » (Rm 6, 9). Et elle n'exercera plus de pouvoir sur nous non plus.

Ce nouveau rapport entre souffrance et plaisir se reflète dans la manière dont la Bible marque le temps. Dans le calcul humain, le jour commence avec le matin et se termine avec la nuit ; pour la Bible il commence avec la nuit et se termine avec le jour : « Il y eut un soir et il y eut un matin : premier jour », dit le récit de la création (Gn 1, 5). Le fait que Jésus soit mort le soir et ressuscité le matin a une signification. Sans Dieu, la vie est un jour qui se termine par la nuit ; avec Dieu c'est une nuit qui se termine par le jour, et un jour sans coucher du soleil.

Le Christ n'est donc pas venu augmenter la souffrance humaine ou prêcher la résignation à la souffrance ; il est venu lui donner un sens et en annoncer la fin et le

dépassement. Le slogan sur les bus de Londres et d'autres villes est lu également par des parents qui ont un enfant malade, par des personnes seules, ou qui ont perdu leur travail, par des exilés qui ont fui les horreurs de la guerre, par des personnes qui ont subi de graves injustices dans la vie... J'essaie d'imaginer leur réaction en lisant ces paroles : « Dieu n'existe probablement pas : profite donc de la vie ! » Et avec quoi ?

La souffrance reste certes un mystère pour tous, spécialement la souffrance des innocents, mais sans la foi en Dieu celle-ci devient immensément plus absurde. On lui enlève même son ultime espérance de rachat. L'athéisme est un luxe que seuls les privilégiés de la vie peuvent se permettre, ceux qui ont tout eu, y compris la possibilité de se consacrer aux études et à la recherche.

Ce n'est pas la seule incohérence de cette trouvaille publicitaire. « Dieu n'existe probablement pas » : il pourrait donc exister, on ne peut pas exclure totalement le fait qu'il existe. Mais cher frère non croyant, si Dieu n'existe pas, moi je n'ai rien perdu ; si en revanche il existe, tu as tout perdu ! On devrait presque remercier ceux qui ont promu cette campagne publicitaire ; elle a servi davantage la cause de Dieu que tant de nos arguments apologétiques. Elle a montré la pauvreté de ses raisons et a contribué à réveiller de nombreuses consciences endormies.

Mais Dieu a un mètre de jugement différent du nôtre et s'il voit de la bonne foi ou une ignorance non coupable, il sauve aussi celui qui l'a combattu avec acharnement au cours de sa vie. Nous les croyants devons nous préparer à des surprises dans ce domaine. « Combien de brebis il y a à l'extérieur de la bergerie, s'exclame saint Augustin, et combien de loups à l'intérieur ! » « Quam multae oves foris, quam multi lupi intus ! »⁵.

Dieu est capable de faire de ceux qui le nient de la manière la plus acharnée, ses apôtres les plus passionnés. Paul en est la preuve. Qu'avait fait Saul de Tarse pour mériter cette rencontre extraordinaire avec le Christ ? Qu'avait-il cru, espéré, souffert ? A lui s'applique ce que saint Augustin disait de tout choix divin : « Cherche le mérite, cherche la justice, réfléchis et vois si tu trouves autre chose que de la grâce »⁶. C'est ainsi qu'il explique son propre appel : « je ne mérite pas d'être appelé apôtre, parce que j'ai persécuté l'Église de Dieu. C'est par la grâce de Dieu que je suis ce que je suis » (1 Co 15, 9-10).

La croix du Christ est motif d'espérance pour tous et l'année paulinienne une occasion de grâce aussi pour celui qui ne croit pas et est en recherche. Il y a une chose qui parle en leur faveur devant Dieu : la souffrance ! Comme le reste de l'humanité, les athées souffrent aussi dans la vie, et depuis que le Fils de Dieu l'a prise sur soi, la souffrance a un pouvoir de rédemption presque sacramentel. C'est un canal, écrivait Jean-Paul II dans la lettre apostolique « Salvifici doloris »⁷, à travers lequel les énergies salvifiques de la croix du Christ sont offertes à l'humanité.

L'invitation à prier « pour ceux qui ne croient pas en Dieu » sera suivie tout à l'heure par une prière touchante, en latin, qui dit : « Dieu éternel et tout puissant, tu as mis dans le cœur des hommes une nostalgie de toi tellement profonde, qu'ils ne sont en paix que lorsqu'ils te trouvent : fais qu'au-delà de tout obstacle, tous reconnaissent les signes de ta bonté et, encouragés par le témoignage de notre vie, qu'ils aient la

joie de croire en toi, unique vrai Dieu et Père de tous les hommes. Par le Christ notre Seigneur ».

1. S. Augustin, Enarr. in Psaumes, 54, 12 (PL 36, 637).
2. J. Dunn, La teologia dell'apostolo Paolo, Paideia, Brescia 1999, p. 227.
3. G. Theissen - A. Merz, Il Gesù storico. Un manuale, Queriniana, Brescia 20032, p. 573.
4. Lucrece, De rerum natura, IV, 1129 s.
5. S. Augustin, In Ioh. Evang. 45,12.
6. S. Agostino, La predestinazione dei santi 15, 30 (PL 44, 981).
7. Cf. Lettre apostolique "Salvifici doloris", 23.



Le Caravage, Mise au tombeau, 1602-1604, Pinacoteca, Vatican

V. « La tunique était sans couture » (2008)

Prédication du Vendredi Saint 2008 en la Basilique Saint-Pierre.

« Lorsque les soldats eurent crucifié Jésus, ils prirent ses vêtements et firent quatre parts, une part pour chaque soldat, et la tunique. Or la tunique était sans couture, tissée d'une pièce à partir du haut ; ils se dirent donc entre eux : 'Ne la déchirons pas, mais tirons au sort qui l'aura' : afin que l'Écriture fût accomplie : Ils se sont partagés mes habits, et mon vêtement, ils l'ont tiré au sort ». (Jn 19, 23-24).

On s'est toujours demandé ce que l'évangéliste Jean a voulu dire en donnant une telle importance à ce détail de la Passion. Une explication, relativement récente, est que la tunique rappelle les ornements sacerdotaux du grand prêtre et que Jean a donc voulu affirmer que Jésus n'est pas mort seulement comme roi mais aussi comme prêtre. Cependant, la Bible ne dit pas que la tunique du grand prêtre devait être sans couture (cf. Ex 28, 4 ; Lv 16, 4). Pour cette raison, la plupart des exégètes préfèrent s'en tenir à l'explication traditionnelle selon laquelle la tunique sans couture symbolise l'unité de l'église¹.

Quelle que soit l'explication que l'on donne au texte, une chose est sûre : l'unité des disciples est, pour Jean, l'objectif pour lequel le Christ meurt : « Jésus allait mourir pour la nation, et non pas pour la nation seulement, mais encore afin de rassembler dans l'unité les enfants de Dieu dispersés » (Jn 11, 51-52). Lors de la dernière cène, il avait dit lui-même : « Je ne prie pas pour eux seulement, mais aussi pour ceux qui, grâce à leur parole, croiront en moi, afin que tous soient un. Comme toi, Père, tu es en moi et moi en toi, qu'eux aussi soient en nous, afin que le monde croie que tu m'as envoyé » (Jn 17, 20-21).

La bonne nouvelle que nous devons proclamer le vendredi saint est que l'unité, avant d'être un objectif à atteindre, est un don à accueillir. Le fait que la tunique soit tissée « de haut en bas », explique saint Cyprien, signifie que « l'unité apportée par le Christ vient d'en haut, du Père céleste, et qu'elle ne peut par conséquent être divisée par celui qui la reçoit, mais doit être accueillie intégralement »².

Les soldats ont divisé en quatre « la veste », ou « le manteau » (ta imatia), c'est-à-dire le vêtement extérieur de Jésus, mais pas la tunique, le chiton, qui était le vêtement qu'il portait près du corps. Ceci est également symbolique. Nous les hommes, pouvons diviser l'Église dans ce qu'elle a d'humain et de visible, mais pas son unité profonde qui s'identifie avec l'Esprit Saint. La tunique du Christ n'a pas été et ne pourra jamais être divisée. Elle est, elle aussi, sans couture. C'est la foi que nous professons dans le Credo : « Je crois en l'Église, une, sainte, catholique et apostolique ».

Mais si l'unité doit servir de signe « pour que le monde croie », celle-ci doit également être une unité visible, communautaire. C'est cette unité que nous avons perdue et que nous devons retrouver. Elle est bien plus que des relations de bon voisinage ; c'est l'unité mystique intérieure elle-même – « un Corps, un Esprit, comme il n'y a qu'une espérance... un seul Seigneur, une seule foi, un seul baptême ;

un seul Dieu et Père de tous » (Ep 4, 4-6) – dans la mesure où cette unité objective est accueillie, vécue et manifestée concrètement par les croyants.

« Seigneur, est-ce maintenant le temps où tu vas restaurer la royauté en Israël ? » demandèrent les apôtres à Jésus après Pâques. Aujourd'hui, nous posons souvent cette même question à Dieu : est-ce maintenant le temps où tu vas restaurer l'unité visible de ton Église ? La réponse est aussi la même qu'à l'époque : « Il ne vous appartient pas de connaître les temps et moments que le Père a fixés de sa seule autorité. Mais vous allez recevoir une force, celle de l'Esprit Saint qui descendra sur vous » (Ac 1, 6-8).

Le Saint-Père l'a rappelé dans l'homélie qu'il a prononcée le 25 janvier dernier, dans la Basilique Saint-Paul-hors-les-Murs, au terme de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens : « L'unité avec Dieu et avec nos frères et sœurs, disait-il, est un don qui vient d'en Haut, qui naît de la communion d'amour entre le Père, le Fils et l'Esprit Saint et qui en elle croît et se perfectionne. Il n'est pas en notre pouvoir de décider quand ou comment cette unité se réalisera pleinement. Seul Dieu pourra le faire ! Comme saint Paul, nous replaçons nous aussi notre espérance et notre confiance dans la grâce de Dieu qui est avec nous ».

Aujourd'hui encore, si nous nous laissons guider, c'est l'Esprit Saint qui nous conduira à l'unité. Comment l'Esprit Saint a-t-il fait pour réaliser la première unité fondamentale de l'Église, l'unité entre les juifs et les païens ? Il est descendu sur Corneille et sa maison, comme il était descendu sur les apôtres à la Pentecôte. Si bien que Pierre ne pouvait que conclure : « Si donc Dieu leur a accordé le même don qu'à nous, pour avoir cru au Seigneur Jésus Christ, qui étais-je, moi, pour faire obstacle à Dieu ? » (Ac 11, 17).

Au cours du siècle dernier, nous avons vu se renouveler sous nos yeux ce même prodige, à une échelle mondiale. Dieu a répandu son Esprit Saint, de façon nouvelle et inattendue, sur des millions de croyants, appartenant à presque toutes les dénominations chrétiennes et, afin qu'il n'y ait pas de doute sur ses intentions, il l'a répandu avec les mêmes manifestations. N'est-ce pas là un signe que l'Esprit nous pousse à nous reconnaître les uns les autres comme des disciples du Christ et à tendre ensemble vers l'unité ?

Il est vrai que cette unité spirituelle et charismatique, à elle seule, ne suffit pas. Nous le voyons déjà dans les débuts de l'Église. L'unité entre les juifs et les païens est à peine réalisée que déjà apparaît la menace de schisme. Une « longue discussion » eut lieu au cours du fameux concile de Jérusalem, et l'accord auquel le concile était parvenu fut annoncé aux Églises avec la formule : « L'Esprit Saint et nous-mêmes avons décidé ... » (Ac 15, 28). L'Esprit Saint œuvre donc également à travers une autre voie, qui est celle de la confrontation patiente, du dialogue et même du compromis entre les parties, lorsque l'essentiel de la foi n'est pas en jeu. Il œuvre à travers les « structures » humaines et les « ministères » fondés par Jésus, surtout le ministère apostolique et pétrinien. C'est ce que l'on appelle aujourd'hui l'œcuménisme doctrinal et institutionnel.

L'expérience nous montre cependant que même cet œcuménisme doctrinal, ou au sommet, n'est pas suffisant et ne progresse pas, s'il n'est pas accompagné d'un

œcuménisme spirituel, de base. Les plus grands promoteurs de l'œcuménisme institutionnel nous le répètent avec une insistance toujours plus grande. à l'occasion du centenaire de l'institution de la semaine de prière pour l'unité des chrétiens (1908-2008), méditons sur cet œcuménisme spirituel au pied de la croix : en quoi consiste-t-il et comment pouvons-nous progresser dans ce domaine ?

L'œcuménisme spirituel naît du repentir et du pardon et se nourrit de la prière. En 1977, j'ai participé à un congrès œcuménique charismatique à Kansas City, dans le Missouri. Il y avait 40.000 participants, près de la moitié catholiques (dont le cardinal Suenens) et le reste d'autres dénominations chrétiennes. Un soir, l'un des animateurs au micro a commencé à parler d'une façon qui était étrange pour moi, à l'époque : « Vous prêtres et pasteurs, pleurez et gémissiez parce que le corps de mon Fils est brisé... Vous laïcs, hommes et femmes, pleurez et gémissiez parce que le corps de mon Fils est brisé ».

Les personnes qui étaient autour de moi commencèrent à tomber à genou, les unes après les autres, et plusieurs pleuraient, saisies de repentir pour les divisions dans le corps du Christ. Une énorme banderole installée dans le stade portait l'inscription suivante : « Jesus is Lord, Jésus est Seigneur ». J'étais là, en observateur encore très critique et détaché, mais je me souviens avoir pensé : « Si un jour tous les croyants sont réunis en une seule Église, ce sera ainsi : lorsque nous serons tous à genou, le cœur contrit et humilié, sous la grande seigneurie du Christ ».

Si l'unité des disciples doit être un reflet de l'unité entre le Père et le Fils, celle-ci doit être avant tout une unité d'amour, car telle est l'unité qui règne dans la Trinité. L'Écriture nous exhorte à « faire la vérité dans la charité » (*veritatem facientes in caritate*) (cf. Ep 4, 15). « On n'entre dans la vérité qu'à travers la charité », écrit saint Augustin: *non intratur in veritatem nisi per caritatem*³.

Ce qui est extraordinaire, c'est que ce chemin vers l'unité basé sur l'amour est déjà, maintenant, grand ouvert devant nous. Nous ne pouvons pas « brûler les étapes » sur le plan doctrinal car les différences existent et doivent être affrontées patiemment dans les sièges appropriés. Nous pouvons en revanche dès à présent, brûler les étapes dans le domaine de la charité et être unis. Le signe véritable et sûr de la venue de l'Esprit n'est pas, écrit saint Augustin, le fait de parler en langues, mais l'amour pour l'unité : « Sachez que vous avez l'Esprit Saint quand vous permettez que votre cœur adhère à l'unité à travers une charité sincère »⁴.

Repensons à l'hymne à la charité de saint Paul. Chacune de ses phrases acquiert une signification actuelle et nouvelle si on l'applique à l'amour entre les membres des diverses Églises chrétiennes, dans les relations œcuméniques :

*« La charité est longanime...
elle n'est pas envieuse...
ne cherche pas son intérêt (ou seulement l'intérêt de son église).
ne tient pas compte du mal reçu [mais plutôt du mal fait aux autres !]
elle ne se réjouit pas de l'injustice, mais elle met sa joie dans la vérité [elle
ne se réjouit pas des difficultés des autres églises,
mais se réjouit de leurs succès].
Elle excuse tout, croit tout, espère tout, supporte tout » (1 Co 13, 4 ss.)*

Cette semaine, nous avons accompagné à sa demeure éternelle une femme – Chiara Lubich, fondatrice du Mouvement des Focolari. Elle a été une pionnière et un modèle de cet œcuménisme spirituel de l'amour. Par sa vie, elle nous a montré que la recherche de l'unité entre les chrétiens n'est pas une manière de se fermer au reste du monde ; elle est en revanche le premier pas et la condition pour un dialogue plus large avec les croyants d'autres religions et avec tous les hommes qui ont à cœur le destin de l'humanité et de la paix.

On dit que « s'aimer ce n'est pas se regarder l'un l'autre mais regarder ensemble dans la même direction ». Entre les croyants des différentes Églises aussi, s'aimer signifie regarder ensemble dans la même direction qui est le Christ. « Il est notre paix » (Ep 2, 14). Regardons ce qui se passe avec les rayons d'une roue quand ils partent du centre vers l'extérieur : à mesure qu'ils s'éloignent du centre, ils s'éloignent aussi les uns des autres, et terminent à des points distants de la circonférence. Regardons en revanche ce qui se passe lorsqu'ils se dirigent de la circonférence vers le centre : plus ils s'approchent du centre, plus ils se rapprochent les uns des autres, jusqu'à ne former qu'un seul point. Dans la mesure où nous irons ensemble vers le Christ, nous nous rapprocherons les uns des autres, jusqu'à être vraiment, comme il l'a demandé, « une seule chose avec lui et avec le Père ».

La seule chose qui pourra réunir les chrétiens divisés est la diffusion d'une nouvelle vague d'amour pour le Christ parmi eux. C'est ce qui est en train de se produire à travers l'action de l'Esprit Saint et qui nous remplit d'émerveillement et d'espérance. « L'amour du Christ nous presse, à la pensée que... un seul est mort pour tous » (cf. 2 Co 5, 14). Un frère d'une autre église - et même tout être humain - est quelqu'un « pour qui le Christ est mort » (Rm 14, 15), comme il est mort pour moi.

Une raison doit surtout nous pousser sur ce chemin. L'enjeu du début du troisième millénaire n'est plus le même qu'au début du deuxième millénaire, lorsque se produisit la séparation entre l'orient et l'occident, et il n'est pas non plus le même qu'au milieu de ce même millénaire quand eut lieu la séparation entre catholiques et protestants. Pouvons-nous dire que la manière exacte de procéder de l'Esprit Saint du Père, ou la façon dont se produit la justification du pécheur sont les questions qui passionnent les hommes d'aujourd'hui et dont dépendent la survie ou non de la foi chrétienne ? Le monde a évolué et nous sommes restés rivés à des problèmes et des formules dont le monde ne connaît même plus la signification.

Dans les batailles médiévales, il y avait un moment où, après avoir dépassé les fantassins, les archers, la cavalerie et tout le reste, la mêlée se concentrait autour du roi. C'est là que se décidait le résultat final de la bataille. Pour nous aussi, aujourd'hui, la bataille est autour du roi. Il existe des édifices ou des structures métalliques faits de telle manière que si l'on touche un point névralgique ou si on enlève une pierre bien précise, tout s'écroule. Dans l'édifice de la foi chrétienne, cette pierre angulaire est la divinité du Christ. Si on l'enlève, tout s'effrite et, avant tout, la foi dans la Trinité.

Cela nous montre qu'il y a deux œcuménismes possibles : un œcuménisme de la foi et un œcuménisme de l'incrédulité ; un qui réunit tous ceux qui croient que Jésus est le Fils de Dieu, que Dieu est Père, Fils, et Esprit Saint, et que le Christ est mort pour sauver tous les hommes, et un qui réunit tous ceux qui, par respect pour le symbole de Nicée, continuent à proclamer ces formules, mais en les vidant de leur véritable contenu. Un œcuménisme dans lequel, à la limite, tous croient aux mêmes choses car personne ne croit plus à rien, au sens du mot « croire » du Nouveau Testament.

« Quel est le vainqueur du monde, écrivait saint Jean dans la première Lettre, sinon celui qui croit que Jésus est le Fils de Dieu ? » (1 Jn 5, 5). Si l'on se base sur ce critère, la distinction fondamentale entre les chrétiens n'est pas entre catholiques, orthodoxes et protestants, mais entre ceux qui croient que le Christ est le Fils de Dieu et ceux qui ne le croient pas.

« La deuxième année du roi Darius, le sixième mois, le premier jour du mois, la parole du Seigneur fut adressée par le ministère du prophète Aggée..., en ces termes : Ce peuple dit : 'Il n'est pas encore arrivé, le moment de rebâtir le Temple du Seigneur !' Est-ce donc pour vous le moment de rester dans vos maisons lambrissées, quand cette Maison-là est dévastée ? » (Ag 1, 1-4)

Ces paroles du prophète Aggée nous sont adressées aujourd'hui. Est-ce le moment de continuer à nous préoccuper uniquement de ce qui concerne notre ordre religieux, notre mouvement, ou notre Église ? Ne serait-ce pas précisément la raison pour laquelle nous aussi « nous semons beaucoup, mais nous engrangeons peu » (cf. Ag 1, 6) ? Nous prêchons et nous nous activons de multiples manières, mais au lieu de se rapprocher du Christ, le monde s'en éloigne.

Le peuple d'Israël écouta le rappel du prophète ; ils cessèrent d'embellir chacun leur propre maison pour reconstruire ensemble le temple de Dieu. Dieu envoya alors à nouveau son prophète avec un message de consolation et d'encouragement qui est aussi pour nous : « Mais à présent, courage, Zorobabel ! oracle de Yahvé. Courage, Josué, fils de Yehoçadaq, grand prêtre ! Courage, tout le peuple du pays ! oracle de Yahvé. Au travail ! Car je suis avec vous - oracle de Yahvé Sabaot ! » (Ag 2, 4). Courage, vous tous qui avez à cœur la cause de l'unité des chrétiens et au travail, car je suis avec vous, dit le Seigneur !

1. Cf. R. E. Brown, *The Death of the Messiah*, vol. 2, Doubleday, New York 1994, pp. 955-958.

2. S. Cyprien, *De unitate Ecclesiae*, 7 (CSEL 3, p. 215).

3. S. Augustin, *Contra Faustum*, 32,18 (CCL 321, p. 779).

4. S. Augustin, *Discours* 269,3-4 (PL38, 1236 s.).

VI. « Il y avait aussi des femmes » (2007)

Prédication du Vendredi Saint 2007 en la Basilique Saint-Pierre

Près de la croix de Jésus se tenaient sa mère et la sœur de sa mère, Marie, femme de Clopas, et Marie de Magdala (Jn 19, 25). Pour une fois, laissons de côté Marie, sa Mère. Sa présence au Calvaire n'a pas besoin d'explication. Elle était « sa mère » et cela explique tout ; les mères n'abandonnent pas leur fils, même condamné à mort. Mais pourquoi les autres femmes étaient-elles là ? Qui étaient-elles et combien étaient-elles ?

Les évangiles indiquent les noms de quelques unes d'entre elles : Marie de Magdala, Marie mère de Jacques le mineur et de Joseph, Salomé, mère des fils de Zébédée, une certaine Jeanne et une certaine Suzanne (Lc 8, 3). Venues avec Jésus de Galilée, ces femmes l'avaient suivi, en pleurant, sur le chemin du Calvaire (Lc 23, 27-28). Arrivées au Golgotha, elles observaient « de loin » (c'est-à-dire à la distance qui leur était permise), et de là elles l'accompagnent dans la tristesse, au sépulcre, avec Joseph d'Arimathie (Lc 23, 55).

Cet événement est trop marqué et trop extraordinaire pour qu'on le traite à la légère. On les appelle, avec une certaine condescendance masculine, « les femmes pieuses », mais elles sont bien plus que des « femmes pieuses », ce sont des « Mères Courage » ! Elles ont défié le danger de se montrer aussi ouvertement en faveur d'un condamné à mort. Jésus avait dit : « Heureux celui qui ne trébuchera pas à cause de moi ! » (Lc 7, 23). Ces femmes sont les seules à ne pas s'être scandalisées de lui.

Il existe actuellement un débat animé sur qui a voulu la mort de Jésus : les chefs juifs ou Pilate, ou les deux. Une chose est certaine : ce sont des hommes, et non des femmes. Aucune femme n'est impliquée, même indirectement, dans sa condamnation. La seule femme païenne mentionnée dans les récits, la femme de Pilate, s'est elle aussi opposée à sa condamnation (Mt 27, 19). Jésus est certes mort pour les péchés des femmes également mais historiquement elles sont les seules à pouvoir dire : « Nous ne sommes pas responsables de ce sang » (cf. Mt 27, 24).

Le fait que les auteurs et les inspirateurs des évangiles y fassent piètre figure et qu'ils attribuent un rôle merveilleux aux femmes est l'un des signes les plus sûrs de l'honnêteté et de la vraisemblance historique des évangiles. Qui aurait permis que soit conservée de mémoire impérissable l'histoire honteuse de leur peur, de leur fuite, de leur reniement, aggravée encore par la confrontation avec la conduite si différente de quelques pauvres femmes ? Qui l'aurait permis, s'il n'y avait pas été conduit par la fidélité à une histoire qui semblait désormais infiniment plus grande que leur propre misère ?

On s'est toujours demandé pourquoi les « femmes pieuses » sont les premières à voir le Ressuscité et sont chargées de l'annoncer aux apôtres. C'était le meilleur moyen de rendre la résurrection peu crédible. Le témoignage d'une femme n'avait aucun poids. C'est peut-être pour cette raison qu'aucune femme ne figure dans la

longue liste de ceux qui ont vu le Ressuscité, rédigée par Paul (cf. 1 Co 15, 5-8). Les apôtres eux-mêmes prirent tout d'abord les paroles des femmes pour « du radotage » typiquement féminin et n'y crurent pas (Lc 24, 11).

Les auteurs anciens ont cru avoir trouvé la réponse à cette question. Les femmes, dit Romain le Mélode dans l'un de ses hymnes, sont les premières à voir le Ressuscité parce que c'est une femme, Ève, qui fut la première à pécher¹ ! Mais la vraie réponse est une autre : les femmes ont été les premières à le voir ressuscité car elles avaient été les dernières à l'abandonner mort, et même après sa mort elles venaient apporter des aromates à son sépulcre (Mc 16, 1).

Nous devons nous demander pourquoi cela : pourquoi les femmes ont-elles résisté au scandale de la croix ? Pourquoi lui sont-elles restées proches alors que tout semblait fini et que même ses disciples les plus proches l'avaient abandonné et organisaient le retour chez eux ?

Jésus a donné la réponse de manière anticipée quand, répondant à Simon, il dit, en parlant de la pécheresse qui lui avait lavé et embrassé les pieds : « Elle a beaucoup aimé ! » (cf. Lc 7, 47). Les femmes avaient suivi Jésus pour lui-même, en reconnaissance du bien reçu de lui, non dans l'espoir de faire carrière à sa suite. On ne leur avait pas promis « douze trônes », et elles n'avaient pas demandé de siéger à sa droite et à sa gauche dans son royaume. Elles le suivaient, est-il écrit, « pour le servir » (cf. Lc 8, 3 ; Mt 27, 55) ; elles étaient les seules, après Marie, la Mère de Jésus, à avoir assimilé l'esprit de l'évangile. Elles avaient suivi les raisons du cœur et celles-ci ne les avaient pas trompées.

À cet égard, leur présence près du Crucifié et du Ressuscité contient un enseignement vital pour nous aujourd'hui. Notre civilisation, dominée par la technique, a besoin d'un cœur afin que l'homme puisse y survivre sans se déshumaniser totalement. Nous devons donner plus d'espace aux « raisons du cœur », si nous voulons éviter que l'humanité replonge dans une ère glaciale.

Dans ce domaine, contrairement à de nombreux autres domaines, la technique ne nous est pas d'un grand secours. On travaille depuis longtemps à un type d'ordinateur qui « pense » et de nombreuses personnes sont convaincues qu'on y arrivera. Mais personne n'a encore envisagé la possibilité d'un ordinateur qui « aime », qui s'émeut, qui vient en aide à l'homme sur le plan affectif, qui l'aide à aimer comme il l'aide à calculer les distances entre les étoiles, à déterminer le mouvement des atomes, à mémoriser les données...

Le développement de l'intelligence et des facultés cognitives de l'homme, ne va malheureusement pas de pair avec le développement de sa capacité d'aimer. Il semble même que cette dernière n'ait aucune importance alors que nous savons très bien que le fait d'être heureux ou non sur la terre ne dépend pas tant du fait de posséder des connaissances ou non mais du fait d'aimer ou de ne pas aimer, d'être aimé ou de ne pas être aimé. Il n'est pas difficile de comprendre pourquoi nous tenons tant à développer nos connaissances et pourquoi nous tenons si peu à

accroître notre capacité d'aimer : la connaissance se traduit automatiquement en pouvoir, l'amour en service.

L'une des idolâtries modernes est celle du « QI » du « quotient intellectuel ». De nombreuses méthodes pour mesurer le quotient intellectuel ont été mises au point. Mais qui se préoccupe de tenir également compte du « quotient du cœur » ? Et pourtant, seul l'amour rachète et sauve, alors que la science et la soif de connaissance peuvent à elles seules conduire à la damnation. C'est la conclusion du Faust de Goethe et c'est aussi le cri lancé par le réalisateur qui fait clouer symboliquement sur le sol les précieux volumes d'une bibliothèque et fait dire à l'acteur principal que « tous les livres du monde ne valent pas une caresse »². Avant eux tous, saint Paul avait écrit : « La science enfle ; c'est la charité qui édifie » (1 Co 8, 1)

Après tant d'époques qui ont pris le nom de l'homme – homo erectus, homo faber, jusqu'à l'homo sapiens-sapiens c'est-à-dire très sage, d'aujourd'hui – il faut espérer que s'ouvre enfin pour l'humanité une ère de la femme : une ère du cœur, de la compassion, et que cette terre cesse finalement d'être « L'arpent de terre qui nous faits si féroces »³.

On relève partout l'exigence de donner davantage d'espace à la femme. Nous ne croyons pas que « l'éternel féminin nous sauvera »⁴. L'expérience de tous les jours montre que la femme peut « nous attirer vers le haut » mais elle peut aussi nous faire précipiter vers le bas. Elle aussi a besoin d'être sauvée par le Christ. Mais il est certain qu'une fois sauvée par le Christ et « libérée » sur le plan humain, d'anciens assujettissements, la femme peut contribuer à sauver notre société de certains maux profondément enracinés qui la menacent : la violence, la volonté de puissance, l'aridité spirituelle, le mépris de la vie...

Il faut seulement éviter de répéter l'ancienne erreur gnostique selon laquelle la femme, pour se sauver, doit cesser d'être femme et se transformer en homme⁵. Ce préjugé est tellement enraciné dans la société que les femmes elles-mêmes ont fini par y succomber. Pour affirmer leur dignité, elles ont parfois cru nécessaire d'assumer des comportements masculins ou même de minimiser la différence entre les sexes, en la réduisant à un produit de la culture. « On ne naît pas femme, on le devient », a affirmé l'une de leurs illustres représentantes⁶.

Comme nous devons être reconnaissants aux « femmes pieuses » ! Sur le chemin du Calvaire, leurs sanglots ont été les seuls sons amicaux qui soient parvenus aux oreilles du Sauveur ; alors qu'il était suspendu à la croix, leurs « regards » ont été les seuls à se poser avec amour et compassion sur lui.

La liturgie byzantine a honoré les femmes pieuses en leur consacrant un dimanche de l'année liturgique, le deuxième dimanche après Pâques, qui prend le nom du « dimanche des Myrophores », c'est-à-dire des porteuses d'aromates. Jésus est heureux que l'on honore dans l'Église les femmes qui l'ont aimé et qui ont cru en lui lorsqu'il était en vie. A propos de l'une d'elles – la femme qui versa sur sa tête un

vase d'huile parfumée – il fit cette extraordinaire prophétie qui s'accomplit toujours depuis des siècles : « Partout où sera proclamé cet Évangile, dans le monde entier, on redira aussi, à sa mémoire, ce qu'elle vient de faire » (Mt 26, 13).

Les femmes pieuses ne sont pas cependant seulement à admirer et honorer, elles sont également à imiter. Saint Léon le Grand dit que « la passion du Christ se prolonge jusqu'à la fin des siècles »⁷ et Pascal a écrit que « Jésus sera en agonie jusqu'à la fin du monde »⁸. La Passion se prolonge dans les membres du corps du Christ. Les nombreuses femmes, religieuses et laïques qui sont aujourd'hui aux côtés des pauvres, des malades du SIDA, des prisonniers, des exclus en tous genres de la société, sont les héritières des « femmes pieuses ». À ces femmes – croyantes ou non – le Christ répète : « C'est à moi que vous l'avez fait » (Mt 25, 40).

Les femmes pieuses sont un exemple pour les femmes chrétiennes d'aujourd'hui non seulement à cause de leur rôle dans la passion mais également dans la résurrection. D'un bout à l'autre de la Bible on rencontre des « Va ! » ou des « Allez ! », des envois de la part de Dieu. C'est la parole adressée à Abraham, à Moïse (« Va, Moïse, dans la terre d'Égypte »), aux prophètes, aux apôtres : « Allez dans le monde entier, proclamez l'Évangile à toute la création ».

Ce sont tous des « Allez ! » adressés à des hommes. Il n'y a qu'un seul « allez ! » adressé à des femmes, celui qui est adressé aux myrophores le matin de Pâques : « Alors Jésus leur dit : 'Ne craignez point ; allez annoncer à mes frères qu'ils doivent partir pour la Galilée, et là ils me verront' » (Mt 28, 10). Par ces paroles, il faisait d'elles les premiers témoins de la résurrection, « maîtresses des maîtres » comme les appelle un auteur ancien⁹.

Il est dommage qu'à cause d'une identification erronée avec la femme pécheresse qui lave les pieds de Jésus (Lc 7, 37), Marie Madeleine ait fini par nourrir d'innombrables légendes anciennes et modernes et soit entrée dans le culte et dans l'art presque uniquement sous les traits de la « pénitente » et non du premier témoin de la résurrection, « apôtre des apôtres », comme la définit saint Thomas d'Aquin¹⁰.

« Quittant vite le tombeau, tout émues et pleines de joie, elles coururent porter la nouvelle à ses disciples » (Mt 28, 8). Femmes chrétiennes, continuez à porter la bonne nouvelle aux successeurs des apôtres et à nous les prêtres, leurs collaborateurs : « Le Maître est vivant ! Il est ressuscité ! Il vous précède en Galilée, c'est-à-dire où que vous alliez ! ». Poursuivez le cantique ancien que la liturgie place sur les lèvres de Marie-Madeleine : Mors et vita duello conflixere mirando: dux vitae mortuus regnat vivus: La mort et la vie se sont affrontées dans un duel prodigieux : le Seigneur de la vie était mort, mais à présent il est vivant et règne ». La vie a triomphé dans le Christ sur la mort et ceci adviendra également un jour en nous. Aux côtés de toutes les femmes de bonne volonté, vous êtes l'espérance d'un monde plus humain.

A la première des « femmes pieuses » et leur modèle incomparable, la Mère de Jésus, nous répétons, avec une ancienne prière de l'Église : « Sainte Marie, viens au secours des pauvres, soutiens les timorés, reconforte les faibles : prie pour le peuple, intervien pour le clergé, intercède pour le pieux sexe féminin » : Ora pro populo, interveni pro clero, intercede pro devoto femineo sexu¹¹

1. Romano il Melode, Inni, 45, 6 (ed. a cura di G. Gharib, Edizioni Paoline 1981, p. 406)
2. Dans le film "Cento chiodi" di Ermanno Olmi.
3. Dante Alighieri, Paradis, 22, v. 151 – Ed. du Cerf
4. W. Goethe, Faust, finale parte II: "Das Ewig-Weibliche zieht uns hinan".
5. Cf. Vangelo copto di Tommaso, 114; Estratti di Teodoto, 21, 3.
6. Cf. Simone de Beauvoir, Le Deuxième Sexe (1949).
7. S. Leone Magno, Sermo 70, 5 (PL 54, 383).
8. B. Pascal, Pensieri, n. 553 Br.
9. Gregorio Antiocheno, Omelia sulle donne mirofore, 11 (PG 88, 1864 B).
10. S. Tommaso d'Aquino, Commento al vangelo di Giovanni, XX, 2519.
11. Antifona al Magnificat, Comune delle feste della Vergine.



Michelangelo Merisi dit Le Caravage, Mise au tombeau (détail), 1602-1604, Pinacoteca, Vatican

VII. Dieu démontre son amour pour nous (2006)

Prédication du Vendredi Saint 2006 en la Basilique Saint-Pierre

« Soyez, chrétiens, à vous mouvoir plus graves ! »

« Car un temps viendra où les hommes ne supporteront plus la saine doctrine, mais au contraire, au gré de leurs passions et l'oreille les démangeant, ils se donneront des maîtres en quantité et détourneront l'oreille de la vérité pour se tourner vers les fables » (2 Tm 4, 3-4).

Cette parole des Saintes Écritures – surtout l'allusion à l'oreille qui démange en entendant des choses nouvelles – se réalise de façon nouvelle et impressionnante de nos jours. Alors que nous célébrons ici la mémoire de la passion et de la mort du Sauveur, des millions de personnes sont amenées à croire, par d'habiles spécialistes du remaniement de légendes antiques, que Jésus de Nazareth n'a en réalité jamais été crucifié. Aux États-Unis, l'un des best-sellers du moment est une édition de l'Évangile de Thomas présentée comme l'évangile qui « nous épargne la crucifixion, rend la résurrection non nécessaire et ne nous présente pas de Dieu appelé Jésus »¹.

« C'est une constatation peu flatteuse pour la nature humaine, écrivait, il y a quelques années le plus grand expert biblique de l'histoire de la Passion, Raymond Brown : plus le scénario est invraisemblable, plus la promotion qu'il reçoit est sensationnelle et plus l'intérêt qu'il suscite est intense. Des personnes qui ne prendraient pas la peine de lire une analyse sérieuse des traditions concernant la manière dont Jésus fut crucifié, dont il mourut, fut enseveli et ressuscita d'entre les morts, sont fascinés par le récit de quelque « nouvelle théorie » selon laquelle il n'aurait pas été crucifié et ne serait pas mort, surtout si la suite de l'histoire comprend sa fuite avec Marie-Madeleine, en Inde...[ou en France, selon une version plus récente]. Ces théories démontrent que lorsqu'il s'agit de la Passion de Jésus, contrairement au dicton populaire, la fiction dépasse la réalité – et est souvent, intentionnellement ou non, plus rentable »².

On parle beaucoup de la trahison de Judas sans se rendre compte qu'on est en train de la renouveler. Le Christ est vendu, une nouvelle fois, non plus aux chefs du sanhédrin pour trente pièces d'argent, mais à des éditeurs et des libraires pour des milliards de pièces d'argent...

Personne ne réussira à stopper cette vague spéculative qui va même être relancée avec la sortie imminente d'un film, mais m'étant consacré pendant des années à l'Histoire des origines chrétiennes je considère comme de mon devoir d'attirer l'attention sur un énorme malentendu qui se trouve à la base de toute cette littérature pseudo-historique.

Les évangiles apocryphes sur lesquels elle s'appuie sont des textes connus depuis toujours, dans leur totalité ou en partie, mais avec lesquels même les historiens les plus critiques et les plus hostiles au christianisme n'ont jamais pensé avant ce jour que l'on puisse faire de l'histoire. Ce serait comme si dans quelques siècles on prétendait reconstruire l'histoire d'aujourd'hui en se basant sur les romans écrits à notre époque.

L'énorme malentendu consiste dans le fait que l'on utilise ces écrits pour leur faire dire exactement le contraire de ce qu'ils voulaient dire. Ils font partie de la littérature

gnostique des II^e et III^e siècle. La vision gnostique – un mélange de dualisme platonique et de doctrines orientales revêtu d'idées bibliques – soutient que le monde matériel est une illusion, œuvre du Dieu de l'Ancien Testament, qui est un dieu méchant, ou au moins inférieur ; le Christ n'est pas mort sur la croix, car il n'a jamais pris, sauf en apparence, un corps humain, ceci étant indigne de Dieu (docétisme).

Si Jésus, selon l'Évangile de Judas, duquel on a beaucoup parlé ces jours derniers, ordonne lui-même à l'apôtre de le trahir c'est afin que, en mourant, l'esprit divin qui est en lui puisse finalement se libérer de l'enveloppe de la chair et remonter au ciel. Le mariage qui préside les naissances est à éviter (enkratisme) ; la femme se sauvera uniquement si « le principe féminin » (thelus) qu'elle personnifie, se transforme en principe masculin, c'est-à-dire si elle cesse d'être femme³.

Le plus étonnant est qu'aujourd'hui certains croient voir dans ces écrits l'exaltation du principe féminin, de la sexualité, de la jouissance totale et désinhibée de ce monde matériel, en opposition avec l'Église officielle qui, avec son manichéisme, aurait en permanence piétiné tout cela ! On note le même malentendu au sujet de la doctrine de la réincarnation. Présente dans les religions orientales comme une punition due à des fautes passées et comme une chose à laquelle on tente de toutes ses forces de mettre fin, elle est accueillie en occident comme la possibilité merveilleuse de pouvoir vivre et jouir indéfiniment de ce monde.

Ce sont des choses qui ne mériteraient pas d'être traitées en ce lieu et aujourd'hui, mais nous ne pouvons pas permettre que le silence des croyants soit interprété comme un sentiment d'embarras et que la bonne foi (ou la naïveté ?) de millions de personnes soit impunément manipulée par les médias, sans élever la voix pour protester au nom, non seulement de la foi, mais aussi du bon sens et d'une raison saine. Le moment est venu, je crois, de réentendre l'avertissement de Dante Alighieri :

« Soyez, chrétiens, à vous mouvoir plus graves,
ne soyez comme plume à tout vent,
et ne croyez que toute eau vous lave.
Vous avez le Nouveau et l'Ancien Testament
Et le pasteur de l'Église qui vous guide,
Cela vous suffise pour votre salut..
Soyez hommes et non folles brebis »⁴.

La Passion a précédé l'Incarnation !

Mais laissons de côté ces théories fantaisistes qui ont toutes une explication commune : nous sommes à l'époque des médias et les médias s'intéressent davantage à la nouveauté qu'à la vérité. Concentrons-nous sur le mystère que nous sommes en train de célébrer. La meilleure manière de réfléchir, cette année, au mystère du Vendredi saint serait de relire en entier la première partie de l'encyclique du pape Deus caritas est. Ne pouvant le faire ici, je voudrais au moins commenter certains passages qui se réfèrent plus directement au mystère de ce jour.

Dans l'encyclique nous lisons : « Le regard tourné vers le côté ouvert du Christ, dont parle Jean (cf. 19, 37), comprend ce qui a été le point de départ de cette Encyclique : «Dieu est amour» (1 Jn 4, 8). C'est là que cette vérité peut être contemplée. Et,

partant de là, on doit maintenant définir ce qu'est l'amour. À partir de ce regard, le chrétien trouve la route pour vivre et pour aimer »⁵.

Oui, Dieu est amour ! Quelqu'un a affirmé que si toutes les bibles du monde étaient détruites par un cataclysme ou une fureur iconoclaste, et qu'il n'en restait qu'une ; et si même cet exemplaire était terriblement endommagé et qu'une seule page ne fût encore entière, que cette page elle-même fût tellement froissée que l'on ne pouvait lire qu'une seule ligne : si cette ligne était la ligne de la Première Lettre de Jean où il est écrit « Dieu est amour ! », toute la Bible serait sauvée, car tout est contenu dans cette phrase.

L'amour de Dieu est lumière, bonheur, plénitude de vie. C'est le torrent qu'Ézéchiél vit sortir du temple et qui, là où il arrive, guérit et donne la vie ; c'est l'eau promise à la Samaritaine qui éteint toute soif. Jésus nous répète aussi à nous, comme à elle : « Si tu savais le don de Dieu ! ». J'ai passé mon enfance dans une maison de campagne située à quelques mètres d'une ligne électrique de haute tension ; mais nous vivions dans l'obscurité ou à la lueur de la bougie. Entre nous et la ligne de haute tension se trouvait une voie de chemin de fer et, avec la guerre, personne n'aurait eu l'idée de surmonter ce petit obstacle. C'est la même chose avec l'amour de Dieu : il est là, à portée de la main, capable de tout illuminer et de tout réchauffer dans notre vie, mais nous vivons notre vie dans l'obscurité et le froid. C'est le seul vrai motif de tristesse de la vie.

Dieu est amour, et la croix du Christ en est la preuve suprême, la démonstration historique. Il existe deux manières de démontrer son amour pour quelqu'un, disait un auteur de l'orient byzantin, Nicolas Cabasilas. La première consiste à faire du bien à la personne aimée, à lui offrir des dons ; la deuxième, plus exigeante, consiste à souffrir pour elle. Dieu nous a aimés de la première manière, c'est-à-dire avec un amour de munificence, lors de la création, lorsqu'il nous a comblés de dons, intérieurs et extérieurs ; il nous a aimés d'un amour de souffrance dans la rédemption, lorsqu'il a inventé le propre anéantissement, en souffrant pour nous les souffrances les plus terribles, afin de nous convaincre de son amour⁶. Pour cette raison, c'est sur la croix que l'on doit désormais contempler la vérité qui dit que « Dieu est amour ».

Le terme « passion » a deux significations : il peut indiquer un amour véhément, « passionnel », ou une souffrance mortelle. Il existe une continuité entre les deux choses et l'expérience quotidienne montre combien il est facile de passer de l'une à l'autre. Il en fut ainsi également, et avant tout, en Dieu. Il y a une passion, a écrit Origène, qui précède l'incarnation. C'est « la passion d'amour » que Dieu nourrit depuis toujours pour le genre humain et qui, dans la plénitude des temps, l'a conduit à venir sur la terre et à souffrir pour nous⁷.

Trois ordres de grandeur

L'encyclique *Deus caritas est* nous indique une nouvelle manière de faire l'apologie de la foi chrétienne, peut-être la seule possible aujourd'hui et certainement la plus efficace. Elle n'oppose pas les valeurs surnaturelles aux valeurs naturelles, l'amour divin à l'amour humain, l'éros et l'agape, mais en montre l'harmonie originelle, à redécouvrir et à guérir sans cesse, à cause du péché et de la fragilité humaine. « L'éros, écrit le pape, veut nous élever 'en extase' vers le Divin, nous conduire au-

delà de nous-mêmes, mais c'est précisément pourquoi est requis un chemin de montée, de renoncements, de purifications et de guérisons »⁸. L'Évangile est, il est vrai, en concurrence avec les idéaux humains, mais au sens littéral où il concourt à leur réalisation : il les guérit, les élève, les protège. Il n'exclut pas l'éros de la vie mais le venin de l'égoïsme de l'éros.

Il existe trois ordres de grandeur, a dit Pascal dans une pensée célèbre⁹. Le premier est l'ordre matériel ou des corps : là excelle celui qui a de nombreux biens, qui est doté de force athlétique ou de beauté physique. C'est une valeur à ne pas mépriser, mais la plus basse. Au-dessus se trouve l'ordre du génie et de l'intelligence dans lequel se distinguent les penseurs, les inventeurs, les scientifiques, les artistes, les poètes. Il s'agit d'un ordre d'une qualité différente. Le fait d'être riche ou pauvre, beau ou laid, n'ajoute rien et n'enlève rien au génie. La difformité physique attribuée à leur personne n'enlève rien à la beauté de la pensée de Socrate et de la poésie de Leopardi.

Le génie est une valeur certainement plus élevée que la précédente mais pas encore la valeur suprême. Au-dessus il existe un autre ordre de grandeur, l'ordre de l'amour, de la bonté. (Pascal l'appelle l'ordre de la sainteté et de la grâce). Une goutte de sainteté, disait Gounod, vaut plus qu'un océan de génie. Le fait d'être beau ou laid, intelligent ou illettré n'ajoute et n'enlève rien au saint. Sa grandeur est d'un ordre différent.

Le christianisme appartient à ce troisième niveau. Dans le roman *Quo vadis*, un païen demande à l'apôtre Pierre qui vient d'arriver à Rome : « Athènes nous a donné la sagesse, Rome la puissance ; que nous offre votre religion ? Pierre répond : l'amour ! »¹⁰. L'amour est la chose la plus fragile qui existe au monde ; il est représenté et est, comme un enfant. On peut le tuer avec rien comme – nous l'avons vu avec horreur en Italie ces dernières semaines – on peut le faire avec un enfant. Mais nous savons avec expérience ce que deviennent la puissance et la science, la force et le génie, sans l'amour et la bonté...

Amour qui pardonne

« L'éros de Dieu pour l'homme, poursuit l'encyclique, est, en même temps, totalement agapè. Non seulement parce qu'il est donné absolument gratuitement, sans aucun mérite préalable, mais encore parce qu'il est un amour qui pardonne » (n. 10).

Cette qualité également resplendit au plus haut point dans le mystère de la croix. « Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis », avait dit Jésus au cénacle (Jn 15, 13). On aurait envie de s'exclamer : Bien sûr, ô Christ, qu'il existe un amour plus grand que donner sa vie pour ses amis. Le tien ! Tu n'as pas donné la vie pour tes amis, mais pour tes ennemis ! Saint Paul dit qu'il est difficile de trouver une personne prête à mourir pour un juste, mais qu'il en existe. « Pour un homme de bien, oui, peut-être osera-t-on mourir ; mais la preuve que Dieu nous aime c'est que le Christ, alors que nous étions encore pécheurs, est mort pour nous » (Rm 5, 6-8).

Mais l'on découvre bien vite que le contraste n'est qu'apparent. Le mot « amis » au sens actif indique ceux qui nous aiment, mais au sens passif, il indique ceux qui sont aimés par nous. Jésus appelle Judas « ami » (Mt 26, 50), non pas parce que Judas

l'aimait, mais parce que lui l'aimait ! Il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses ennemis, en les considérant amis : voilà le sens de la phrase de Jésus. Les hommes peuvent être, ou se comporter, comme des ennemis de Dieu, Dieu ne pourra jamais être ennemi de l'homme. C'est le terrible avantage des enfants sur leurs pères (et sur leurs mères).

Nous devons réfléchir à la manière concrète dont l'amour du Christ sur la croix peut aider l'homme d'aujourd'hui à trouver, comme dit l'encyclique, « la route pour vivre et pour aimer ». C'est un amour de miséricorde, qui excuse et pardonne, qui ne veut pas détruire l'ennemi, mais tout au plus la haine (cf. Ep 2, 16). Jérémie, l'homme le plus proche du Christ de la Passion, prie Dieu en disant : « je verrai ta vengeance contre eux » (Jr 11, 20) ; Jésus meurt en disant : « Père, pardonne-leur : ils ne savent ce qu'ils font » (Lc 23, 34).

C'est précisément de cette miséricorde et de cette capacité de pardon dont nous avons besoin aujourd'hui, pour ne pas glisser toujours davantage dans l'abîme de la violence mondialisée. L'Apôtre écrivait aux Colossiens : « Vous donc, les élus de Dieu, ses saints et ses bien-aimés, revêtez des sentiments de tendre compassion, de bienveillance, d'humilité, de douceur, de patience ; supportez-vous les uns les autres et pardonnez-vous mutuellement, si l'un a contre l'autre quelque sujet de plainte ; le Seigneur vous a pardonné, faites de même à votre tour » (Col 3, 12-13).

Être miséricordieux signifie avoir pitié (misereor) au plus profond de son cœur (cordis) de son propre ennemi, comprendre comment nous sommes tous faits et donc pardonner. Qu'est-ce qui pourrait se passer si, par un miracle de l'histoire, au Proche Orient, les deux peuples opposés depuis des décennies, commençaient à penser les uns aux souffrances des autres au lieu de penser à leur culpabilité, s'ils commençaient à avoir pitié les uns des autres. Aucun mur de division ne serait plus nécessaire entre eux. On pourrait dire la même chose de tant d'autres conflits en cours dans le monde, y compris les conflits entre les différentes confessions religieuses et les Églises chrétiennes.

Il y a une telle vérité dans le verset de notre Pascoli « Hommes, paix ! Sur la terre penchée il y a trop de mystère » ¹¹. Un commun destin de mort plane sur nous tous. L'humanité est enveloppée d'une telle obscurité et pliée (« penchée ») sous le poids de tant de souffrance que nous devons bien avoir un peu de compassion et de solidarité les uns pour les autres !

Le devoir d'aimer

Un autre enseignement nous vient de l'amour de Dieu manifesté à travers la croix du Christ. L'amour de Dieu pour l'homme est fidèle et éternel : « D'un amour éternel je t'ai aimé » dit Dieu à l'homme à travers les prophètes (cf. Jr 31, 3), et encore : « sans lui retirer mon amour, ni démentir ma fidélité » (Ps 88 (89), v. 34). Dieu s'est engagé à aimer pour toujours, il s'est privé de la liberté de faire marche arrière. C'est le sens profond de l'alliance qui est devenue « nouvelle et éternelle » dans le Christ.

Dans l'encyclique du pape nous lisons : « Cela fait partie des développements de l'amour vers des degrés plus élevés, vers ses purifications profondes, de l'amour qui cherche maintenant son caractère définitif, et cela en un double sens : dans le sens d'un caractère exclusif – 'cette personne seulement' – et dans le sens d'un 'pour

toujours'. L'amour comprend la totalité de l'existence dans toutes ses dimensions, y compris celle du temps. Il ne pourrait en être autrement, puisque sa promesse vise à faire du définitif : l'amour vise à l'éternité »¹².

Dans notre société on se demande de plus en plus souvent quelle relation peut exister entre l'amour de deux jeunes et la loi du mariage ; quel besoin a l'amour, qui n'est qu'élan et spontanéité, de « s'engager ». Ils sont ainsi de plus en plus nombreux ceux qui refusent l'institution du mariage et choisissent le fameux « amour libre » ou la simple cohabitation de fait. On ne peut répondre correctement à ces questions et donner aux jeunes un motif convaincant pour « s'engager » à aimer pour toujours et à ne pas avoir peur de faire de l'amour un « devoir », que si l'on découvre la relation profonde et vitale entre loi et amour, entre décision et institution.

« Seulement quand il y a le devoir d'aimer – a écrit le philosophe qui, après Platon, a écrit les choses les plus belles sur l'amour, Kierkegaard – alors seulement l'amour est garanti pour toujours contre toute corrosion ; éternellement libéré dans une indépendance bienheureuse ; assuré dans une éternelle béatitude contre tout désespoir »¹³. Le sens de ces paroles réside dans le fait que la personne qui aime, plus elle aime de manière intense, plus elle perçoit avec angoisse le danger que court son amour. Un danger qui ne vient pas des autres mais d'elle-même. Elle est en effet consciente de son inconstance et elle sait que demain, hélas, elle pourrait déjà se lasser et ne plus aimer ou changer l'objet de son amour. Et parce que maintenant elle se trouve dans la lumière de l'amour, elle voit clairement quelle perte irréparable cela comporterait, elle se prémunit en « s'engageant » à aimer par le lien du devoir et en ancrant ainsi dans l'éternité son acte d'amour posé dans le temps.

Ulysse voulait réussir à revoir sa patrie et son épouse, mais il devait passer à travers le lieu où se trouvaient les Sirènes qui ensorcelaient les navigateurs par leur chant et les conduisaient à s'écraser contre les rochers. Que fit-il ? Il se fit ligoté au mât du navire après avoir bouché les oreilles de ses compagnons avec de la cire. Arrivé sur le lieu, ensorcelé, il criait pour être libéré et atteindre les Sirènes, mais ses compagnons ne pouvaient l'entendre, si bien qu'il put revoir sa patrie et embrasser à nouveau son épouse et son fils¹⁴. Il s'agit d'une légende mais qui aide à comprendre le pourquoi, également humain et existentiel, du mariage « indissoluble » et, sur un plan différent, des vœux religieux.

Le devoir d'aimer protège l'amour du « désespoir » et le rend « bienheureux et indépendant » dans le sens qu'il protège du désespoir de ne pouvoir aimer pour toujours. Donnez-moi un vrai amoureux, disait ce même penseur, et il vous dira si, en amour, il existe une opposition entre le plaisir et le devoir ; si la pensée de « devoir » aimer toute la vie est source, pour celui qui aime, de peur et d'angoisse, ou plutôt de joie et de bonheur suprême.

Apparaissant, un jour de la semaine sainte, à la Bienheureuse Angèle de Foligno, le Christ lui adressa une parole devenue célèbre : « Je ne t'ai pas aimée par jeu »¹⁵. Le Christ ne nous a vraiment pas aimés par jeu. Il existe une dimension ludique et joyeuse dans l'amour, mais l'amour lui-même n'est pas un jeu ; c'est la chose la plus sérieuse et la plus lourde de conséquences qui existe au monde ; la vie humaine en dépend. Eschilo compare l'amour à un lionceau que l'on élève à la maison, « plus docile et tendre au début, qu'un enfant », avec lequel on peut même plaisanter mais

qui, en grandissant, est capable de faire des ravages et de maculer la maison de sang¹⁶.

Ces considérations ne suffiront pas pour changer la culture en vigueur qui exalte la liberté de changer et la spontanéité du moment, la pratique du « use et jette » appliquée également à l'amour. (Mais c'est malheureusement la vie qui s'en chargera, lorsqu'à la fin on se retrouvera avec des cendres dans la main et la tristesse de ne rien avoir construit de durable avec son amour). Mais qu'au moins ces considérations servent à confirmer de la bonté et de la beauté de leur propre choix, ceux qui ont décidé de vivre l'amour entre l'homme et la femme selon le projet de Dieu, et servent à donner à de nombreux jeunes le désir de faire ce même choix.

Il ne nous reste plus désormais qu'à entonner avec Paul l'hymne de l'amour victorieux de Dieu. Il nous invite à faire avec lui une merveilleuse expérience de guérison intérieure. Il repense à toutes les choses négatives et aux moments critiques de sa vie : la tribulation, l'angoisse, la persécution, la faim, la nudité, le danger, l'épée. Il les considère à la lumière de la certitude de l'amour de Dieu et s'écrie : « En tout cela nous sommes les grands vainqueurs par celui qui nous a aimés ! ».

Il lève par conséquent les yeux ; il fait passer son regard de sa vie personnelle au monde qui l'entoure et au destin universel de l'humanité, et de nouveau cette même certitude jubilante : « Oui, j'en ai l'assurance, ni mort ni vie, ni anges ni principautés, ni présent ni avenir, ni puissances, ni hauteur ni profondeur, ni aucune autre créature ne pourra nous séparer de l'amour de Dieu manifesté dans le Christ Jésus notre Seigneur » (Rm 8, 37-39).

Accueillons son invitation, en ce vendredi de la passion, et répétons en nous-mêmes ces paroles en nous apprêtant à adorer la croix du Christ.

1. H. Bloom, nel saggio interpretativo che accompagna l'edizione di M. Meyer, *The Gospel of Thomas*, HarperSan Francisco, s.d., p. 125.

2. R. Brown, *The Death of the Messiah*, II, New York 1998, pp. 1092-1096.

3. Cf. logion 114 dans *Vangelo di Tommaso* (ed. Mayer, p. 63); dans le *Vangelo degli Egiziani* Jésus dit : "Je suis venu détruire les oeuvres de la femme" (cf. Clemente Al., *Stromati*, III, 63). Ceci explique pourquoi l'Évangile de Thomas devint l'évangile des manichéens tandis qu'il fut âprement combattu par les auteurs ecclésiastiques par exemple Hippolyte de Rome, qui défendaient la bonté du mariage et de la création en général.

4. *Paradis*, V, 73-80

5. Benoît XVI, Enc. "Deus caritas est", 12.

6. Cf. N. Cabasilas, *Vita in Cristo*, VI, 2 (PG 150, 645)

7. Cf. Origène, *Omélie su Ezechiele*, 6,6 (GCS, 1925, p. 384 s).

8. Enc. "Deus caritas est", n. 5.

9. Cf. B. Pascal, *Pensées* 793.

10. Henryk Sienkiewicz, *Quo vadis*, cap. 33.

11. Giovanni Pascoli, "I due fanciulli".

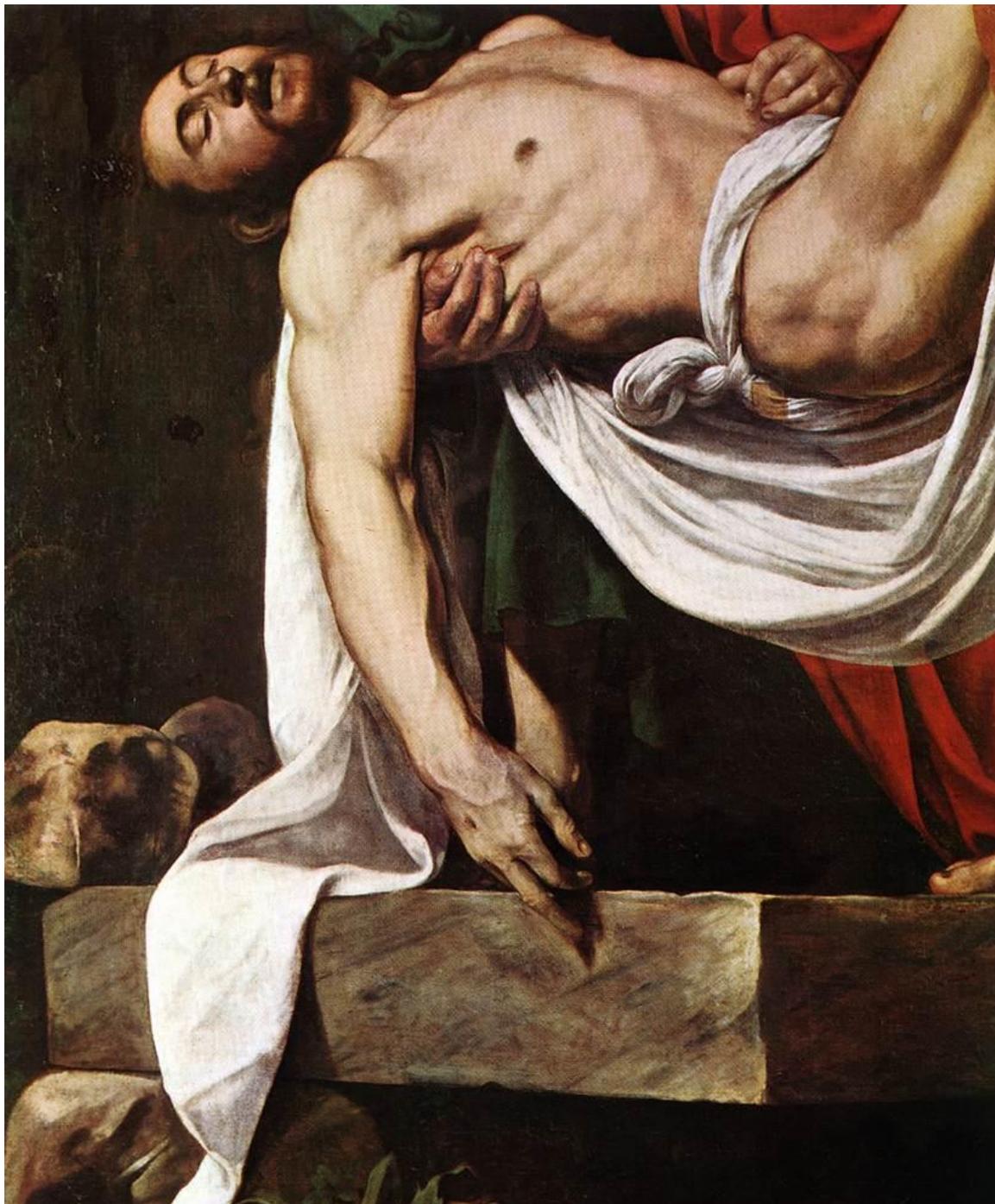
12. Enc. "Deus caritas est", n. 6.

13. S. Kierkegaard, *Gli atti dell'amore*, I, 2, 40, ed. a cura di C. Fabro, Milano 1983, p. 177 ss.

14. Cf. Odissea, canto XII.

15. Il libro della Beata Angela da Foligno, Instructio 23 (ed. Quaracchi, Grottaferrata 1985, p. 612).

16. Eschilo, Agamennone, vv. 717 ss.



VIII. Salut, vrai corps né de la Vierge Marie (2005)

Prédication du Vendredi Saint 2005 en la Basilique Saint-Pierre

Vendredi Saint 2005, Année de l'Eucharistie ! Quelle lumière émane de cette union, sur l'un et l'autre mystère! Mais si l'Eucharistie est « le mémorial de la passion », comment se fait-il que l'Église s'abstienne de la célébrer précisément le Vendredi Saint ? (La célébration à laquelle nous assistons n'est pas, comme nous le savons, une messe, mais une liturgie de la Passion, au cours de laquelle on reçoit le corps du Christ consacré le jour précédent).

Il existe une profonde raison théologique à cela. Celui qui est présent sur l'autel lors de chaque Eucharistie, c'est le Christ ressuscité et vivant, non pas quelqu'un de mort. L'Église s'abstient ainsi de célébrer l'Eucharistie lors des deux jours au cours desquels l'on fait mémoire de Jésus qui gît mort dans le sépulcre et dont l'âme est séparée du corps (même si elle ne l'est pas de la divinité). Le fait qu'aujourd'hui on ne célèbre pas la Messe, n'atténue pas, mais renforce plutôt le lien entre le Vendredi Saint et l'Eucharistie. L'Eucharistie est à la mort du Christ ce que le son et la voix sont à la parole qu'ils font résonner dans l'espace pour atteindre l'oreille.

Il existe un hymne latin, pas moins cher à la piété eucharistique des catholiques que *l'Adoro te devote*, et qui met en lumière le lien entre l'Eucharistie et la croix, l'Ave verum. Composé au XIII^{ème} siècle pour accompagner l'élévation de l'Hostie pendant la Messe, il se prête aussi très bien pour saluer l'élévation du Christ sur la croix. Ce ne sont que cinq vers, qui sont cependant chargés d'un profond contenu :

Salut vrai corps, né de la Vierge Marie
Ayant vraiment souffert et qui fut immolé sur la croix pour l'homme
Toi dont le côté transpercé laissa couler l'eau et le sang
Sois pour nous un réconfort dans l'heure de la mort
Ô doux, Ô bon, Ô Jésus fils de Marie aie pitié de moi !

Le premier vers fournit la clé pour comprendre tout le reste. Bérenger de Tours avait nié la réalité de la présence du Christ dans le signe du pain, la réduisant à une présence symbolique. Afin d'ôter tout prétexte à cette hérésie l'on commence par affirmer l'identité totale entre le Jésus de l'eucharistie et celui de l'histoire. Le corps du Christ présent sur l'autel est défini « vrai » (*verum corpus*), pour le distinguer d'un corps purement « symbolique » et aussi du corps « mystique » qu'est l'Église.

Toutes les expressions qui suivent se réfèrent au Jésus terrestre: naissance de Marie, passion, mort, plaie du côté. À ce point l'auteur s'arrête ; il s'abstient de mentionner la résurrection, parce que celle-ci pourrait faire penser à un corps glorifié et spirituel, et donc pas assez « réel ».

La théologie est revenue aujourd'hui à une vision plus équilibrée de l'identité entre le corps historique et celui eucharistique du Christ et insiste sur le caractère sacramentel, non pas matériel (même si réel et substantiel) de la présence du Christ dans le sacrement de l'autel.

Mais à part ces diverses nuances, la vérité de fond affirmée par l'hymne demeure intacte. Il est Jésus, né de la Vierge Marie à Bethléem, celui-là même qui « est passé en faisant le bien à tous » (Ac 10, 38), qui est mort sur la croix et ressuscité le

troisième jour, celui qui est présent aujourd'hui dans le monde, non pas sa vague présence spirituelle, ou comme dit quelqu'un, sa « cause ». L'Eucharistie est le moyen inventé par Dieu pour demeurer à jamais l'Emmanuel, le Dieu-avec-nous.

Une telle présence n'est pas une garantie et une protection seulement pour l'Église, mais pour tout le monde. « Dieu est avec nous ! » Cette phrase nous fait peur désormais, et nous n'osons presque plus la prononcer. Quelques fois l'on a donné à celle-ci un sens exclusif : Dieu est « avec nous », s'entend non avec les autres, mais plutôt « contre » les autres, contre nos ennemis. Mais avec l'avènement du Christ tout est devenu universel. « Car c'était Dieu qui dans le Christ se réconciliait le monde, ne tenant plus compte des fautes des hommes » (2 Co 5, 19). Le monde entier, non pas une partie ; tous les hommes, non pas un seul peuple.

« Dieu est avec nous », c'est-à-dire du côté de l'homme, son ami et allié contre les forces du mal.

C'est le seul qui personnifie tout et seulement la partie du bien contre celle du mal. Voilà ce qui donnait la force à Dietrich Bonhöffer, emprisonné et dans l'attente de la sentence de mort de la part du « pouvoir méchant » de Hitler, d'affirmer la victoire du pouvoir « bon » :

Merveilleusement gardés par des forces bienveillantes
Nous attendons sans crainte l'avenir,
Dieu est avec nous soir et matin
Et le sera jusqu'au dernier jour.

« *Nous ne savons pas, écrit le Pape dans Novo millennio ineunte, quels événements nous réservent le millénaire qui commence, mais nous avons la certitude qu'il demeurera fermement dans les mains du Christ, le Roi des rois et Seigneur des seigneurs* » (Ap 19, 16) » (Jean-Paul II, Novo millennio ineunte, 35).

Dans l'hymne, après le salut, vient l'invocation : Esto nobis praegustatum mortis in examine, Sois pour nous, Ô Christ, gage et anticipation à l'heure de la mort. Déjà, le martyr Ignace d'Antioche appelait l'Eucharistie « médicament d'immortalité », c'est-à-dire remède à notre mortalité (S. Ignace d'Antioche, Lettre aux Ephésiens, 20, 2). Dans l'Eucharistie nous avons « le gage de la gloire à venir » : « et futurae gloriae nobis pignus datur ».

Certaines enquêtes ont révélé un fait étrange : il existe, également parmi les chrétiens, certaines personnes qui croient en Dieu, mais pas en une vie pour l'homme après la mort. Mais comment peut-on penser une chose de ce genre ? Le Christ, dit la Lettre aux Hébreux, est mort pour nous procurer « une rédemption éternelle » (He 9, 12). Non pas temporaire, mais éternelle.

Quelquefois l'on objecte que personne n'est jamais revenu de l'au-delà pour nous assurer que celui-ci existe bel et bien et n'est pas seulement une pieuse illusion. Ce n'est pas vrai ! Il y a quelqu'un qui, si nous savons l'écouter, revient tous les jours de l'au-delà pour nous assurer et renouveler ses promesses. Celui vers lequel nous nous acheminons vient à notre rencontre dans l'Eucharistie pour nous faire goûter (praegustatum !) au banquet final du royaume.

Nous devons crier au monde cette espérance pour nous aider ainsi que les autres à vaincre l'horreur que la mort représente pour nous et réagir au sombre pessimisme

qui plane sur notre société. Les diagnostics de désespoir sur l'état de la terre se multiplient : « une fourmilière qui se désagrège », « une planète qui agonise »... La science dessine avec toujours plus de détails, le scénario possible de la dissolution finale du cosmos. « La terre et les autres planètes se refroidiront, le soleil et les autres étoiles se refroidiront, toute chose se refroidira... La lumière perdra de son intensité et les trous noirs augmenteront dans l'univers... Un jour, l'expansion s'affaiblira ; commencera alors la contraction et à la fin l'on assistera à l'éclatement de toute la matière et de toute l'énergie existante en une structure compacte d'une densité infinie. Ce sera alors le « Big Crunch », ou la grande implosion, et tout retournera au vide et au silence qui a précédé la grande explosion, ou le Big Bang, d'il y a quinze milliards d'années...

Personne ne sait si les choses se dérouleront véritablement ainsi ou d'une autre manière. La foi nous assure cependant que, même si les choses se passent ainsi, la fin définitive ne sera pas celle-là. Dieu n'a pas réconcilié le monde à lui pour l'abandonner ensuite dans le néant ; il n'a pas promis de demeurer avec nous jusqu'à la fin du monde, pour ensuite se retirer, seul, dans son ciel, quand cette fin arrivera. « D'un amour éternel je t'ai aimé », a dit Dieu à l'homme dans la Bible (Jr 31, 3), et les promesses d'amour éternel de Dieu ne sont pas comme celles de l'homme.

En poursuivant en esprit la méditation de l'Ave verum, l'auteur du « Dies irae » élève au Christ une prière fervente, que jamais comme en ce jour nous pouvons faire nôtre : « Recordare, Iesu pie, quod sum causa tuae viae : ne me perdas illa die », Souviens-toi, ô bon Jésus, que pour moi tu es monté sur la croix : ne permet pas que je me perde en ce jour. « Quaerens me sedisti lassus, redemisti crucem passus : tantus labor non sit cassus » : « En me cherchant, tu t'assis un jour fatigué au puit de Sichem et tu montas sur la croix pour me racheter : que tant de douleur ne soit pas vaine ».

L'Ave verum se termine par une exclamation adressée à la personne du Christ : « O Iesu dulcis, O Iesu pie ». Ces paroles nous renvoient une image infiniment évangélique du Christ : Jésus « doux et pieux », c'est-à-dire clément, plein de compassion, qui ne brise pas le roseau froissé, et n'éteint pas la mèche fumante (cf. Mt 12, 20). Jésus qui dit un jour : « Mettez-vous à mon école car je suis doux et humble de cœur » (Mt 11, 29). L'Eucharistie prolonge dans l'histoire la présence de ce Jésus. Il est le sacrement de la non-violence !

Toutefois, la douceur du Christ ne justifie pas et rend même encore plus étrange et odieuse, la violence que l'on enregistre aujourd'hui à l'égard de sa personne. Il a été dit que, avec son sacrifice, le Christ a mis un terme au mécanisme pervers du bouc émissaire, en en subissant lui-même les conséquences. (Cf. R. Girard, Des choses cachées depuis la fondation du monde, Grasset, Paris 1978). Il faut reconnaître avec tristesse que ce mécanisme pervers est à nouveau à l'œuvre à l'égard du Christ, sous une forme jusqu'à présent inconnue.

Contre lui se déchaîne tout le ressentiment d'une certaine pensée laïque pour les récentes manifestations d'union entre la violence et le sacré. Comme il est de règle dans le mécanisme du bouc émissaire, l'on choisit l'élément le plus faible pour s'acharner contre lui. « Faible », entendu ici dans le sens où l'on peut se moquer de lui impunément, sans courir le risque de rétorsions, les chrétiens ayant renoncé depuis longtemps à défendre avec force leur propre foi.

Il ne s'agit pas seulement de pressions pour faire disparaître les crucifix des lieux publics et la crèche du folklore de Noël. Sans cesse, se succèdent des romans, des films et des spectacles où est manipulée à volonté la figure du Christ sur la base de nouveaux documents et découvertes fantomatiques et inexistantes. Cela devient une mode, une espèce de genre littéraire.

La tendance à revêtir le Christ des habits de notre époque ou de notre idéologie a toujours existé. Mais au moins par le passé, il s'agissait de causes, même si fort discutables, sérieuses et d'envergures : le Christ idéaliste, socialiste, révolutionnaire... Notre époque, obsédée par le sexe, ne sait pas désormais représenter Jésus autrement que comme un gay ante litteram ou comme quelqu'un qui prêche que le salut naît de l'union avec le principe féminin et en donne l'exemple en épousant Marie-Madeleine.

L'on se présente comme des paladins de la science contre la religion : une revendication surprenante à en juger de quelle manière est traitée dans ce cas la science historique ! Les histoires les plus fantaisistes et absurdes sont bues et avalées par beaucoup comme s'il s'agissait d'histoires vraies, plus encore, de l'unique histoire finalement libérée de la censure ecclésiastique et des tabous. « L'homme qui ne croit plus en Dieu est prêt à croire en tout » a dit quelqu'un. Les faits sont en train de lui donner raison.

L'on spéculé sur l'immense écho qu'a le nom de Jésus et sur ce qu'il signifie pour une grande part de l'humanité, pour s'assurer une popularité à bon marché, ou pour choquer à travers des messages publicitaires qui abusent de symboles et d'images évangéliques. (Tout récemment la représentation de la dernière Cène). Mais cela n'est que parasitisme littéraire et artistique !

Jésus est vendu à nouveau pour trente deniers, offensé et revêtu d'une robe de bure comme dans le prétoire. (Dans un spectacle diffusé en janvier dernier par une télévision européenne, le Christ apparaissait sur la croix portant une couche de bébé !). Et puis l'on se scandalise et l'on crie à l'intolérance et à la censure si les croyants réagissent en envoyant des lettres et des coups de téléphones de protestation aux responsables. Depuis longtemps l'intolérance a changé de camp en Occident : de l'intolérance religieuse elle est devenue intolérance de la religion !

« Personne, dit-on, a le monopole des symboles et des images d'une religion ». Mais également les symboles d'une nation – l'hymne, le drapeau – appartiennent à tous et à personne ; est-il permis pour cela de les offenser et les utiliser selon sa propre volonté ?

Le mystère même que nous célébrons en ce jour nous interdit de nous abandonner à des complexes de persécutions et d'élever de nouveaux murs ou barricades entre nous et la culture (ou l'in/culture) moderne. Peut-être devons nous imiter notre Maître et dire simplement : « Père pardonne-leur car ils ne savent pas ce qu'ils font ». Pardonne-leur et pardonne-nous, car c'est certainement aussi à cause de nos péchés, présents et passés, que tout cela se produit et l'on sait que c'est pour frapper les chrétiens et l'Église que l'on frappe le Christ.

Nous nous permettons seulement d'adresser à nos contemporains, dans notre intérêt et dans le leur, l'appel que Tertullien adressait à son époque aux gnostiques ennemis

de l'humanité du Christ : « Parce unicae spei totius orbis » : n'enlevez pas au monde son unique espérance (Tertulliano, De carne Christi, 5, 3 (CCL 2, p. 881).

La dernière invocation de l'Ave verum évoque la personne de la mère : « O Iesu fili Mariae ». La Vierge est mentionnée deux fois dans ce bref hymne : au début et à la fin. Et d'ailleurs toutes les exclamations finales de l'hymne sont un rappel des dernières paroles du Salve Regina : « Ô clément, ô bonne, ô douce Vierge Marie ».

L'insistance sur le lien entre Marie et l'Eucharistie ne répond pas à un besoin purement dévotionnel mais également théologique. La naissance de Marie avait été, au temps des Pères, l'argument principal contre le docétisme qui niait la réalité du corps du Christ. Cette naissance atteste maintenant de manière cohérente la vérité et la réalité du corps du Christ présent dans l'Eucharistie.

Jean-Paul II conclut sa lettre apostolique *Mane nobiscum Domine*, en faisant précisément référence aux paroles de l'hymne : « Le Pain eucharistique que nous recevons est la chair immaculée du Fils: «Ave verum corpus natum de Maria Virgine». En cette Année de grâce, puisse l'Église, soutenue par Marie, trouver un nouvel élan pour sa mission et reconnaître toujours davantage dans l'Eucharistie la source et le sommet de toute sa vie » (*Mane nobiscum Domine*, 31).

Saisissons l'occasion de ses paroles pour remercier le Saint-Père pour le don de l'année eucharistique et pour lui souhaiter un prompt rétablissement. Revenez vite, Saint-Père, la Pâque est moins « Pâque » sans vous.

Concluons en revenant à notre hymne. Le signe le plus clair de l'unité entre Eucharistie et mystère de la croix, entre l'Année de l'Eucharistie et le Vendredi Saint, est que nous pouvons maintenant utiliser les paroles de l'Ave verum, sans en changer une seule syllabe, pour saluer le Christ qui sera tout à l'heure élevé sur la croix devant nous. J'invite donc humblement toutes les personnes présentes à s'unir à moi – si possible debout – et à proclamer à haute voix, avec une profonde reconnaissance et au nom de tous les hommes sauvés par le Christ :

Salut vrai corps, né de la Vierge Marie
Ayant vraiment souffert et qui fut immolé sur la croix pour l'homme
Toi dont le côté transpercé laissa couler l'eau et le sang
Sois pour nous un réconfort dans l'heure de la mort
Ô doux, Ô bon, Ô Jésus fils de Marie aie pitié de moi!

6. Le portement de croix, par Jérôme Bosch

« Si l'on traite ainsi le bois vert, qu'advient-il du sec ? » (Lc, 23, 31)



Jérôme BOSCH, Le chemin de croix

Vers 1505, huile sur bois, 76,7 X 83,5 cm Gand, Musée des Beaux-Arts

Le Vendredi saint, le Christ descend dans l'ombre de la terre.
Le bois de la croix pèse sur son épaule comme le poids du monde.
Autour de lui, c'est le tumulte, le chaos.

Une foule effrayante l'enserme, visages monstrueux, déformés, gueules ouvertes sur des dents avides, visages fermés aux regards fixes ou exorbités. Ces personnages, entassés dans une proximité maléfique, sont des bêtes féroces prêtes à mordre. Ils ont perdu leur humanité. Leurs traits grimaçants ressemblent à des masques de carnaval et sont symboliques de leurs états intérieurs. Leur laideur est le portrait de leur âme défigurée. Jérôme Bosch a peint la scène du chemin de croix comme un cauchemar. Toutes ces têtes épouvantables sont des visions de l'ombre.



Elles représentent nos mauvaises pensées, nos pulsions, tout ce qui nous fait chuter un peu plus dans la nuit matérielle. C'est dans nos brouhahas, nos boues, nos désirs avides de posséder en oubliant d'être, nos haines, que Jésus consent à venir.

Cette peinture saisissante est le pire de notre humanité, une image de notre chute. D'ailleurs tout est noir autour de l'horreur représentée. C'est la nuit de l'homme qui a perdu le chemin de la lumière, qui ne voit plus le ciel.

Bosch nous donne la vision terrible de l'homme aveugle, qui n'est plus guidé par l'Esprit mais par l'Adversaire, le Satan.



Parmi ces figures du mal, on reconnaît le mauvais larron, en bas à droite. Son corps est entravé par une corde noire et son visage haïeux est retourné vers deux hommes terrifiants. C'est une vision de l'enfer où l'homme s'est enfermé. Ce qu'il voit sur le visage de ses tortionnaires est un portrait de lui-même.



En haut de l'image, à droite, le bon larron regrette ses actes. Il semble sur le point de s'évanouir devant ce qu'il découvre, mais trop tard ! Il est déjà assailli par ses ombres. Le terrible moine face à lui symbolise le reproche. Et l'homme à sa gauche avec sa bouche fermée a une expression de désapprobation. Ces deux personnages traduisent ses propres regrets intérieurs.



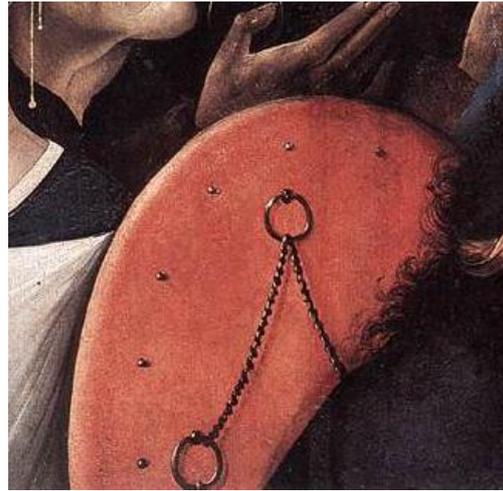
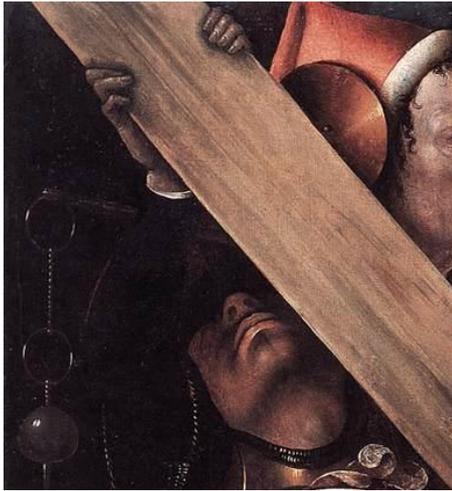
Au milieu du cauchemar, le Christ apparaît étrangement calme, concentré et grave, en retrait. Car nous devons être dans le monde sans être du monde (Paul, Rm, 12, 2). Ses yeux fermés semblent indifférents au bruit qui l'entoure.



Dans la foule, la femme sur la gauche partage le même état contemplatif, recueilli. C'est Véronique qui selon la tradition chrétienne a essuyé la sueur et le sang du visage de Jésus sur le chemin du Golgotha. La figure du Christ, imprimée sur le linge qu'elle tend, nous regarde intensément, tristement. Bosch l'a voulue interrogative et éclairante. Est-ce sa lumière qui se reflète sur le visage de Véronique et illumine jusqu'à sa coiffe qui est ornée de fils d'or ? Est-ce sa lumière qui transforme l'étrange chapeau de l'homme en un arc-en-ciel qui est le signe de la main tendue de Dieu ? Au cœur de l'ombre, le ciel est proche. S'il se cache, c'est que nous ne savons plus voir. La femme près de Sainte Véronique est l'une de celles mentionnées par Luc sur le chemin du calvaire.

Jésus vient redonner Vie au bois mort de notre âme. S'il souffre à l'instant de son supplice, c'est aussi en voyant l'état de l'homme et sa déchéance. « Ne pleurez pas sur moi ! » dit-il dans l'évangile de Luc (23, 28) « Pleurez plutôt sur vous-mêmes. »

Cette croix supportée par le Christ nous devons nous aussi la porter. Elle représente le poids de notre incarnation, les efforts que nous devons fournir sans relâche pour arracher notre esprit de la matière, à la sueur de notre front, et transmuter nos ombres.



C'est ainsi, c'est le poids du monde. Nous devons l'accepter ! Mais nous ne sommes pas seuls. « Venez à moi, vous tous qui peinez et ployez sous le fardeau, et moi je vous soulagerai » (Mt, 11, 28)

Le bouclier rouge près du Christ en est la preuve. Symbole de foi (Paul, Ep, 6, 16) dans le combat spirituel, cette bataille intérieure que nous devons mener, il nous protège. Alors « le joug est aisé » et le « fardeau léger. » (Mt, 11, 30)

Paule Amblard